

L'Exécuteur - Hors Série [006] – La seconde mort d'un pourri

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**SUPER
BOLAN
EXCEPTIONNEL**

Gérard de Villiers
présente

EXÉCUTEUR



LA SECONDE MORT D'UN POURRI

par Don Pendleton

VAUVE-NARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXECUTEUR

La seconde mort d'un pourri

PROLOGUE

Quito, république de l'Équateur

Pour le sénateur Mario Esposito, cette journée avait commencé comme les autres. Réveil à 5 h 30 ; douche et rasage ; deux œufs pochés, la moitié d'un ananas et une grande tasse de décaféiné. La suite, en revanche, sortirait de l'ordinaire : il allait rencontrer le président Reynaldo Gustavo et ses proches conseillers. Esposito mit son plus beau costume et rejoignit l'entrée de la suite, où l'attendaient ses quatre gardes du corps. Il connaissait les quatre hommes personnellement ; il les avait lui-même choisis parmi des agents en semi-retraite connus du temps où lui-même travaillait comme analyste pour la C.I.A.

Le jeune homme bien habillé qui l'accueillit quand il sortit de l'ascenseur, dans le hall, n'était pas seul lui non plus. Et ses hommes n'avaient rien d'enfants de chœur. Avec leurs costumes à cinq cents dollars, leurs lunettes noires et leurs cheveux luisant de brillantine, ils faisaient plus penser aux porte-flingues d'un chef mafieux qu'à des agents de la sécurité. C'était peut-être précisément l'impression qu'ils voulaient donner.

À côté d'eux, Hernando Gustavo semblait très débonnaire. Gustavo était un peu plus grand que son père, environ un mètre soixante-dix-huit. Il avait des yeux marron clair et des cheveux coupés court bien nets. Esposito l'avait déjà rencontré, mais c'était des années plus tôt. Comme ils se saluaient, il remarqua la main soignée, manucurée, qui enserra la sienne avec force.

— Sénateur Esposito, c'est un plaisir de vous revoir, dit Gustavo avec un sourire éclatant qui sentait la chirurgie esthétique.

— Le plaisir est pour moi, monsieur, répondit Esposito.

Plus formellement, il ajouta :

— Et je vous transmets les salutations du Président des États-Unis.

— C'est trop aimable, répliqua Gustavo.

Il s'en foutait royalement, cela s'entendait. Il désigna la limousine stationnée de l'autre côté de la porte tambour.

— Mon père nous attend. Nous allons le rejoindre ?

Si Esposito n'aimait pas l'attitude du jeune homme, il pouvait la comprendre. Avant la Proctor Initiative – l'accord commercial qu'il était ici pour négocier avec le président Gustavo –, les relations entre les deux pays n'étaient pas particulièrement amicales. De nombreux

Équatoriens préféraient que les États-Unis restent en dehors des affaires du pays, et Hernando Gustavo avait longtemps défendu cette position, sans s'en cacher. Mais son père, qui avait une très grande influence sur lui, avait eu raison de cette position ; il avait même convaincu son rejeton d'aller chercher Esposito et de l'accompagner aux négociations qui devaient avoir lieu dans la propriété présidentielle.

— J'imagine que vous comprenez pourquoi j'ai préféré que vous veniez me prendre ici plutôt qu'à l'ambassade américaine ? demanda Esposito alors qu'ils se dirigeaient vers la sortie.

Gustavo hocha la tête.

— Mon père a été très clair sur la question de la sécurité. C'est pour cette raison que j'ai amené autant d'hommes. Et bien sûr, notre limousine est équipée des derniers équipements en matière de sécurité. Votre sécurité est notre souci numéro un, sénateur.

Deux gardes de chaque escorte passèrent la porte tambour et prirent position dans la rue, avant de faire signe aux autres d'y aller. À partir de ce moment-là, les choses devinrent confuses, pour Esposito. D'abord, il sentit quelque chose de dur frapper violemment sa mallette. La seconde d'après, son genou se déroba. Et presque au même moment, il vit littéralement exploser les têtes des gardes qui se trouvaient dehors. Il s'écroula, incapable de tenir sur une seule jambe.

Alors qu'il comprenait qu'on lui avait tiré dessus, deux gardes du corps de Gustavo connurent le même sort que les autres. Malgré la douleur, l'ancien analyste de la C.I. A. devenu diplomate eut la présence d'esprit de se redresser et de tirer sur la jambe de pantalon de Gustavo pour le déséquilibrer et l'amener au sol. Il serait plus en sécurité derrière la limousine blindée.

Les deux balèzes qui fermaient le convoi se jetèrent à travers la porte tambour pour rejoindre leurs protégés. Une fois dehors, ils agirent en professionnels. Un garde de Gustavo ouvrit la porte de la limousine, et Esposito sentit deux mains se glisser sous ses aisselles et le soulever. Il gémit, la jambe traversée par une onde de douleur.

Il se retrouva sur la banquette arrière de la limousine, et un des gardes se jeta sur lui pour servir de bouclier humain. Quelques instants plus tard, dans la confusion la plus totale, Gustavo le rejoignit dans le véhicule. Le chauffeur de la limousine passa une vitesse et quitta les lieux dans un hurlement de pneus. Esposito entendit la portière se fermer.

— Je... j'étouffe, dit-il au garde du corps qui pesait toujours de tout son poids sur lui.

— Taisez-vous et ne bougez plus ! lui lança Warren Davidson.

Esposito tint sa langue. Davidson était le meilleur de ses quatre hommes et il savait de quoi il parlait. S'il disait de rester dans cette

position, c'est qu'il y avait une bonne raison.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? demanda Gustavo en espagnol.

Esposito distingua alors seulement le visage de Gustavo, juste en face du sien, pressé contre la banquette, de l'autre côté. Un de ses hommes le couvrait de la même façon que Davidson. Soudain, dans un hurlement de pneus, la limousine s'arrêta. La violence du freinage projeta Davidson vers l'avant, sur le plancher de la grosse voiture.

— Qu'est-ce... ?

Davidson ne termina pas sa phrase. La cloison vitrée qui séparait le chauffeur de ses passagers s'abaissa, et un homme qui se trouvait à l'avant lui tira dans la tête avec un pistolet-mitrailleur. Le garde du corps de Gustavo se recula, tout en cherchant à récupérer son arme, sous sa veste, mais il n'eut pas le temps de sortir le pistolet du holster. Une balle en plein front, à bout portant, lui fit exploser le crâne. L'intérieur immaculé de la limousine fut moucheté de sang et de matière cérébrale.

Esposito essaya de s'asseoir, mais le passager de la voiture braqua le canon encore fumant vers lui. L'odeur métallique du sang, mêlée à celle, plus âcre, de la poudre, avait envahi l'habitacle. Esposito avait les oreilles qui sonnaient.

— Ne bougez pas, lui dit le flingueur en espagnol. Surtout si vous tenez aux deux petites boules que vous avez entre les jambes... Mes ordres sont de ne vous tuer ni l'un ni l'autre, mais je n'ai besoin que d'un d'entre vous – vivant. Et comme le *señor* Gustavo n'est pas blessé, c'est vous le candidat gagnant.

— Des ordres de qui ? demanda Gustavo.

Le sourire de l'homme glaça Esposito.

— Vous le saurez bien assez tôt.

La limousine s'était remise en mouvement et roulait très vite à travers la circulation du matin. D'où il était, Esposito ne pouvait pas voir dans quelle direction ils fonçaient. Ce qui n'avait du reste pas une grande importance. Avec une balle dans la jambe, il ne pouvait pas faire grand-chose. D'un mouvement fluide, il se laissa aller en arrière et palpa sa jambe blessée. Il découvrit avec soulagement que la balle était ressortie.

— Vous ne vous en tirerez comme ça, vous savez ? déclara Gustavo. Cette voiture est une limousine présidentielle. Elle est équipée d'émetteurs qui permettent aux services de sécurité de suivre ses moindres mouvements.

— Je suis certain que ces messieurs ont le signal d'une limousine sur leurs écrans. Sauf qu'il s'agit d'une autre limousine ! Elle roule en ce moment même vers l'hôpital le plus proche.

Esposito était tout prêt à le croire, même s'il n'arrivait pas à comprendre comment ils avaient pu monter et réussir un coup pareil.

Ils avaient forcément bénéficié de complicités internes pour effectuer l'échange de véhicules. Et il fallait que lesdits complices soient haut placés au sein du pouvoir équatorien.

— Jamais mon pays ne coopérera avec des terroristes, affirma Esposito.

Il s'était efforcé de garder un ton aussi neutre que possible, afin de ne pas contrarier leur ravisseur. Mais l'autre prit un air déterminé.

— Mes hommes ne sont pas des terroristes. Nous avons une mission, une grande mission, à accomplir.

— C'est ce que vous comptez expliquer au tribunal, quand vous serez jugé pour enlèvement et meurtre ?

L'autre fit entendre un reniflement méprisant.

— Un tribunal ? Des juges ? Si jamais les Équatoriens nous prennent vivants, ce qui est une hypothèse peu crédible, je sais bien qu'il n'y aura aucune place pour la justice. Nous serons pendus.

L'homme ne s'en était peut-être pas aperçu, mais il venait de laisser échapper un indice sur sa nationalité. Il avait fait allusion aux « Équatoriens », trahissant ainsi le fait qu'il n'était pas du pays. Á cela, s'ajoutaient ses traits et l'espagnol dans lequel il s'exprimait : il devait être colombien, décida Esposito. Ses copains et lui étaient donc ou bien des rebelles politiques ou bien des trafiquants de drogue.

Pour se faire une idée plus précise, Esposito posa d'autres questions au flingueur, qui se contenta de secouer la tête. D'un regard, il fit comprendre à Esposito qu'il avait intérêt à garder le silence, lui aussi. Peu importait. Ce dont Esposito disposait déjà lui suffisait dans l'immédiat.

Et au-delà de découvrir à qui il avait affaire, sa principale inquiétude restait de savoir si son pays allait envoyer quelqu'un pour le secourir.

CHAPITRE PREMIER

Toute l'attention de Mack Bolan se concentrait sur les deux écrans à cristaux liquides. Il avait complètement oublié le bourdonnement des moteurs du Learjet 36A.

Sur un des écrans était affichée la photo d'un jeune type aux cheveux sombres, avec en regard un dossier du F.B.I. complet. L'autre écran était partagé en deux : d'un côté Harold Brognola et de l'autre Evangelista Preston. Tous deux lui parlaient depuis la salle de communications du Black Warriors Ranch.

— L'homme que tu dois retrouver, expliqua Brognola, est le sénateur Mario Esposito, qui dirige le comité de surveillance des affaires sud-américaines à la Maison Blanche.

— Il a appartenu à la C.I.A. ? demanda Bolan, qui parcourait le dossier.

— Il a travaillé pendant trois ans comme analyste au sein d'un bureau en Équateur.

Bolan secoua la tête.

— C'est plutôt rare de voir des gens de la C.I.A. se retrouver à des hauts postes politiques.

— Moins qu'autrefois, nuança Brognola. En tout cas, je te remercie de nous avoir contactés aussi rapidement.

— Tu as précisé que le Président suivait l'affaire de près. Ce n'est pas tous les jours qu'il sonne à ma porte. J'imagine donc que c'est important... Alors, de quoi s'agit-il ?

C'est Evangelista Preston qui répondit.

— Il y a environ douze heures, Esposito et l'homme que tu vois à présent sur l'écran ont été enlevés devant un hôtel du centre de Quito.

— Des complicités internes ? demanda aussitôt l'Exécuteur.

Preston hocha la tête.

— Sans aucun doute. Ils ont pu échanger une des limousines présidentielles contre une imitation parfaite, à bord de laquelle ils ont pris le large. Tous les véhicules de la flotte présidentielle sont blindés et suivis par G.P.S.

— Une idée sur la façon dont ils s'y sont pris ?

— Malheureusement non, avoua Brognola. Nous avons beaucoup de difficultés à faire parler le président Gustavo. Il craint de perdre Hernando si jamais il a recours à une aide extérieure.

— C'est dans la ligne politique de son pays, de toute façon, souligna Preston. Le problème, c'est que les ravisseurs ne se sont toujours pas manifestés, pour une demande de rançon ou une

quelconque revendication.

Bolan se passa la main sur la mâchoire.

— Histoire de le faire mariner ? Non, ça paraît peu probable... Les gus qui ont monté ce coup ont des complices bien placés, ce qui implique une grosse prise de risques et un gros investissement. S'ils faisaient ça pour l'argent ou pour des motifs politiques, on aurait déjà entendu parler d'eux. Ils ont visiblement quelque chose de plus important en tête.

— Bien vu, Striker ! lança Brognola. Je laisse Evangelista t'expliquer...

— Comme tu le sais, commença Preston, l'Équateur dispose de ressources pétrolières significatives. Récemment, le pétrole a compté pour plus de moitié dans leurs exportations. Le prix de l'essence continuant de monter, et l'opinion publique américaine se faisant pressante face à une situation de plus en plus grave, la diplomatie a demandé à l'Arabie Saoudite de jouer les médiateurs dans des négociations avec les pays producteurs, pour qu'ils aident à sortir de la crise. Mais, à cause de la politique américaine contre le terrorisme, le monde arabe n'est pas disposé à bouger.

— Les tarifs resteront donc élevés jusqu'à ce que nous lâchions la grappe aux terroristes, commenta Bolan. Typique.

— Il y a environ six mois, le Bureau Ovalé a ouvert des discussions avec l'ambassadeur équatorien, Lucio Fuertes, à sa chancellerie, à Washington. Beaucoup de gens seraient favorables à une intervention américaine. À la fin des années 90, c'est tout un pan de l'économie équatorienne qui a commencé de décliner. Sur les conseils de gens très éclairés, on a instauré le dollar américain comme monnaie nationale, ce qui a permis de rétablir une certaine stabilité et d'organiser les premières vraies élections présidentielles depuis des années. Depuis son arrivée à la tête de l'État, Reynaldo Gustavo a résolu la plupart des crises économiques et diplomatiques. En revanche, il n'a pas été en mesure d'éradiquer la corruption, qui gangrène son gouvernement et même son propre cabinet. Il est plus ou moins admis que la plupart des décisions prises en matière de politique interne sont téléguidées par les syndicats criminels, notamment pour faciliter le blanchiment d'argent.

— Et tu penses donc que le Crime organisé serait derrière l'enlèvement d'Esposito et de Gustavo ?

— Nous n'avons rien de mieux pour l'instant. Et cela colle assez bien avec certains des éléments en notre possession.

— Sur quel genre d'accord Esposito devait-il négocier ?

— À vrai dire, il n'y avait pas vraiment de négociations prévues, précisa Brognola. L'Équateur a sauté sur l'occasion qui se présentait. Les parties en présence devaient signer le jour même. Il s'agissait d'un

accord commercial lié au pétrole. La Proctor Initiative. C'est le bébé de Frederick Proctor, un membre du Congrès assez connu, un Texan.

Bolan hocha la tête.

— Je le connais de nom. Il évolue dans les hautes sphères...

— Notamment avec la Texas Oil Barons Association, qui réunit entre autres les magnats texans du pétrole. Dès que nous avons eu vent de toute cette histoire, j'ai demandé à Aaron, Gadgets et Evangelista de commencer à creuser, afin que nous soyons préparés. Il est clair que la TOBA doit tirer beaucoup d'argent de cet accord.

— On peut donc rayer ces messieurs de la liste des coupables possibles.

— Exact. C'est une affaire extrêmement délicate. L'accord est si important aux yeux des parties en présence qu'on a préféré le tenir secret jusqu'au dernier moment, en pensant que cela suffirait à garantir un maximum de sécurité.

— Cela renforce l'hypothèse d'importantes complicités intérieures, souigna Preston.

— On a dû agiter de grosses carottes...

— Ça va sans dire, confirma Brognola. La garantie d'un pétrole moins cher et de droits d'exclusivité s'accompagne forcément d'une grosse addition. Il faut ajouter à cela le fait que l'Équateur était supposé ouvrir le robinet moins de quarante-huit heures après la signature de l'accord. En échange, nous fournissions des conseillers pour les aider à améliorer leurs techniques de raffinage ; nous offrions aussi des équipements récents et les dernières innovations techniques.

— Nous avons encore prévu de leur envoyer des consultants pour leur apporter de l'assistance dans leurs infrastructures politiques, ajouta Preston. Peut-être même les aider dans la lutte contre la corruption. Oh ! et il y a également une petite équipe de la D.E.A., des experts antidroque de Miami, qui était censée passer quelques mois à Quito pour aider la police locale à mieux lutter contre le flux de drogue qui circule entre la Colombie et le Pérou.

— D'accord, concéda Bolan. Admettons que ta théorie soit la bonne et qu'on ait une énorme organisation de blanchiment d'argent derrière cette affaire. Cela voudrait dire que la cible était le fils de Gustavo. Dans ce cas, pourquoi s'embarrasser d'Esposito ?

— Ils ont pu voir là une occasion de faire d'une pierre deux coups, proposa Brognola. Le moyen d'augmenter leur pouvoir dans les négociations.

— Je n'y crois pas. On a déjà accepté le fait qu'il n'est probablement pas question de politique ou de fric dans cette histoire, puisque les ravisseurs ne se sont toujours pas manifestés. Pour des raisons comparables, tu peux aussi mettre de côté la piste terroriste.

— D'autant que les terroristes connaissent la politique américaine

en matière de négociations, intervint Preston.

Elle fit un clin d'œil à l'intention de Bolan.

— Tu as la même idée que moi ? demanda-t-elle.

— Tout semblant fait pour nous laisser croire que la cible est Hernando Esposito, je dirais que oui.

— Vous pensez que c'est Esposito, la cible ? demanda Brognola sans conviction.

Bolan hocha la tête.

— On a pris les choses à l'envers, dans cette affaire. Á mon avis, ils voulaient s'assurer qu'Esposito ne se rendrait pas à la réunion. Gustavo était un bonus.

— Mais pourquoi ? interrogea Preston.

— Nous disposons d'une multitude de renseignements concernant Mario Esposito, ajouta Brognola. Nous avons notamment passé au crible tous les éléments d'information concernant ses attaches en Amérique latine, depuis l'époque où il était analyste jusqu'à aujourd'hui. Nous n'avons rien trouvé qui laisse entrevoir une quelconque irrégularité de sa part.

— Ce qui n'a rien d'étonnant, dit Bolan. Je suis certain qu'Esposito est un type clean. Bon, écoutez, je ne suis pas persuadé que le blanchiment d'argent soit une grosse affaire en Équateur. Il faudrait plutôt se demander qui aurait intérêt à ce que cet accord ne soit pas signé.

— Qui, par exemple ?

— Des trafiquants de drogue. Ça a été toujours facile pour les Colombiens d'utiliser l'Équateur comme plate-forme criminelle à cause de l'inefficacité des forces de l'ordre et de la corruption parmi les fonctionnaires. Et voilà qu'on parle d'une implication des États-Unis dans un certain nombre de domaines liés les uns aux autres. De quoi énerver beaucoup de gens, en particulier les trafiquants de drogue.

— Du coup, notre première théorie avait un certain mérite, conclut Brognola.

— Exactement, dit Bolan. Maintenant, si tu as une couverture pour moi, je suis prêt à partir...

— Nous avons déjà pris certaines dispositions, annonça Preston. Tu seras le colonel Brandon Stone, un officier à la retraite qui travaille dans le privé comme consultant en sécurité. Tu devrais pouvoir te promener sur tout le territoire sans être inquiété. Par sécurité, et pour que tu aies toute latitude dans tes mouvements, nous avons décidé de ne rien dire de nos actions là-bas au Président et aux autorités.

— Ça me paraît bien lancé, commenta l'Exécuteur. Je pars tout de suite et je vous recontacte dès que j'aurai du nouveau.

— Entendu, conclut Brognola.

Mario Esposito s'éveilla dans un univers sombre et humide, la tête

emplies d'un brouillard de douleur. Il était assis par terre. À mesure que ses yeux s'habituèrent à la pénombre, il remarqua la lumière qui se déversait à travers une petite fenêtre à barreaux et venait se heurter au mur, juste au-dessus de sa tête. De l'extérieur, lui provenaient de la musique et des rires masculins alcoolisés. Il distinguait aussi de temps à autre des glossements féminins.

— Hernando ? appela Esposito d'une voix enrouée.

Il humecta ses lèvres desséchées d'une langue qui lui fit l'effet d'une feuille de papier de verre. Il n'obtint aucune réponse.

Au bout d'un moment, il s'avisa que ses blessures ne le faisaient presque pas souffrir. Il se pencha et sentit quelque chose autour de sa jambe. Un bandage ?

Difficile à dire, car ce qui ressemblait à des liens en cuir lui retenait les mains et les pieds, ne lui autorisant que de petits mouvements. Il avait soif, se sentait nauséux, et il en conclut que ses ravisseurs avaient dû le droguer. La dernière chose dont il se souvenait, c'était le type à l'avant de la limousine, avec son flingue braqué sur Gustavo et lui.

Ce qui s'était passé ensuite, combien de temps il était resté dans les vaps, il n'en avait aucune idée. Il baissa les yeux vers son poignet gauche, machinalement, et constata que sa montre avait disparu. Il s'aperçut aussi qu'on lui avait retiré sa veste, qui contenait ses papiers. Il portait à présent une espèce d'uniforme kaki. Aux pieds, il avait quelque chose qui ressemblait à ces petits chaussons qu'on donne aux patients dans les hôpitaux.

L'endroit où il se trouvait lui faisait penser au cachot d'une espèce de donjon. En plus des bruits de réjouissances, dehors, il entendait quelques sifflets d'oiseaux et le chuintement régulier de la pluie. Il connaissait bien ces bruits, ceux de la jungle. Il allait donc pourrir dans cette prison perdue au milieu de nulle part, captif d'un ennemi violent et impitoyable. Le genre de destin auquel il s'était attendu quand il bossait pour la C.I.A., mais qu'il pensait impossible pour un diplomate. Il s'en voulait de ne pas s'être préparé pour une telle éventualité. Il avait vraiment des ennemis.

Il tourna la tête en entendant un pas lourd derrière la porte. Celle-ci s'ouvrit et laissa entrer un flot de lumière qui illumina des marches en béton descendant dans les entrailles de sa prison. Esposito comprit au même moment que la fenêtre se trouvait juste au-dessus des marches. Des hommes franchirent la porte et descendirent l'escalier. Coiffés de bérets noirs, le pistolet-mitrailleur à l'épaule, ils portaient pour trois d'entre eux des treillis camouflage. Deux de ces types avaient à la main ce qui ressemblait à des lampes de camping.

Le dernier homme du quatuor était en civil : pantalon noir, chemise blanche de soie et de fines chaussures noires aux pieds. Il avait les

cheveux sombres et ondulés, qui encadraient un visage bronzé aux traits bien ciselés. Tandis que les nouveaux venus arrivaient au bas des marches et s'approchaient, Esposito distingua les nombreuses bagues que l'homme avait aux doigts. Il portait une montre en or. Et alors que les lumières dansantes des lampes éclairaient son visage, Esposito remarqua le diamant à l'oreille gauche. Quand le type s'arrêta devant lui, il put vraiment voir son visage et ne chercha même pas à cacher sa stupeur.

— Mon Dieu ! chuchota-t-il. Adriano Rivas.

L'homme sourit. Un sourire qui aurait pu paraître bienveillant en d'autres circonstances. Rivas avait une réputation de tombeur, auprès de ces dames, même si son appétit pour les jeunes garçons n'était un secret pour personne. On le disait sociable et charmeur, très à cheval sur les bonnes manières et toujours généreux avec ses invités. C'était également un des plus importants trafiquants de drogue colombiens, à qui on attribuait personnellement la mort d'une cinquantaine de personnes : avocats, médecins, femmes, enfants, concurrents, policiers...

— Vous me connaissez, dit Antonio Rivas. Tant mieux. Cela évitera de perdre du temps avec des présentations en règle.

— Bien sûr que je vous connais ! répliqua Esposito, qui n'en revenait toujours pas. Mais... vous... vous êtes... vivant ?

— Comme vous pouvez le constater, monsieur Esposito. Mais peut-être dois-je vous appeler « sénateur », désormais ?

— C'est impossible ! J'ai vu les photos de votre cadavre. J'ai lu les rapports du médecin légiste, les tests qui confirmaient que c'était bien votre A.D.N.

Rivas leva les yeux vers le plafond, comme s'il avait du mal à se rappeler.

— Ah ! oui, vous devez parler de ces photos arrangées que j'ai mises en circulation. Les choses ont été un peu plus compliquées, pour l'A.D.N., mais nous avons réussi. C'est fou comme les médecins sont mal payés, en Équateur... Cette histoire m'a tout de même coûté pas mal d'argent. Pour faire croire à ma mort, il a fallu que je soudoie beaucoup de monde – et que j'élimine les quelques réfractaires. Une période très pénible, pour moi.

Il se tourna vers ses hommes et tapa sur l'épaule du plus proche. Les trois gardes se mirent à rire à l'unisson, comme une mécanique bien réglée.

— J'ai éprouvé le sentiment d'une immense perte en lisant la nouvelle de ma mort dans les journaux, poursuivit Rivas. En fait, j'ai même connu une crise d'identité. J'ai pensé aller voir un psy, pour une thérapie, avant de m'aviser que c'était impossible. J'étais mort...

D'autres rires.

— Et tous ces malheureux à qui j'avais graissé la patte, ils ont dû mourir à leur tour. Je ne pouvais pas laisser d'indices compromettants derrière moi.

Rivas secoua la tête, comme s'il était désolé.

— Un terrible gâchis. Mais j'ai fait en sorte que les veuves ne se trouvent pas trop démunies.

— Oui, je vois à quel point cette histoire vous a retourné...Ironisa Esposito. Mais qu'est-ce que je viens foutre là-dedans, moi ? Qu'est-ce que vous attendez de moi ? Et pourquoi toute cette mise en scène, pour faire croire à votre mort ?

— J'ai mes raisons. Disons, que j'avais laissé trop de gens se rapprocher de moi. La police avait presque réussi à acheter mes frères et sœurs et je m'étais fait un certain nombre d'ennemis parmi les unités militaires américaines. Il fallait que les choses s'apaisent, d'une manière ou d'une autre.

Tout cela, Esposito le savait. Les autorités locales de Quito avaient utilisé un certain nombre de moyens de pression, souvent illégaux, pour amener le frère et la sœur de Rivas à se retourner contre lui. Les deux, qui vivaient et travaillaient ensemble, dirigeaient l'hôtel familial, lequel était en réalité détenu par Adriano Rivas et avait été créé grâce à l'argent de la drogue.

Au moment de sa « mort », Rivas avait presque le monopole du marché de la cocaïne en provenance de Colombie. Elle arrivait par la ville portuaire de San Lorenzo, à la frontière nord-ouest de l'Équateur.

Force était de reconnaître que Rivas avait fait un excellent boulot, avec sa fausse mort. Tout le monde, au sein des autorités équatorienne et colombienne, s'était entendu pour reconnaître que sa disparition était un coup majeur porté au trafic de drogue. On s'était alors concentré sur d'autres problèmes, persuadé que la chute de Rivas couperait le robinet des exportations de cocaïne et convaincrerait les éventuels candidats à sa succession de penser à des activités plus légales. De fait, beaucoup étaient plus ou moins rentrés dans le rang ou avaient carrément abandonné la partie.

Récemment, une rumeur avait surgi à propos de l'apparition d'un centre de pouvoir, mais ce n'était rien d'autre qu'une rumeur, et les autorités locales juraient n'avoir aucune indication sur l'éventuel démarrage d'un nouveau réseau. Rivas, pourtant, avait à l'évidence réussi à maintenir un certain niveau de revenus ; de là à en conclure qu'il continuait d'exporter son poison blanc vers d'autres pays, il y avait un pas qu'Esposito était prêt à franchir.

Il était d'ailleurs également prêt à parier que les États-Unis restaient en tête de la liste des meilleurs clients de Rivas.

— Vous ne pouvez pas rester mort éternellement, fit-il remarquer. Tôt ou tard, quelqu'un va comprendre que vous êtes toujours en vie.

On vous retrouvera et, cette fois, vous irez dans le trou où tout le monde vous croit.

— Voilà des mots durs pour quelqu'un qui ne vivra probablement pas assez longtemps pour voir la fin de cette semaine.

Esposito déglutit avec peine et tâcha de masquer sa peur.

— Si vous voulez me tuer, je vous conseille de le faire maintenant, sans attendre. Vous perdez votre temps, avec moi : je ne parlerai pas, je ne vous aiderai pas.

Rivas partit d'un éclat de rire incontrôlé. Ses hommes, évidemment, se crurent obligés de sourire.

— Vous avez une trop haute opinion de vous-même, déclara Rivas quand il eut recouvré sa contenance. Je n'ai pas l'intention de vous interroger. Quant à vous torturer, ce serait uniquement pour me distraire. Vous m'êtes important, mais pas du tout de la façon dont vous le pensez.

— Vraiment ? fit Esposito d'un ton moqueur.

Il savait qu'il prenait des risques en s'exposant à la colère de Rivas, mais il avait besoin de le faire parler. Son expérience à la C.I.A. le lui avait appris : dans une situation comme la sienne, lorsque s'évader semblait impossible, il fallait se débrouiller pour obtenir un maximum d'informations. Car si jamais une occasion de s'échapper se présentait, le moindre renseignement pouvait se révéler utile.

— Vous ne me croyez pas ? demanda Rivas. Mort, vous ne m'êtes d'aucune utilité, sénateur. C'est pour cette raison que j'ai demandé à mes hommes de vous capturer vivant. Votre blessure à la jambe est un accident regrettable. L'homme qui vous a tiré dessus a d'ailleurs payé au prix fort cette erreur.

— Vraiment ? répéta Esposito, impassible.

— Oui.

Rivas fit un clin d'œil à un de ses hommes.

— Les alligators ont apprécié leur déjeuner, pas vrai, Rico ?

Le dénommé Rico hocha la tête et sourit d'un air entendu.

Rivas revint à Esposito.

— Qui s'est occupé de votre jambe, à votre avis ? C'est mon médecin personnel, qui vous a soigné. Eh oui, mon ami, vous m'êtes précieux vivant. Mais mon intérêt a des limites. Mes hommes ont pour ordre de vous tuer si jamais vous tentez de nous quitter. Maintenant, reposez-vous.

— Un instant !

Rivas, qui avait commencé de se tourner vers la porte, s'arrêta.

— Oui ?

— Où est Hernando Gustavo ? Si jamais vous lui avez fait quoi que ce soit, son père mettra tout en œuvre pour vous retrouver et vous anéantir.

— Votre ami va bien. Vous le rejoindrez bientôt. Pour l'instant, je préfère que vous restiez séparés. Vous m'êtes précieux l'un et l'autre, chacun à votre manière.

— En quoi ? Vous ne m'avez toujours rien dit, Rivas.

— Chaque chose en son temps, sénateur.

Rivas gravit les marches de l'escalier, avec un homme devant lui et les deux autres derrière. Ils avaient laissé une des lampes, remarqua Esposito ; il ne serait donc plus condamné à rester dans l'obscurité.

— Je vais vous faire apporter de l'eau et à manger, ajouta Rivas. Bonsoir, sénateur.

La porte claqua derrière les quatre hommes.

Seul, Esposito eut tout le loisir de s'interroger sur ce qu'il venait d'apprendre. Il n'avait pas la moindre idée des raisons pour lesquelles Rivas avait organisé son enlèvement. Qu'est-ce que le trafiquant pouvait espérer tirer de lui, sinon peut-être l'utiliser comme monnaie d'échange ? En même temps, après avoir déployé d'importants moyens pour faire croire à sa mort, pourquoi irait-il prendre le risque de se dévoiler ? Ça n'avait aucun sens.

Esposito examina sa situation, qui à première vue semblait absolument désespérée. Selon lui, ils devaient se trouver dans un coin perdu de la jungle colombienne, probablement près de la frontière avec l'Équateur. Les chances pour que quelqu'un le retrouve ici étaient plus que minces. Dans l'immédiat, il allait boire et manger, recouvrer des forces et réfléchir à la meilleure façon de se débarrasser de ses liens. Là encore, il était lucide : même s'il parvenait à se libérer et à échapper aux gardes, il n'irait pas très loin avec une jambe blessée. Pour avoir une chance, il lui fallait trouver Gustavo. À eux deux, ils auraient plus de chances. En volant un véhicule, par exemple...

Mais Esposito n'avait pas oublié la menace de Rivas : ses hommes avaient ordre de le tuer s'il tentait quoi que ce soit.

CHAPITRE II

Jack Grimaldi, le plus expérimenté des pilotes du Black Warriors Ranch et vieux complice de Mack Bolan, observait l'Exécuteur se préparer, le sourire aux lèvres. Il le connaissait depuis si longtemps qu'il pouvait prévoir longtemps à l'avance pratiquement tous ses mouvements.

Avec des gestes méthodiques, presque automatiques, le Guerrier enfila un holster d'épaule et fit jouer la culasse de son Beretta 93-R, avant de le glisser sous son aisselle gauche. Deux chargeurs de 9 mm Parabellum subsoniques se trouvaient déjà sous son autre bras, dans des straps spécialement étudiés. Il y avait du matériel étalé sur le lit de leur chambre d'hôtel, mais, dans l'immédiat, pour la première partie de sa mission, Bolan avait prévu de se contenter du Beretta.

Dans cette histoire, le Guerrier n'avait pas une tâche facile, Grimaldi le savait. Il disposait de très peu d'informations, et avec sa virée de ce soir dans les eaux troubles de la ville, il espérait tomber sur une piste qui lui permettrait de retrouver Esposito et Gustavo. Le plus compliqué serait de ne pas attirer l'attention des autorités locales, le gouvernement équatorien ne sachant rien de leur présence sur le territoire. Ils devaient donc rester aussi discrets que possible, ce qui n'était pas forcément évident pour des *gringos* dans cette partie du monde – même si croiser un visage blanc n'avait rien d'exceptionnel.

— Si j'ai bien compris, Striker, dit le pilote, tu n'as pas grand-chose, pour l'instant. Tu penses commencer par où ?

Bolan fixa Grimaldi de ses yeux au bleu métallique.

— À l'époque où il travaillait pour la C.I. A. dans la région, Esposito s'est fait un certain nombre de contacts. L'un d'eux a attiré mon attention quand j'ai examiné les dossiers communiqués par le Ranch. Un certain Erasmo Cabeza. Il faisait dans le blanchiment d'argent, puis il est rentré dans le rang et il aurait prétendument aidé Esposito à nettoyer la ville.

Grimaldi fronça les sourcils.

— Et tu penses qu'il pourrait t'aider ?

— Avec un peu de chance et de persuasion, oui.

— Et moi, qu'est-ce que je peux faire ?

— Pour l'instant, tu restes ici, mais tu te tiens prêt à intervenir à tout moment. J'ai besoin de toi pour assurer la liaison entre le Ranch et moi. Dans l'action, ce sera plus facile pour moi de passer par ton intermédiaire, plutôt que d'essayer de contacter directement Hal.

Alors que Bolan finissait de s'habiller, passant une veste légère pour

dissimuler le Beretta, Grimaldi hochait la tête.

— Compris. Et... fais attention à toi.

À peine sorti de l'hôtel Othello, l'Exécuteur songea que Jack Grimaldi avait eu raison de le mettre en garde.

Une foule compacte et affairée occupait le trottoir tandis que les deux voies de l'Amazonas Avenue étaient noires de voitures et de taxis. Malgré la cohue, Bolan repéra aussitôt le grand type dégingandé, de type sud-américain ; il se tenait contre un lampadaire et faisait mine de lire un journal, de l'autre côté de la rue. Avec toutes les terrasses de café à proximité, il n'avait pas vraiment de raison de se trouver là ; l'endroit n'était pas non plus situé à côté d'un arrêt de bus. Bolan vit le type lever les yeux de son journal, et se replonger aussitôt dedans quand son regard croisa celui du Guerrier.

Un amateur.

Bolan se dirigea vers le nord du centre de la ville. C'était là que la vie nocturne était la plus animée. Il consulta sa montre. 19 h 45. La chaleur de la journée était encore très présente, et Bolan avait l'impression que ses cheveux et ses vêtements lui collaient à la peau.

Il poursuivit son chemin en direction du El Encontrar, sur Calle Calana, un club assez huppé réputé pour ses grillades et où l'on jouait de la musique rock et latino. Il avait ses raisons, de venir là. D'après ses renseignements, Cabeza dirigeait El Encontrar, dont il était aussi le propriétaire, depuis sa « conversion » à la légalité. En réalité, Bolan ne croyait pas que Cabeza ait vraiment changé et suive le bon chemin. À en croire les renseignements fournis par le Ranch, Esposito avait de quoi l'envoyer derrière les barreaux pendant quelques décennies. Mais, pour un certain nombre de raisons, il avait préféré laisser l'autre avec cette épée de Damoclès au-dessus de la tête. Maintenant qu'Esposito avait disparu du paysage – peut-être de façon permanente –, il était plus que probable que Cabeza allait revenir à son ancienne vie. Bolan devait toutefois lui laisser le bénéfice du doute s'il voulait compter sur son éventuelle collaboration.

Dès qu'il eut tourné pour s'engager sur la Calle Calana, il traversa la rue en courant et en slalomant entre les voitures à l'arrêt. L'enseigne au néon du El Encontrar se détachait largement au milieu des autres établissements, plus petits, qui se trouvaient autour. Le Guerrier espérait qu'en filant droit vers le club, il aurait assez d'avance pour ensuite se perdre à l'intérieur. Il risqua un coup d'œil derrière lui, assez longtemps pour apercevoir son fileur déboucher dans la rue.

Deux gros balèzes gardaient la porte. Des professionnels, dont Bolan ne put décider s'ils étaient armés ou non. Il décida qu'ils l'étaient sans doute et résolut de jouer les choses calmement.

— Salut, fit-il en souriant avec un petit geste de la main.

Aucun des hommes ne lui répondit, même si le plus petit des deux

lui accorda ce qui pouvait passer pour un hochement de tête.

— Je suis venu voir Erasmo, dit Bolan.

— M. Cabeza ne reçoit que les visiteurs qui ont pris rendez-vous, répondit le plus grand avec un accent équatorien. Il va donc falloir le prendre, ce rendez-vous.

— Ça change quelque chose, si c'est Mario Esposito qui m'envoie ?

L'expression du type se modifia imperceptiblement. D'un signe de la tête, il indiqua à son copain d'aller voir à l'intérieur et de vérifier. En attendant, Bolan plongeait les mains dans les poches avant de son jean de marque, et il se mit à siffloter en étudiant les environs, comme si la suite des événements ne l'inquiétait pas le moins du monde. Moins de deux minutes après, le plus petit des gardes revint.

— Il va vous recevoir, annonça-t-il.

L'Exécuteur hocha la tête et sourit au plus balèze de deux gardes, avant de suivre l'autre dans le club. Une rythmique latine transperça le crâne de Bolan tandis que son guide se frayait un chemin à travers la foule des clients, dans une atmosphère lourde de tabac, d'alcool et de parfum et illuminée par un éclairage de discothèque. Leur périple sinueux se termina à une table isolée, perchée sur une estrade qui permettait de dominer le reste du club.

La lumière chiche empêchait Bolan de distinguer clairement les traits de l'homme qui était assis là, mais il devina qu'il s'agissait de Cabeza. Il avait une tête massive posée sur un corps aussi rond qu'un beignet, et ses petits doigts grassouilleux étaient presque tous chargés d'une ou plusieurs grosses bagues. Il y avait des traces de sueur sur le col de sa chemise et sous les aisselles de son costume à plusieurs milliers de dollars. Et pour une raison que Bolan ne s'expliquait pas, il portait des lunettes de soleil. Cabeza étudia Bolan avec un sourire éclatant au milieu duquel se détachait une incisive en or, avant de lui désigner une chaise, face à lui.

L'Exécuteur s'assit, tout en remarquant que le garde qui l'avait amené restait derrière lui.

— Dis à ton gorille de se tirer, lança-t-il à Cabeza.

Bolan ne pouvait pas voir les yeux de l'homme, mais l'absence de réponse de Cabeza lui suffit. Il passa tranquillement la main sous sa veste et en sortit le Beretta. Il le fit passer sous la table et l'avança jusqu'à ce qu'il rencontre le bide de Cabeza.

— S'il te plaît...

L'autre tressaillit, avant de faire rapidement signe au garde de se retirer. Bolan se tourna pour s'assurer qu'il était bien parti, puis il rangea le Beretta.

— Qui êtes-vous ?

— C'est moi qui vais poser les questions, répliqua Bolan d'un ton glacé. Et toi, tu y répondras.

Cabeza eut un rire insouciant et se laissa aller en arrière, contre son dossier, qui laissa entendre un couinement audible malgré la musique.

— Je sais que ça n'est pas Mario qui vous envoie.

C'est impossible, puisqu'il n'appartient plus au monde des vivants.

— Tu as l'air très sûr de toi...

— Je n'ai pas vu son corps, si c'est ce que vous voulez savoir. Mais vous pouvez être certain que celui qui l'a enlevé, qui qu'il soit, l'a déjà donné en pâture aux alligators, à l'heure qu'il est. Mario n'était pas quelqu'un de très populaire, chez nous autres, les gens d'ici.

— C'est intéressant, ce que tu me dis là, Cabeza, parce que c'est précisément la raison qui m'amène, répliqua Bolan avec un sourire glacé. J'aimerais bien savoir qui sont ces « gens d'ici ».

— Vous travaillez pour les *federales* !

Bolan le regarda avec dureté.

— On a déjà réglé ce point, non ? Je pose les questions, tu y réponds.

— D'accord, d'accord, fit Cabeza en ouvrant les mains.

— Je veux les noms de tous ceux qui aimeraient voir Mario Esposito disparaître de la circulation. Et ne cherche pas à m'embrouiller, surtout.

— On ne pourrait pas parler de ça en privé ?

Bolan réfléchit à cette requête. Cabeza se trouvant pour ainsi dire chez lui, il avait forcément son bureau quelque part. L'endroit serait plus calme que cette salle où ils avaient presque besoin de crier pour s'entendre par-dessus le vacarme de la musique et de la foule. Mais, sur le chemin de ce bureau, il risquait de croiser des hommes de Cabeza, bien armés, à l'affût. Mieux valait donc rester ici.

Quand Bolan l'annonça à Cabeza, l'autre haussa les épaules.

— C'est vous qui voyez. Donc, vous voulez savoir qui voulait se débarrasser de Mario ? Ce serait peut-être plus rapide pour moi de vous donner les noms de ceux qu'il ne gênait pas...

Le regard de Bolan parcourut la salle, avant de revenir sur Cabeza.

— Il avait beaucoup d'ennemis ?

L'autre confirma d'un hochement de tête.

— Il s'en était surtout fait à l'époque où il travaillait pour la C.I. A. Personnellement, j'ai toujours bien aimé Mario. Je lui dois la vie. On dirait que je ne pourrai jamais lui rembourser ma dette, à présent... Mais tout le monde n'était pas aussi bien disposé que moi à son égard, en Équateur – surtout ici, à Quito.

— Comment ça ?

— C'est une ville où ça bouge, où il y a de l'action, expliqua Cabeza avec un sourire. Le genre d'action qu'on ne trouve pas dans les villes plus petites, si vous voyez ce que je veux dire. Mario a beaucoup fait pour essayer d'assainir Quito. Du coup, ils étaient nombreux ceux qui

avaient de bonnes raisons de vouloir sa disparition.

— Tu ne m'as toujours pas dit *qui*, souigna Bolan.

— C'est que je ne suis plus vraiment dans le coup, moi. Je m'occupe d'un club, ajouta Cabeza en désignant la salle. C'est mon affaire, une bonne affaire, que j'ai gagnée honnêtement.

— C'est ça... Écoute, je ne sais qui tu as comme clients, généralement, mais ton numéro de l'homme d'affaire réglo, ça ne prend pas du tout, avec moi.

L'expression de Cabeza se durcit. Cela n'eut aucun effet sur l'Exécuteur, qui nota simplement que Cabeza avait plus que jamais l'air d'un gros clown.

— Même si tu es rentré dans le rang, tu connais forcément encore des gens, poursuivit Bolan. J'imagine qu'on doit te faire des propositions pour que tu reprennes du service.

— Bien sûr, fit Cabeza en retrouvant aussitôt son expression satisfaite. J'étais très bon dans ce que je faisais.

— Je suis prêt à le croire. Cela signifie donc que tu as ton idée sur la personne qui mène la danse, aujourd'hui.

— Je ne vois qu'une personne qui aurait les ressources et les couilles de mener ce genre de boulot avec succès. Le seul problème, ajouta Cabeza en se penchant vers Bolan, c'est que cette personne est morte.

Bolan resta impassible.

— Un cadavre ne va pas beaucoup m'aider, Cabeza.

L'autre leva le doigt.

— Ce n'est pas tout. Ces derniers temps, j'ai entendu des choses... troublantes. Si troublantes que j'ai presque de la peine à les répéter.

— Force-toi et crache le morceau, d'accord ?

— L'homme auquel je fais allusion est maintenant appelé un esprit d'entre les morts.

Bolan haussa les sourcils. Il sonda le regard de Cabeza et vit que l'autre ne se foutait pas de sa gueule. Le Guerrier ne savait pas exactement ce que cela signifiait, mais il comprenait. La plupart des Sud-Américains étaient très superstitieux ; les mythes et les légendes emplissaient pratiquement tous les pans de leur culture, y compris l'éducation, la littérature et même les beaux-arts. Par certains points, leurs croyances rivalisaient même avec les Rastafaris et les Polynésiens.

— De qui parles-tu ? insista Bolan.

— Je parle d'Adriano Rivas.

L'Exécuteur n'avait pas besoin qu'on lui fasse les présentations. Rivas avait été un pont de la drogue et un pilier du blanchiment d'argent à l'époque où l'Équateur se débattait dans ses problèmes financiers. Rien n'entraînait ni ne sortait de Colombie sans que la famille

Rivas ait apposé son sceau dessus. Sauf que la situation avait évolué : Bolan avait entendu parler de la mort de Rivas et de l'effondrement du trafic de drogue qui avait suivi en Colombie et en Équateur. Et, curieusement, il n'y avait pas eu vraiment de guerre de succession, comme si personne n'avait envie de prendre sa place.

— Peut-être que tout n'est pas comme vous le pensiez, ici, dans notre petit coin de paradis..., remarqua Cabeza.

— Tu crois à cette histoire, sur Rivas ?

L'autre haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Ça pourrait être vrai. Mais je pense plutôt à des ragots cuisinés par son frère après sa mort. Je ne connais personne qui haisse autant Mario que le frère et la sœur de Rivas.

— Où est-ce que je peux les trouver ?

Cabeza passa la main droite sous sa veste, et Bolan porta aussitôt la sienne à son pistolet. Surprenant son geste, Cabeza lui signifia d'un hochement de tête qu'il n'avait pas l'intention de sortir une arme. Il attendit un signe du Guerrier, et lentement, il sortit une carte de visite. Il la tendit à Bolan, qui étudia ce qu'il y avait dessus, tout en gardant la main fermée sur la crosse du Beretta.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Une carte professionnelle de la famille Rivas.

Bolan transperça Cabeza d'un regard métallique.

— Tu te balades toujours avec ça sur toi ?

— Comme vous l'avez souligné tout à l'heure, je connais encore beaucoup de gens, rapport à mes anciennes activités. Ce qui ne signifie pas que je travaille avec eux... ni même pour eux.

Bolan hocha la tête et baissa de nouveau les yeux sur la carte.

— Ils sont à San Lorenzo, d'après ce que je vois ?

L'autre confirma.

— Le parfait endroit pour mener leurs affaires. C'est une ville portuaire facile d'accès, idéale pour entrer et sortir du pays. Et la famille Rivas a assez d'argent pour s'acheter toute la sécurité nécessaire. Pour autant que je sache, ils ont continué de travailler après la mort d'Adriano. Si quelqu'un a la possibilité d'éliminer Mario, c'est bien eux.

— Tu n'aurais rien de personnel contre eux, par hasard ? demanda Bolan. Parce que si c'est le cas, et que tu t'es foutu de moi, je risque de revenir de mauvaise humeur.

— Je vous ai dit tout ce que je sais. Si vous ne me croyez pas, c'est votre problème. Maintenant, tirez-vous de mon club. Je vous ai assez vu.

L'idée de corriger Cabeza traversa Bolan, qui oublia aussitôt. Ça ne servirait à rien. Et puis, l'autre semblait vouloir se montrer réglo avec lui ; or, l'Exécuteur allait sans doute se faire suffisamment d'ennemis

dans le coin sitôt qu'on saurait qu'il posait des questions sur Esposito et Gustavo. Il risquait d'avoir besoin d'alliés.

Alors que le Guerrier se levait, Cabeza demanda :

— Qui vous êtes, au fait, l'ami ? Pourquoi est-ce que tout ça vous intéresse ? Vous êtes de la C.I.A. ?

— Quelque chose comme ça. Disons juste que c'est dans mon intérêt de voir revenir Esposito en un seul morceau.

— Ah ! C'est en rapport avec la Proctor Initiative, hein ? Je suis sûr que vous travaillez pour le gouvernement américain. Tant mieux, tout ça ne me regarde pas. Moi, je m'occupe juste de mon club.

— Comment tu sais, pour la Procter Initiative ?

— Seriez-vous naïf, *señor* ? demanda Cabeza avec son rire de petit gros. On est à Quito. Tout le monde est au courant de tout, ici. Impossible d'avoir des secrets. Si ça m'intéressait vraiment, je pourrais savoir qui vous êtes en quelques heures.

— Je n'en doute pas, fit Bolan, pince-sans-rire.

— Mais comme je vous l'ai expliqué, j'ai une grosse dette envers Mario, je lui dois la vie, ni plus ni moins. Si jamais ce que je vous ai raconté vous permet de le ramener vivant, vous lui direz que nous sommes quittes.

— Je ne suis pas un garçon de courses.

Bolan, qui s'était tourné pour partir, ajouta :

— Au fait, quelqu'un m'a filé jusqu'ici depuis mon hôtel. Je viens d'arriver dans le pays et j'ai bien vu que tu ne m'attendais pas. J'imagine que l'autre crétin n'est pas un de tes hommes ?

— Exact, confirma Cabeza. Je n'ai chargé personne de vous suivre.

— D'accord. C'est juste que je ne voudrais pas risquer de tuer n'importe qui...

L'Exécuteur n'attendit pas pour voir la réaction de Cabeza. Il descendit les marches de l'estrade et se dirigea vers la sortie du club.

Il venait de rencontrer sa première source d'information, et il ne savait pas trop quoi penser de sa crédibilité. L'histoire de Cabeza était quand même un peu dure à avaler. Des rois de la drogue qui ressuscitaient d'entre les morts : Bolan avait vu beaucoup de choses, mais là, il avait du mal. Rivas était mort depuis plus de trois ans, et il était difficile d'imaginer comment il aurait pu rester à l'écart pendant une période aussi longue, tout en poursuivant ses activités dans la drogue. En même temps, il était tout aussi étonnant que personne n'ait cherché à investir son territoire, ne serait-ce qu'un sous-fifre tenté de se faire un nom. Il y avait aussi le frère et la sœur de Rivas. Peut-être Cabeza voyait-il juste lorsqu'il laissait entendre qu'ils avaient sans doute quelque chose à voir dans les deux enlèvements. Á première vue, ils avaient l'un comme l'autre les contacts et l'argent nécessaires pour monter un coup pareil. Bolan devait impérativement se rendre à

San Lorenzo pour y voir plus clair.

Dehors, la chaleur étouffante était devenue lourde, chargée d'humidité. La vie nocturne battait son plein. Les rues étaient encombrées et la circulation à l'arrêt ou presque. Bolan repéra le type qui le suivait, de l'autre côté de la rue, juste en face du club.

Le moment était venu de lui poser quelques questions.

L'Exécuteur traversa la rue en passant entre les voitures. L'autre fut pris au dépourvu en le voyant avancer droit vers lui. Il eut un moment de stupeur et d'incertitude, avant de se tourner et de piquer un cent mètres. Bolan se lança à poursuite. Il choisit de courir juste à côté du trottoir : sur la chaussée, la circulation roulait au ralenti, et sur le trottoir lui-même, il y avait beaucoup trop de monde. Le petit génie qu'il avait pris en chasse n'avait pas songé à ce détail : les badauds qu'il devait bousculer pour se frayer un chemin le ralentissaient.

Bolan le rattrapa assez vite. L'agrippant par le col de sa chemise, il l'entraîna dans une épicerie qui se trouvait là. Il poussa le type en arrière, et l'autre crétin alla tomber au milieu d'un présentoir de journaux. Le propriétaire du magasin commença de crier en levant les mains en l'air, mais Bolan se tourna vers lui et lui fit signe de se calmer. Il reporta son attention sur l'autre type. Se penchant, il le fit se relever et le tira vers une porte qui donnait sur une allée transversale. Une fois dehors, il le plaqua contre un mur.

— Pourquoi tu me suis ? demanda-t-il d'un ton menaçant.

— *No comprende*, fit l'autre.

— Tu comprends parfaitement.

Bolan sortit le Beretta 93-R et en pressa la gueule contre le front du type.

— Je te le demanderai juste une fois : pour qui tu travailles ?

Avant que l'homme ait pu répondre, il écarquilla les yeux, et une expression stupéfaite et horrifiée apparut sur son visage. Au même moment, une force invisible creusa son torse, d'où jaillit un petit geyser rosâtre qui aspergea la veste de Bolan. Il ouvrit la bouche, pour crier, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il glissa contre le mur et mourut.

Bolan pivota, tout en s'agenouillant et en cherchant une cible au bout de son Beretta. Il n'en aperçut aucune. Il vit juste les gens qui passaient au bout de la petite impasse, sans lui accorder la moindre attention. Bolan leva les yeux au-dessus des passants et découvrit ce qu'il cherchait : une fenêtre ouverte au premier étage d'un bâtiment. C'était de là qu'on avait abattu le crétin qui le suivait, en utilisant un fusil équipé d'un réducteur de son.

L'Exécuteur attendit encore quelques secondes avant de se redresser et de glisser le Beretta dans le holster. Il baissa les yeux vers le mort et secoua la tête. Il aurait dû s'attendre à quelque chose de ce genre.

Cabeza avait dit vrai : il n'y avait pas de secrets possibles à Quito. Tout le monde savait ce qui se passait, et Bolan ne pouvait strictement rien y faire.

Il avait même intérêt à utiliser cela à son avantage.

CHAPITRE III

Houston, Texas

Il était tard quand le député Frederick Proctor pénétra dans la Gentry Tower. L'homme politique salua d'un geste vague et d'un marmonnement tout aussi vague les quatre hommes de sécurité installés derrière le comptoir d'accueil, tandis qu'il passait à leur hauteur pour rejoindre un ascenseur privé. Une fois à l'intérieur, il passa un badge spécial devant le lecteur, puis observa d'un regard absent les chiffres qui s'éclairaient à mesure qu'il grimpait vers le penthouse situé au trentième étage.

Le double enlèvement lui pesait, comme si on lui avait soudain attaché dans le dos une remorque d'une demi-tonne. Des points de douleur pareils à des épingles chauffées à blanc venaient constamment lui piquer l'intérieur des yeux. Les migraines étaient de retour, insensibles aux médicaments qu'il prenait ; lors de sa prochaine visite, son toubib allait encore lui faire tout un sermon au sujet de sa tension.

Les portes s'ouvrirent sur une spacieuse suite de pièces qui entouraient la salle de conférences, occupée en grande partie par une immense table de bois poli et des fauteuils en cuir. Ceux-ci étaient déjà presque tous occupés, et les yeux des hommes présents dans la grande pièce se tournèrent vers lui. Il entendit même quelques soupirs de soulagement. Pour tous ceux qui s'y retrouvaient, cette pièce était synonyme de sécurité. Pour Proctor, ces hommes étaient des alliés et des associés, en qui il avait toute confiance. La plupart l'avaient aidé à financer sa carrière politique, et ils continuaient de le soutenir, par leur argent ou par leur action au sein des plus puissants groupes d'intérêts de Washington D.C.

Cette pièce était le sanctuaire de la Texas Oil Barons Association. Les hommes qui s'y retrouvaient représentaient les plus grandes compagnies pétrolières du pays. Ils avaient le pouvoir, l'argent. Rien de ce qui concernait l'industrie pétrolière en général n'échappait à leur attention. La TOBA avait le doigt posé en permanence sur le pouls de tous les pays producteurs de pétrole dans le monde. Mais en cet instant, c'était sur l'Équateur qu'elle se concentrait.

Alors que la plupart des hommes commençaient de se lever, Proctor leur fit signe de rester assis – même s'il goûtait secrètement ce genre d'attentions. La devise, ici, était que tout le monde soit à égalité, et ce pour le bénéfice de chacun.

— Bonsoir, messieurs, dit Proctor en prenant place à son fauteuil.

Il se trouvait juste à côté de Hoover Weygand, le président de l'association, qui présidait la table.

— Désolé d'être en retard.

— Vous n'avez pas à être désolé, Fred, assura Weygand. C'est nous qui devrions l'être, pour vous avoir demandé de venir ici dans des délais aussi courts.

— Pas de problème.

Proctor promena son regard sur les autres et ajouta :

— C'est une joie de vous revoir tous.

— Cela fait trop longtemps, Fred, dit un des membres du bureau, aussitôt approuvé par les autres.

Weygand laissa passer un instant, avant de s'éclaircir la gorge.

— Pour cette réunion extraordinaire de la TOBA, je vous propose de passer directement au sujet qui nous intéresse.

Après l'approbation des autres, Weygand poursuivit.

— La situation est grave, vous en conviendrez tous... Mais allons droit au but. Fred, j'aimerais que vous commenciez, puisque à mon sens votre opinion est la plus importante.

Proctor hocha la tête, tâchant de rassembler ses pensées malgré la migraine qui lui martelait le crâne de l'intérieur.

— Dans l'avion qui m'amenait à Washington, j'ai été en contact téléphonique avec le président Gustavo. Il semblait s'inquiéter du fait que la Maison Blanche n'ait pas l'intention d'intervenir. Du moins, pas dans l'immédiat.

— Désolé de vous interrompre, coupa un des hommes, mais est-ce que vous êtes en train de suggérer que notre pays pense rester en retrait et ne rien faire alors que le sénateur Esposito et le fils du président Gustavo ont disparu ? Parce que si c'est le cas, je serais d'avis que nous agissions tout de suite, moi.

Proctor lui accorda un demi-sourire et fit des mains un geste apaisant.

— Je vous propose d'abord d'écouter ce que Fred a à nous dire, intervint Weygand.

Le silence se fit de nouveau dans la salle.

— J'ignore pour l'instant quels sont les projets du président dans cette affaire, reprit Proctor. Ce que je sais, c'est qu'il n'a cessé d'enchaîner les réunions avec tous les conseillers possibles, et qu'il a dégagé son emploi du temps de demain afin de prendre une décision sur la conduite à tenir.

— Je ne suis pas sûr que nous ayons tout ce temps, Fred, souligna Benjamin Samson.

Samson était courtier et conseiller financier pour la TOBA ; il en était aussi le juriste. Il connaissait Wall Street comme personne, et

lorsqu'il faisait une observation sur un point de fiscalité, il avait presque toujours raison. Grâce à ses conseils en investissement, aussi judicieux que prudents, il les avait tous rendus un peu plus riches au fil des ans. Mais le problème d'aujourd'hui n'avait rien à voir avec l'argent – si une demande de rançon avait été déjà faite, la TOBA aurait aussitôt sorti le cash nécessaire pour obtenir la libération d'Esposito et de Gustavo.

La TOBA avait énormément investi dans la Proctor Initiative, bien plus que ne le soupçonnaient les gens de l'extérieur. Ses membres représentaient la « base de pouvoir » contrôlant près de quatre-vingt-dix pour cent des réserves américaines en pétrole. Pour eux, il était beaucoup plus économique d'aider le gouvernement à financer l'accord avec l'Équateur – et laisser ainsi les réserves de pétrole intactes – que de commencer à cracher l'argent nécessaire pour mettre en pratique l'utilisation des réserves. Toucher à celles-ci ne servirait qu'à amplifier la crise pétrolière et risquait d'entraîner à long terme une faillite fiscale de la TOBA.

— Le marché ne tiendra pas longtemps si on ne le soulage pas un peu, poursuivit Samson. Les Américains protestent de plus en plus bruyamment, et certains de vos amis, à Washington, commencent à se lasser...

— Pour commencer, les gens de Washington ne sont pas *mes* amis, répliqua Proctor en haussant le ton. Ce sont *nos* amis, dont nous avons acheté le soutien avec *notre* argent durement gagné. Maintenant, écoutez-moi. Nous devons agir, et vite. Un certain nombre de pays producteurs, y compris l'Arabie Saoudite, n'aimeraient rien tant que de nous voir nous enliser dans une nouvelle crise. Le moment va venir où ils vont augmenter la pression, et ils commenceront par nous. Nous n'aurons pas d'autre choix que débloquer nos réserves, en les distribuant au compte-gouttes et en évitant une envolée des prix. Le gouvernement a toute autorité pour les réguler si nous essayons de profiter de la situation.

— Je ne laisserai aucun de vous être l'otage de la politique politicienne, déclara Samson.

Proctor fit entendre un gloussement moqueur et regarda chacun des membres de l'assemblée.

— Vous n'aurez pas le choix. Aucun de nous n'aura le choix. Le problème n'est pas le pétrole, messieurs, mais l'absence de volonté des représentants du Congrès de soutenir notre politique contre le terrorisme dans les pays arabes. Cette crise arrive maintenant qu'ils ont toutes les cartes en main. Pourquoi, à votre avis, ai-je autant poussé pour améliorer de façon spectaculaire les relations avec l'Équateur ?

Proctor se pencha en avant.

— Je peux vous garantir que si nous devons lutter pour contrôler nos investissements, ce sera la ruine pour chacun de nous. Vous pensez que nous avons connu le pire, dans cette crise énergétique, mais vous n'avez encore rien vu. L'économie est plus instable que jamais dans le domaine des ressources naturelles, pétrole inclus. En tout cas, je n'ai pas l'intention de prendre seul les rênes, dans cette histoire. Je joue en équipe, comme vous tous. Je m'en remettrai donc à la règle de la majorité...

Il se tourna vers Weygand, qui avait toujours été son plus grand soutien en même temps que son meilleur ami, et ajouta :

— ... comme toujours. J'ajoute simplement que ma marge de manœuvre est très limitée. Je suis trop en vue. Je suis bien d'accord sur le fait que nous devons agir, mais ce que nous ferons devra venir de cette salle et de nulle part ailleurs.

Il y eut quelques bruits de gorge, des chuchotements, et Weygand attendit qu'ils cessent d'eux-mêmes. Finalement, un des membres fit signe pour demander une session à huis clos, bientôt imité par un autre.

Weygand se tourna vers la secrétaire qui prenait des notes pour le procès-verbal.

— Ce sera tout pour aujourd'hui, Gwendolyn. Vous pouvez prendre le reste de votre soirée.

La jeune femme, qui avait parfaitement compris, se contenta de hocher la tête. Ce n'était pas la première fois que cette prestigieuse assemblée se retrouvait à huis clos – et ce n'était sûrement pas la dernière. Certains sujets restaient tabous, qu'il était préférable d'évoquer à l'abri de portes bien closes. Une fois la secrétaire partie, Weygand fit circuler une boîte de cigares tandis que certains allaient se servir un verre au bar.

— Très bien, messieurs... Et surtout, que chacun n'hésite pas à parler en son âme et conscience.

Rutherford Emerson s'éclaircit la gorge. C'était le plus âgé, mais aussi le plus riche des membres. Un magnat des magnats du pétrole. Sorti d'Harvard et typique de la vieille école, son grand-père avait été un de ces premiers ambitieux à venir de la côte Est pour tenter de faire fortune en Californie du Sud. Emerson était resté en partie paralysé à la suite d'une attaque, quelques années plus tôt. Malgré cela – ou grâce à cela –, il avait encore assez de cran pour tenir tête aux hommes d'affaires les plus en vue du pays.

— Je me demande si on ne fait pas beaucoup de bruit pour rien, remarqua Emerson. Rien ne nous oblige à toucher à nos réserves si nous n'en avons pas envie, et je me contrefous de ce que ces morveux du Congrès pourront dire.

— Monsieur Emerson, je crains que vous ne compreniez pas, lui

glissa Proctor avec un sourire forcé. Nous...

— Ne me parlez pas comme ça, jeune blanc-bec ! J'étais déjà dans la partie alors que vous mariniez toujours dans vos langes ! Je vote pour que nous fassions les choses à l'ancienne, en allant voir ce qui se passe dans ce fichu pays et en bottant les derrières qu'il faudra.

Quelques membres de l'assemblée restèrent silencieux ; d'autres parvinrent à jouer la consternation. Mais personne n'était dupe. Il savait tous qu'Emerson avait posé le doigt là où ça faisait mal. Ils ne pouvaient pas se permettre d'attendre que le gouvernement passe éventuellement à l'action. Même Proctor se rendait bien compte que si Emerson n'était à bien des égards qu'un vieux dingo, il avait encore assez de vitalité pour savoir comment régler ce genre de problèmes.

— D'accord, déclara lentement Weygand. Je pense que nous comprenons tous où M. Emerson veut en venir. D'autres opinions, suggestions ?

Silence.

— Personne ?

Silence.

— Eh bien, il se trouve que pour ma part j'apprécie la suggestion de M. Emerson, dit Weygand. J'aimerais proposer une motion pour que nous avancions dans cette direction et consultations notre S.M.P. Quelqu'un approuve ?

— J'approuve, marmonna Proctor.

— Tout le monde est d'accord ?

Tout le monde donna son assentiment, à l'exception de Samson, qui décida de s'abstenir. C'était un homme d'argent, qui montrait en cet instant qu'il était en dehors de son élément. Proctor regrettait qu'il n'ait pas eu l'occasion de s'exprimer. Il ne l'aimait pas beaucoup – il ne l'avait d'ailleurs jamais vraiment aimé. Les autres personnages présents dans la salle avaient droit à son respect, parce qu'ils l'avaient mérité. Certes, Samson lui avait permis de gagner de l'argent, et il avait fait grâce à lui de bons investissements, mais il avait été bien récompensé pour ses services. Il demandait tout de même vingt-cinq pour cent à chaque transaction réussie. Ce n'était en définitive qu'un rapace, qui les avait tous dépouillés, et cela le plus légalement du monde.

Proctor sentit les signes avant-coureurs d'une nouvelle migraine.

— Vous voulez utiliser vos hommes, dans cette affaire ?

— Pourquoi pas ? répondit Weygand en haussant les épaules. Nous les payons bien et nous ne faisons que rarement appel à leurs services. La seule question en suspens, c'est de savoir si nous avertissons ou non le président Gustavo.

— Reynaldo m'écouterà, promet Proctor en se massant les tempes.

— Vous l'appellez par son prénom, maintenant ? souligna Weygand

en se laissant aller contre le dossier de son fauteuil, un sourire aux lèvres.

Proctor évacua la question d'un geste de la main tandis que Weygand se tournait vers les autres.

— Avec votre permission, messieurs, je vais contacter le Quail Group sur-le-champ.

Mound Bayou, Mississippi

Curtis Kenney sentit la course du sang s'accélérer dans ses veines, tandis qu'il se frayait un chemin dans la végétation humide de la jungle. La sueur coulait dans son dos et imprégnait son pantalon de treillis aux endroits où il lui collait à la peau. Mais il était en excellente condition physique, il n'avait pris que quelques kilos depuis qu'il avait quitté l'armée – et pouvait en remontrer à des types deux fois plus jeunes que lui.

Sa carrière avait changé de façon très soudaine. Après douze ans dans l'armée, dont neuf comme commando Delta Force, Kenney avait décidé de passer dans le civil. Il s'était sans trop de mal laissé convaincre par un copain qu'un soldat aussi expérimenté que lui pouvait se faire beaucoup d'argent avec certains prestataires de services du gouvernement, qui avait souvent besoin de « services spéciaux » pour maintenir la sécurité. C'était avec une de ces entreprises, entités autonomes financées par le gouvernement américain et qui ne dépendaient d'aucune autorité sinon de la leur, que Curtis Kenney avait trouvé son destin.

Il y avait aussi trouvé la fortune.

Des entreprises versaient des sommes colossales à Kenney et ses hommes pour les services très particuliers qu'ils offraient. En aucun cas, il n'aurait travaillé pour un employeur qui l'aurait considéré comme un « mercenaire ». Il détestait le terme. Les hommes qu'il avait sous ses ordres n'avaient rien d'assassins sans foi ni loi. Le Quail Group était composé de pros, voilà tout.

Kenney se tourna en entendant un léger bruit sur sa gauche ; il chercha aussitôt sa cible avec le M-16 A-3 et pressa la détente, deux fois. Les deux coups de feu craquèrent dans l'air humide. Deux giclures rouges apparurent sur la chemise de son agresseur, qui fut agité de violents spasmes, avant de s'effondrer, mort. Kenney grimaça un sourire. La chance n'avait rien à voir dans l'histoire. Il avait eu sa cible grâce à son expérience et son sang-froid.

La radio fixée à la courroie d'épaule de son gilet en Kevlar crachota. Kenney fronça les sourcils tandis qu'il s'emparait du micro.

— Quoi ? aboya-t-il.

— Tu as reçu un appel de nos amis de Houston, patron. Il faudrait

que tu les rappelles. Tout de suite.

— Bon sang, Jonesey, combien de fois je t'ai demandé de ne pas m'interrompre quand je m'entraîne ?

— Je sais, je sais, patron. Mais ils ont dit que c'était très important. C'est pour un boulot...

Kenney prit le temps d'adresser un grand sourire à sa « victime », qui avait commencé de se relever.

— Entendu. On sera là dans une dizaine de minutes. Terminé.

Kenney regarda son second.

— Tu aurais dû faire acteur, plutôt que soldat, Pete. C'était admirablement interprété, vraiment.

— Va te faire voir, répliqua Pete Morristown en écrasant avec exaspération un moustique sur sa nuque. Je serai trop heureux d'aller voir ce qui se passe ailleurs. Je ne comprendrai jamais pourquoi tu as insisté pour acheter ce bout de terrain sans valeur, au milieu de nulle part, alors qu'on aurait très bien pu se trouver un camp d'entraînement dans le Montana ou le Dakota du Sud.

— Mais de quoi tu te plains ? répliqua Kenney, alors qu'ils allaient récupérer leurs sacs à dos pour rejoindre leur base. J'ai payé cet endroit avec mon propre argent, non ? Et crois-moi, aucune personne saine d'esprit n'aura jamais l'idée de s'aventurer jusqu'ici pour voir ce qu'on fabrique.

Curtis Kenney n'eut pas besoin de beaucoup de temps pour réfléchir au boulot que lui proposait la Texas Oil Barons Association et pour l'accepter.

La mission était simple. Pour commencer, ils devraient prendre l'avion pour l'Équateur et aller parler au président Gustavo. Ils pouvaient espérer une totale coopération du gouvernement équatorien, non seulement pour localiser le fils de Gustavo, Hernando, mais aussi pour ramener Mario Esposito. En cas de succès, il y avait pour eux une jolie somme à la clé : deux millions de dollars en liquide. Et Kenney pouvait d'emblée faire virer un quart de la somme sur le compte privé du Quail Group afin de couvrir leurs dépenses, à commencer par le transport et de quoi délier les langues.

Si Kenney s'était déjà rendu en Colombie dans le cadre d'une mission, il ne connaissait pas l'Équateur. Mais il savait une chose, sur l'Amérique latine : les renseignements n'y étaient pas toujours bon marché. La TOBA n'avait que très peu d'éléments à leur fournir, et il n'avait pas trouvé grand-chose dans les dossiers très minces concernant Esposito et la famille Gustavo. Ils allaient donc devoir improviser. Mais sur ce coup, il était heureux de pouvoir compter sur la coopération du gouvernement.

La discrétion serait évidemment une exigence majeure. Weygand avait entrepris de lui expliquer toutes les conséquences politiques, si

jamais ils se faisaient repérer ou marchaient sur le mauvais pied. Il lui avait rappelé qu'ils ne devraient pas compter sur la TOBA si jamais ils étaient pris ou causaient un incident international. Kenney avait coupé court.

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur Weygand, je n'ai pas besoin de tout ce blabla.

Donnez-moi juste les paramètres de base, et nous résoudrons l'équation.

À présent, alors qu'il observait les documents qu'on lui avait faxés, Kenney aurait bien aimé avoir une autre conversation avec Weygand. Mais la règle était claire : un seul contact, puis c'était le silence radio jusqu'à ce qu'il y ait un élément d'importance à transmettre. Autant dire que le Quail Group rappellerait Weygand pour annoncer soit un succès soit un échec.

Morristown se laissa tomber dans le fauteuil qui se trouvait en face de Kenney.

— Alors, qu'est-ce que tu as tiré de ces machins ? demanda-t-il en désignant les fax.

Kenney poussa les documents vers son vieil ami en faisant entendre un claquement de langue.

— Je me dis que j'aurais aimé poser quelques questions à Weygand...

Kenney avait rencontré Pete Morristown dans l'armée. Ils avaient servi ensemble en Afghanistan puis, plus tard, en 2003, dans la dernière phase de l'opération Iraqi Freedom – Libération de l'Irak. Ils avaient combattu ensemble dans certains des pires conflits de la Terre – se sauvant l'un l'autre d'innombrables fois –, et Kenney avait tout de suite pensé à son ami lorsqu'il avait recruté. Morristown l'avait rejoint avant même qu'il ait fini de lui exposer précisément ses projets.

— Tu ne veux pas y réfléchir ? avait demandé Kenney.

— Non. Tu peux compter sur moi.

Trois années avaient passé, depuis, et Morristown n'avait jamais regretté sa décision.

Il leva les yeux des documents avec un grand sourire.

— Tu te fous de moi, hein ? Tu veux dire que c'est tout ce qu'ils ont ?

Kenney hocha la tête.

— Plutôt mince, je sais.

— Tout notre budget pot-de-vin va y passer.

— J'espère qu'on n'aura pas à en arriver là. Les gens de là-bas ne sont pas spécialement réputés pour leur hospitalité ni pour leur sens de la coopération avec les étrangers. Mais M. Weygand m'a assuré que nous pourrions compter sur la coopération du président Gustavo.

— On va en avoir besoin. Par où on commence ? Tu as une idée ?

— Non, et je n'ai pas l'intention de perdre du temps à me prendre la tête. On va donner un coup de pied dans la fourmilière, dit Kenney en souriant. On verra bien ce qui se passe.

CHAPITRE IV

Il faisait nuit, et Mack Bolan était équipé pour le combat.

Il avait abandonné sa tenue de ville pour sa combinaison noire, qui en plus d'être confortable lui permettait de se confondre avec les ombres. Le Desert Eagle chambré en .44 Magnum se trouvait à sa hanche, dans son holster, et il portait en bandoulière, dans le dos, un FN FNC Para de fabrication belge. Quatre grenades allemandes Dielh DM-51 étaient accrochées à la ceinture de son harnais, avec des poches contenant tout un assortiment d'accessoires, y compris un garrot et un poignard de combat Colt. Il avait envisagé une simple mission de reconnaissance, mais il était bien conscient que l'endroit était sans doute plein de tueurs. Sans compter qu'il s'agissait apparemment d'un centre névralgique du trafic de drogue à Quito.

Après être retourné à l'hôtel, il avait contacté le Ranch pour rapporter sa conversation avec Cabeza. L'histoire concernant Adriano Rivas avait particulièrement intéressé Evangelista Preston et Aaron Kurtzman.

Car de leur côté, ils avaient découvert que la drogue circulait à Quito dans des volumes pratiquement égaux à ce qu'ils étaient du vivant de Rivas.

— Ou bien ce n'était pas Rivas qui contrôlait tout le marché, à Quito, ou bien Cabeza t'a donné la bonne explication, lui avait dit Preston. j'irais vérifier ça, à ta place, Striker.

C'était précisément ce que Bolan était en train de faire alors qu'il repérait les lieux dans une lunette de vision nocturne. La propriété se trouvait sur un terrain en hauteur, dans la banlieue nord de la ville. Selon les infos communiquées par le Ranch, le gouvernement équatorien avait les pires difficultés à y intervenir. Si des informateurs avaient fait état de la présence en sous-sol d'un important centre de fabrication et de distribution de cocaïne, plus grand qu'un entrepôt, ces renseignements n'étaient pas suffisants aux yeux de la justice pour demander aux autorités une perquisition en règle de l'endroit. Surtout quand on savait que l'endroit en question était la propriété de Pascual Santos, chef du parti roldosiste, qui venait justement d'obtenir le deuxième plus grand nombre de sièges au congrès équatorien.

L'Exécuteur avait décidé d'utiliser la manière forte. Á défaut d'obtenir des informations sans brusquer les choses, il allait secouer l'arbre et voir ce qui en tombait. Cela ne lui permettrait peut-être pas de retrouver Esposito et Gustavo, mais au moins aurait-il mis hors circuit quelques trafiquants de drogue... Il avait le sentiment que

Cabeza devait dire vrai, d'une manière ou d'une autre, et que toute cette affaire avait un lien avec le contrôle de la famille Rivas sur le marché de la drogue dans le pays et les pays voisins.

Bolan étudia le paysage avec soin afin de déterminer le meilleur angle d'approche. Il devait forcément y avoir un système de sécurité électronique en plus des gardes qui patrouillaient les lieux avec chiens et pistolets-mitrailleurs. Il utilisa le cadran lumineux de sa montre, pour chronométrer les rondes. Deux minutes entre chaque garde. Ce qui ne laissait pas assez de temps pour traverser le terrain et rejoindre la grande maison elle-même sans être repéré. Il abaissa la lunette et réfléchit quelques secondes à la question. Le mieux était peut-être de tenter sa chance en fonçant droit sur l'ennemi et de frapper avant qu'il ait eu le temps de réagir. Ce qui ne résoudrait pas les problèmes qui se poseraient ensuite, une fois à l'intérieur des lieux. Il n'avait aucune information sur leur configuration. Il devrait agir à l'instinct.

Il vérifia une dernière fois le mécanisme du FNC, et tout en regardant de part et d'autre de sa position, il inspira profondément. Puis il s'élança et quitta le couvert des arbres qui bordaient le terrain. Les trois mètres de la clôture ne lui posèrent aucune difficulté. Il passa par-dessus, se reçut sans problème et poursuivit sa progression en courant vers la maison. Ses yeux balayaient le terrain tandis que les secondes s'égrenaient dans sa tête.

Il était à cinquante mètres de son but quand la situation bascula.

Un garde venait de tourner à l'angle du bâtiment et le repéra aussitôt. Il porta les mains au pistolet-mitrailleur qu'il portait en bandoulière, mais Bolan avait déjà braqué le 93-R vers lui. Il pressa la détente, deux fois. La première balle transperça le torse du garde avant qu'il ait pu diriger son arme vers Bolan, et la deuxième lui déchiqueta la gorge. Le corps sans vie bascula vers l'arrière et s'écroula sur l'allée de pierre qui ceinturait la maison, bordant un jardin plein de couleurs.

Un autre garde apparut, visiblement alerté. Mais comme son copain, il eut un temps d'hésitation dont Bolan profita. Il tira, une fois, et le projectile arracha une grande partie de la joue du flingueur, tout en lui faisant exploser l'œil. Le type s'effondra à son tour.

Un chien aboya, derrière Bolan, et il se tourna à temps pour voir un garde qui approchait sur le côté, tenant un gros rottweiler en laisse. Le molosse tirait furieusement et semblait implorer son maître de le lâcher. Son maître ne se fit pas prier trop longtemps et laissa partir l'animal. Au même moment, Bolan tira le poignard Colt de son étui et braqua le Beretta sur le garde. Celui-ci avait dû penser que le Guerrier, tétanisé par la charge du molosse, se désintéresserait de lui. Il se trompait, ce qui lui coûta une balle en plein cœur, et la vie.

Presque au même moment, l'Exécuteur vit l'énorme chien quitter le

sol pour lui bondir dessus, la gueule grande ouverte. Le Guerrier n'eut que le temps de se baisser et de laisser l'animal passer au-dessus de lui. Serrant les dents, il plongea son couteau dans le ventre exposé. Le chien laissa échapper une plainte, mais atterrit sur ses quatre pattes. Il se tourna vers Bolan, qui s'était redressé. Le molosse poussa un aboiement douloureux en même temps qu'il chargeait de nouveau. Cette fois, Bolan était prêt. Une 9 mm Parabellum perfora le crâne du chien qui retomba lourdement au sol, inerte.

Bolan remit le Beretta dans son holster et alla récupérer le poignard, toujours planté dans le ventre du chien. Puis il reprit sa progression vers la maison. Il entendit des cris, à l'intérieur, tandis qu'il atteignait l'entrée principale. Il mit toute la puissance de ses quatre-vingt-dix kilos dans le coup de pied qu'il donna dedans, le fusil d'assaut FNC au côté et en mode rafale. Les ennuis se matérialisèrent sous la forme de deux flingueurs qui descendaient un grand escalier tournant, sur sa gauche. Bolan pressa aussitôt la détente de son arme, ne leur laissant aucune chance, et un essaim de balles 5,56 mm NATO fondit sur les deux hommes. L'impact fit dégringoler le premier et son P-M dans l'escalier tandis que l'autre se retrouvait plaqué contre un mur. Transpercé de balles, il rebondit vers l'avant et vint passer par-dessus la rampe de l'escalier. Il s'écrasa quelques mètres plus bas, dans un sinistre craquement d'os brisés.

Alors que l'écho de la fusillade mourait lentement, plusieurs flingueurs surgirent d'une porte située à l'autre bout de l'immense hall d'entrée. Il devait s'agir de l'équipe de jour, car leurs tenues étaient assez variées – certains n'étant vêtus que de leurs muscles et d'un boxer-short. Ils n'avaient en commun que leurs armes. Mettant un genou en terre, Bolan ferma la main sur une des grenades Dielh. Ces grenades avaient la caractéristique d'être à la fois offensives et défensives. En plus d'une monstrueuse déflagration, elles lâchaient des petites billes d'acier de 2 mm capables de faire beaucoup de dégâts.

Il dégoupilla la grenade et la balança, presque au ras du sol. Il voulait que les autres la remarquent bien, focalisent leur attention dessus, ce qui lui permettrait d'aller se mettre lui-même à l'abri. Comme il l'avait prévu, les autres furent stupéfaits de voir le Guerrier prendre le temps de lancer quelque chose dans leur direction, alors que la fusillade faisait rage. La surprise, et l'hésitation qui s'ensuivit, furent fatale aux quatre hommes. La grenade roula jusqu'aux pieds nus du garde le plus proche, et avant qu'il ait pu avoir la moindre réaction, elle explosa. Des milliers de petites billes surchauffées engloutirent le quatuor, déchiquetant les chairs comme autant de minuscules couteaux aux lames en fusion. Les cris de surprise se muèrent en hurlements d'agonie.

Sans perdre de temps, l'Exécuteur s'élança dans l'escalier, montant

les marches trois à trois. L'idée d'aller se faire bloquer à l'étage ne lui plaisait pas plus que ça, mais il avait décidé qu'il ne trouverait probablement rien de très intéressant au rez-de-chaussée. Le maître des lieux, à condition qu'il soit là, devait se trouver au premier étage – et il était probablement en train de chercher à se mettre à l'abri. Il ne restait plus qu'à le trouver. Si Pascual Santos avait bien des liens avec la famille Rivas, ou travaillait d'une manière ou d'une autre avec d'autres barons de la drogue d'envergure, il pouvait se révéler une intéressante source d'informations. Pour ce que Bolan en savait, Santos était lui-même un baron de la drogue, même si le Guerrier avait un peu de mal à croire qu'un homme politique de sa stature soit taillé pour ce genre d'activité. Et pourquoi prendre le risque de se salir les mains, quand d'autres pouvaient le faire à sa place moyennant finance ?

Bolan commença à fouiller les pièces, l'une après l'autre. Des chambres, une bibliothèque, mais aucune trace de Santos. Il s'engageait dans un second couloir quand il entendit un bruit de bottes dans l'escalier. Les renforts arrivaient.

L'Exécuteur poussa la première porte qui se présenta. La pièce était plongée dans l'obscurité, mais, grâce à la lumière qui se fit soudain dans le couloir, il vit qu'il s'agissait d'une petite chambre. Il ferma la porte derrière lui et changea aussitôt le chargeur du FNC Para. Dans le couloir principal, on ouvrait des portes, des hommes criaient. Impossible de dire précisément combien ils étaient, mais il estima qu'ils devaient être une dizaine. Il consulta sa montre et secoua la tête. Cela faisait moins de cinq minutes qu'il avait lancé les hostilités, et il se trouvait déjà en plein combat.

Il fit entrer une cartouche dans la chambre, mit le sélecteur de tir en position triple rafale, et la seconde d'après, il surgissait dans le couloir, la crosse du fusil collée à l'épaule. Deux flingueurs apparurent au bout du couloir. Bolan pressa aussitôt la détente de son arme. Trois projectiles déchirèrent le torse du premier, le soulevant du sol pour le coucher sur la moquette bordeaux. Deux balles de la rafale suivante traversèrent la tête du garde qui se trouvait derrière. Il se mit à tituber vers l'arrière en agitant les bras, et il poursuivit cette drôle de danse macabre sur quelques mètres. Alors qu'il était sans doute déjà mort, il atteignit les balustres qui marquaient la limite du palier. Le corps passa par-dessus et disparut.

Bolan entendit les autres qui continuaient de chercher dans tout l'étage, probablement sans se douter qu'il avait commencé de réduire leurs rangs. Il passa en revue les pièces qu'il n'avait pas encore explorées, espérant qu'il atteindrait la chambre principale, celle du maître des lieux, avant ses poursuivants. Il eut de la chance. Il venait de pousser une porte, et toujours à la faveur de la lumière du couloir,

il découvrit un lit défait, comme si quelqu'un s'était levé en hâte. Le Guerrier promena rapidement le canon de son arme à travers la pièce, puis il entra et verrouilla la porte derrière lui. Gagnant le lit, il en toucha les draps : encore chauds.

L'Exécuteur se tourna juste avant d'entendre un mouvement derrière lui. Une silhouette venait de surgir de la salle de bains et fonçait droit sur lui, brandissant un objet au-dessus de sa tête.

Bolan prit son fusil à deux mains pour parer l'attaque.

L'objet rebondit bizarrement, et en prenant le temps de voir de quoi il s'agissait, le Guerrier identifia un débouchoir à ventouse. L'instant d'après, la crosse du FNC s'écrasa sur la mâchoire de son assaillant. Il y eut un bruit d'os brisés et le sang gicla.

L'autre gueula de douleur, lâcha son « arme » et porta une main à son visage. Bolan l'attrapa par le col et il le retourna pour le faire tomber sur le lit. Il lui pressa le canon du fusil sur le front.

— Pascual Santos ?

— Qui... qui êtes-vous ?

Bolan accentua la pression de son arme.

— Je t'ai posé une question. Tu es Santos, oui ou non ?

— Si je vous dis oui, vous allez me tuer ?

— C'est à toi de voir si tu veux vivre. Je ne suis pas là pour te tuer. J'ai besoin d'informations.

— À quel sujet ?

Dans le couloir, les bruits se rapprochèrent. Il fallait faire vite.

— On raconte ici et là que tu fabriquerais de la dope dans ton sous-sol. Vrai ou faux ?

Santos hésita, mais le petit coup que lui donna Bolan du bout de son canon lui rappela qu'il n'était pas trop en position de discuter.

— Vrai.

— Où ça ? insista Bolan.

Rapidement, Santos lui expliqua comment accéder au labo qui avait été aménagé sous la maison.

— Bien, fit le Guerrier. Maintenant, je veux que tu m'expliques qui finance cette opération. J'ai entendu dire que c'est le cartel de Rivas, qui est derrière. Et selon certaines rumeurs, Rivas serait toujours vivant.

— Oui, je les ai entendues, ces rumeurs, confirma Santos. Je ne sais pas si c'est vrai. En tout cas, nous devons verser de l'argent à quelqu'un.

— Et ce quelqu'un représente la famille Rivas ?

— On m'a fait comprendre que je n'avais pas à poser la question. D'après mes hommes, ce serait le cas.

On frappa bruyamment à la porte, un homme parla en espagnol, très vite. Bolan regarda Santos, puis il dirigea le fusil d'assaut vers la

porte et balança une longue rafale. Il garda le doigt pressé sur la détente tandis qu'il s'approchait de la porte. Le déluge de balles déchiqueta le bois et les projectiles poursuivirent leur travail destructeur pour laminer les hommes qui se trouvaient derrière.

Arrivé à la porte, l'Exécuteur donna un grand coup de pied dans ce qu'il en restait pour attirer l'attention de ceux qui restaient éventuellement encore de l'autre côté. Il passa le seuil et constata qu'il n'y avait plus personne. Quatre cadavres bloquaient le couloir devant la chambre de Santos.

Avant de s'éloigner, le Guerrier se tourna vers l'homme d'affaires, le visage en sang, qui le considérait avec un mélange d'effroi et d'intérêt.

— Si j'ai un conseil à te donner, Santos, c'est d'arrêter ton petit trafic, en bas. Et même d'arrêter la politique.

Il éjecta son chargeur, le remplaça, et ajouta :

— L'Équateur a déjà assez de problèmes et peut se passer de gens comme toi.

Sans attendre de réponse, Bolan se dirigea vers l'escalier, descendit et suivit les instructions que Santos lui avait données. Comme prévu, il trouva la porte dérobée dans l'immense bibliothèque qui se trouvait à l'arrière de la maison. Là, il prit l'ascenseur qui menait au sous-sol. Les portes s'ouvrirent sur une petite antichambre déserte. Bolan fut surpris de ne pas trouver de gardes. Il marqua une pause pour écouter, redoutant un possible guet-apens de l'autre côté des portes battantes. Mais l'endroit était décidément silencieux. Il était possible que les types qui fabriquaient la drogue ici considèrent la porte dérobée de la bibliothèque comme une mesure de sécurité suffisante.

Ou alors...

Bolan flaira le piège. Une fois encore, il se décida pour la bonne vieille tactique consistant à faire ce que l'ennemi attendait le moins. Ici : prendre l'offensive. Il décrocha deux des grenades DM-51 de son harnais, les dégoupilla et les lança. Il se jeta aussitôt au sol, sur le côté, la bouche ouverte et les mains plaquées sur les oreilles. Les deux explosions ébranlèrent violemment la petite pièce, et des flammes rouge orangé passèrent au-dessus des portes, une fraction de seconde avant que le souffle ne les arrache de leurs gonds.

Bolan n'attendit pas que les débris aient fini de tomber. Il s'était déjà relevé et franchissait l'ouverture, son arme devant lui. Il repéra plusieurs corps, disloqués et salement amochés. Un flingueur s'agitait mollement au sol en gémissant de douleur. Il avait de terribles blessures au torse, et il avait perdu une partie du côté gauche de son visage. D'une triple rafale, Bolan mit un terme à son supplice.

L'Exécuteur continua d'avancer. Il poussa la porte qui donnait sur le laboratoire. Là, il découvrit des types en blouse blanche qui

travaillaient à la confection de la cocaïne. Ils avaient cessé toute activité et, figés, ils fixaient Bolan avec des yeux apeurés. De la tête, il leur désigna la direction de l'ascenseur. Les autres n'eurent pas besoin de mots pour se ruer vers la sortie du labo.

Une fois seul, il parcourut rapidement la salle et alla inspecter les pièces adjacentes – des salles de bains, des vestiaires, ainsi qu'un petit bureau qui se trouvait au fond. Il recherchait des éléments qui lui permettraient de découvrir qui dirigeait le trafic dans la région – et, il en était persuadé, le mettraient aussi sur la trace d'Esposito et Gustavo. Dans le bureau, il trouva quelques disques et disquettes, dont une engagée dans l'unique ordinateur du bureau. Il empocha le tout, avant de retourner dans le laboratoire lui-même.

L'Exécuteur avait déjà vu des endroits de ce genre, et il connaissait évidemment le degré d'inflammabilité des produits chimiques nécessaires à la fabrication de la cocaïne. Une grenade au milieu des tubes, tuyaux et fioles suffirait. Il décrocha la dernière, à son harnais, la posa sur la longue table qui occupait le milieu de la salle, et après l'avoir dégoupillée, il quitta les lieux au pas de course.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent au moment où l'explosion dévastait le laboratoire. Le Guerrier les franchit calmement, alors que des flammes jaunes se reflétaient sur les parois métalliques. Une fumée grise arriva jusqu'à lui, mais les portes se fermaient déjà. La cabine rejoignit le rez-de-chaussée de la maison.

Quand Bolan sortit de l'ascenseur, il tomba pratiquement nez à nez avec trois gardes armés de fusils d'assaut. Mettant un genou en terre, il faucha le premier d'une courte rafale à l'abdomen. Le flingueur tomba en arrière, contre les autres, et avant qu'ils aient pu se débarrasser de lui, Bolan fit exploser la tête du second.

Le dernier, un peu plus agile, s'était jeté sur le côté et avait pu échapper au tir de l'Exécuteur. Il répliqua. Le Guerrier roula au sol pour éviter la rafale du flingueur, se retrouvant sur le flanc de son ennemi. Il y eut un bref échange de regard entre les deux hommes, une fraction de seconde avant que Bolan ne presse de nouveau la détente du FNC. L'autre ouvrit la bouche pour crier, mais aucun son ne franchit ses lèvres tandis que les balles lui déchiraient le torse. Son cri prit la forme d'un horrible gargouillis, et le tueur s'effondra en avant.

Bolan se redressa. Sans doute venait-il d'éliminer les derniers éléments d'opposition. Il fit le point, tout en gagnant la sortie de la grande maison. Les rumeurs concernant l'existence d'une unité de fabrication de cocaïne sous la propriété de Santos étaient donc fondées. Les autorités locales avaient sur place de quoi mettre cet enfoiré derrière les barreaux de façon durable.

Avec de la chance, les éléments de sauvegarde que Bolan avait

récupérés sur place allaient livrer des renseignements utiles. Autre élément intéressant : le nom de Rivas avait été encore prononcé. Il se mijotait des choses, ici, en Équateur, et il ne s'agissait pas simplement de labos de cocaïne. Une action de bien plus grande envergure se jouait, et l'Exécuteur avait une idée assez précise de l'endroit où se logeait le cœur de toute l'entreprise.

Une visite à San Lorenzo s'imposait.

CHAPITRE V

Colombie

— Il semblerait qu'on ait un problème, patron, dit Chico Arauca en pénétrant dans la véranda qui prolongeait la chambre d'Adriano Rivas, dans son repaire.

Rivas se tourna vers lui. Il était en train de contempler le lever du soleil. Il aimait le camp qu'il s'était aménagé dans la jungle, quelques années plus tôt, en prévision de sa « mort ». Il avait fait en sorte de s'installer au cœur d'une région montagneuse bordant l'Équateur. Trois gros générateurs enfoncés profondément dans le sol de la jungle fournissaient l'électricité. La maison et ses quatre dépendances étaient construites dans des matériaux composites qui interdisaient aux systèmes de détection à infrarouges de les repérer depuis le ciel.

Rivas écrasa ce qui restait de son cigare cubain sous sa botte et esquissa un sourire.

— Je dirais que c'est toi, qui as un problème. Car je te paie précisément pour être sûr qu'il n'y a pas de problème.

— Je ne vole pas cet argent, répondit Arauca sur le même ton.

Arauca était une des très rares personnes qui pouvaient s'adresser à Rivas sur un tel ton. Les deux hommes s'étaient connus enfants et avaient grandi dans le même quartier d'une petite ville latino-américaine. Arauca avait travaillé comme homme de main et garde du corps de Rivas depuis les premières incursions de celui-ci dans le monde du trafic de drogue.

— Exact, dit Rivas. Mais tu sais que j'ai beaucoup d'autres problèmes sur les bras, et très peu de temps pour m'intéresser aux questions secondaires. Alors, de quoi s'agit-il ?

— Ce qui peut arriver de pire. Un de mes hommes, à Quito, vient de me prévenir que toutes les installations que nous possédions chez Pascual Santos ont été détruites. Complètement détruites.

Rivas sentit la colère l'inonder, jusqu'à le suffoquer. Puis il tenta de se raisonner. Il avait chargé sa sœur de s'occuper de ces « holdings », particulièrement importantes pour la stabilité fiscale de son empire. Ce qui était arrivé n'était probablement pas la faute de Carmita ; sa jeune sœur n'avait jamais été très douée pour ce genre d'affaires. Et même si cela avait été le cas, il aurait bien fallu qu'à un moment ou un autre, Rivas reprenne le contrôle. Á l'évidence, le moment en question était arrivé.

— D'accord, fit Rivas en hochant la tête. Cela veut dire qu'il va falloir avancer notre calendrier. Nous devons accélérer les opérations. On sait qui a fait ça ?

Arauca secoua la tête.

— J'y travaille. Ça risque de prendre un certain temps. On sait juste que c'était un Américain.

— Tu veux dire un seul homme ? Santos a laissé *un* type détruire tout ce que nous avons mis en place là-bas ? Tu comprends bien que c'est inacceptable ?

Rivas observa une pause, pour donner plus de poids aux paroles qui allaient suivre.

— Santos est devenu inutile et gênant. J'aimerais que tu te débarrasses de lui.

— C'est comme si c'était fait, répondit aussitôt Arauca, avec un sourire cruel.

Rivas fixa son fidèle compagnon. Arauca aimait tuer, il avait toujours aimé ça. Pour un homme aussi petit, il avait une force étonnante, et une lueur sanguinaire éclairait ses yeux marron foncé. Si Rivas ordonnait qu'on élimine quelqu'un, le plus souvent pour décourager d'éventuels concurrents, Arauca répondait toujours présent. Par sens du devoir, mais aussi poussé par le démon qui l'habitait. Dans certains cercles, il s'était fait la réputation d'un tueur impitoyable, froid et méthodique.

— Je dois réfléchir à la façon dont nous allons accélérer nos efforts, dit Rivas. J'imagine qu'on pourrait localiser cet Américain, pour commencer. Tu crois qu'il agit avec la bénédiction du gouvernement équatorien ?

— Ça m'étonnerait. Gustavo n'irait pas prendre le risque de perdre son fils en recrutant un expert venu de l'étranger...

— Tu as raison. Cela signifie donc que notre homme travaille en solo ou bien qu'il a été envoyé par les États-Unis pour retrouver Esposito. Je commencerais par voir avec nos contacts, dans les aéroports et les hôtels. Il faut découvrir qui est ce type et quand il est arrivé dans le pays. Vu la facilité avec laquelle il a réussi à localiser et détruire le labo de Quito, j'ai peur qu'il aille rapidement chercher des poux à Manuel et Carmita. Le mieux, ce serait que tu envoies des hommes pour les protéger jusqu'à ce que je puisse moi-même me rendre à San Lorenzo.

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée d'aller te montrer là-bas, Adriano, remarqua Arauca.

Rivas se renfrogna.

— Peu importe. Nous ne pouvons plus nous permettre d'attendre. Si nous ne prenons pas notre chance maintenant, nous la perdrons. Les Américains sont plongés dans une grave crise, et il faut profiter de

l'avantage. Dans moins d'un mois, si tout se passe comme prévu, ils nous mangeront dans la main.

— Et pour nos invités ?

— Qu'ils restent ici pour l'instant. Personne n'a la moindre idée de l'endroit où est situé ce camp, personne ne se doute même qu'il existe. Et si jamais cet Américain arrivait à faire parler quelqu'un, il lui faudrait du temps pour nous trouver et mettre sur pied une mission de sauvetage. Nous avons une autonomie qui peut nous permettre de tenir des mois...

De la main, Rivas désigna la jungle.

— Une opération aérienne est exclue, nous le savons. La voie terrestre est la seule façon de venir ici et d'en repartir. Nous sommes cernés par des kilomètres et des kilomètres d'un terrain très accidenté. Si jamais quelqu'un a la mauvaise idée de venir dans le coin, on le verra approcher de très loin.

— Tu penses passer par Quito avant de te rendre à San Lorenzo ? demanda Arauca.

— Il le faut. Je dois entrer en contact avec un certain nombre de personnes importantes – surtout maintenant que Santos et ses hommes ont disparu du paysage.

— Je vais t'accompagner, alors.

Rivas lui adressa un demi-sourire.

— Pas cette fois, mon ami. Je veux que tu te rendes tout de suite à San Lorenzo pour protéger ma famille, jusqu'à ce que nous ayons découvert qui est cet Américain et quels sont ses projets. Mais je te laisse choisir qui tu voudras pour m'accompagner. Tout se passera bien. Je suis tout à fait capable de m'occuper de moi, s'il le faut.

Cela sembla satisfaire Arauca, même si Rivas savait qu'il n'aimait pas ça. Il n'avait pas l'habitude de laisser son patron échapper à sa vigilance. Et si Rivas n'aimait pas cela non plus, il devait se montrer fort, montrer que c'était lui qui commandait. Surtout aujourd'hui, alors que l'empire Rivas était sur le point de renaître une fois de plus.

Quito, Équateur

Curtis Kenney arriva dans l'immense propriété du président Reynaldo Gustavo, et des hommes de la sécurité l'emmenèrent jusqu'au bureau privé du chef de l'État équatorien. L'endroit était magnifique. Les livres s'alignaient sur les murs, du sol au plafond. Des tapis coûteux couvraient le parquet de bois massif. Le mobilier en cèdre, cerisier et acajou luisait sous la lumière des plafonniers. Les rares endroits qui n'étaient pas occupés par des livres, sur les murs, l'étaient par des diplômes, des lettres ou des présents de personnalités

et présidents étrangers. La grande pièce était chaleureuse, sûre, mais il s'en dégageait aussi une indéniable autorité.

Au moment où il s'assit devant l'immense bureau pour attendre Gustavo, Curtis Kenney se dit en observant son environnement qu'il aurait dû demander à Weygand le double de ce que celui-ci lui proposait.

La porte s'ouvrit et livra le passage à cinq hommes. Kenney remarqua d'abord les quatre balèzes en costume sombre. La garde rapprochée du président. L'homme qu'ils encadraient était moins imposant, plus âgé ; il portait avec élégance un costume trois pièces. Ses pattes poivre et sel et une épaisse moustache assortie lui conféraient une certaine distinction, mais il paraissait plus vieux que ses quarante-deux ans.

Deux des gardes du corps se postèrent à la porte et un troisième vint se tenir près du fauteuil de Kenney. Le quatrième accompagna Gustavo jusqu'à son propre fauteuil, et se tournant vers Kenney, il lui fit signe de se lever. Kenney obéit et écarta les bras : il connaissait la routine. C'était la quatrième fois qu'on le fouillait. Pour gagner du temps – et se doutant qu'après l'enlèvement du fils de Gustavo, les mesures de sécurité seraient sans doute renforcées –, il avait choisi de laisser ses équipiers dans la maison qu'on leur avait allouée à quelques kilomètres de la résidence présidentielle.

Kenney se rassit quand le garde se fut assuré qu'il n'était pas armé, et Gustavo congédia les quatre hommes d'un geste de la main. Le chef du quatuor parut vouloir discuter, mais un regard du président suffit à l'en dissuader. Les quatre costauds quittèrent le bureau, et Kenney se retrouva seul avec le président. Il était à peu près sûr qu'il devait y avoir toute une armée de gardes armés dans cette aile de la maison, prêts à intervenir au moindre problème.

— Je suis désolé pour tout cela, dit Gustavo d'une voix râpeuse chargée d'un fort accent. Mais je suis certain que vous comprenez. Nous sommes en état d'alerte. J'espère en tout cas que vous avez été bien traité.

Kenney eut son sourire le plus onctueux.

— L'absence de telles précautions m'aurait inquiété, monsieur. Pour le reste, oui, j'ai été bien traité.

Gustavo hocha la tête.

— Tant mieux. Venons-en sans plus attendre à nos affaires. Comme vous le savez sans doute, nous n'avons toujours reçu aucune demande de rançon – que ce soit pour le sénateur Esposito ou pour mon fils. Cela m'inquiète.

— C'est normal. Cela inquiète aussi mon employeur. C'est la raison pour laquelle on m'a envoyé ici.

Gustavo se laissa aller en arrière contre le dossier de son fauteuil en

même temps qu'il sortait sa pipe d'un tiroir de son bureau. Il bourra le fourneau de tabac et l'alluma. Puis il se pencha de nouveau vers son tiroir pour en sortir une boîte de cigares.

— J'en oublierais presque les bonnes manières. Puis-je vous en offrir un ?

Kenney secoua la tête.

— J'ai renoncé à ce luxe voilà des années, monsieur le président. Mais je vous remercie.

Gustavo ne fit aucun commentaire et remit la boîte à sa place.

— Selon mes conseillers, l'absence de demande de rançon ne signifie pas grand-chose, à ce stade. Il peut s'agir d'une tactique pour éprouver mes nerfs. À moins que le but des ravisseurs soit de nous empêcher d'avancer sur la Proctor Initiative. Nous n'avons toujours eu aucun contact avec eux et nous ne savons même pas si cet enlèvement a des mobiles politiques ou financiers.

Kenney croisa les jambes, se détendant un peu.

— Je sais d'expérience que s'il n'y a pas tout de suite une demande de rançon, c'est que les ravisseurs ne sont pas motivés par l'argent. Mon employeur pense – et je suis d'accord – qu'on va chercher à faire pression sur vous.

— Du chantage, vous voulez dire ?

Kenney s'éclaircit la gorge.

— Les ravisseurs espèrent obtenir quelque chose. Vous connaissez l'expression ? *Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras*. Dans ce cas, ce serait plutôt « deux tiens ». Ils auraient pu s'emparer de votre fils et du sénateur à n'importe quel moment ; or, ils ont attendu qu'ils soient ensemble. Il y a forcément une raison – une bonne raison.

— C'est aussi ce que croit mon équipe, acquiesça Gustavo. Mais pour quelle raison ?

— Si j'ai bien saisi les informations que m'a livrées mon employeur, l'Équateur et les États-Unis étaient sur le point de sceller un accord de grande importance, avec la Proctor Initiative. C'est bien ça ?

Gustavo hocha la tête.

— Et si j'ai bien compris, poursuivit Kenney, cet accord est intervenu plus tôt que prévu – et plus tôt que ne le laissaient penser les informations que les ravisseurs avaient en leur possession. Un certain nombre d'éléments ont poussé mon gouvernement à accélérer le mouvement.

— D'après vous, l'enlèvement serait une manière de... gagner du temps.

— Exactement. Pour l'instant, les ravisseurs ont toutes les cartes en main, et donc du temps pour eux. Un temps qui, pour une raison que nous ignorons, leur est précieux. De notre côté, nous devons faire vite pour trouver Esposito et votre fils. Comme les ravisseurs ont été

obligés de bousculer leur calendrier, ils sont susceptibles de faire une erreur. La meilleure tactique à employer, selon moi, c'est de leur mettre la pression.

— Et qu'est-ce que vous proposez ?

— D'abord, nous allons découvrir qui est derrière cet enlèvement. Dès que nous aurons l'information, mes hommes et moi, nous saurons mieux comment procéder. Les renseignements dont je dispose sur le sénateur Esposito et votre fils sont assez réduits. Si vous pouviez m'aider...

Gustavo fronça les sourcils.

— Que voulez-vous savoir ?

— Eh bien, par exemple... les ennuis qu'a pu avoir votre fils, monsieur, répondit Kenney en regardant le président équatorien dans les yeux. Des gens à qui il s'est associé et qui pourraient avoir des relations discutables. Je pense aussi à des personnes rencontrées au cours de ses études, ou dans certains cercles, qui nous aideraient à éclairer certains épisodes de son passé... des épisodes dont vous-même n'auriez pas connaissance.

— Hernando a toujours mené une vie très préservée, assura le chef d'Etat en haussant les épaules. Je ne crois pas pouvoir vous être d'une grande aide...

Kenney lui adressa un sourire sceptique.

— L'expérience, là encore, m'a montré que les garçons restent des garçons. Vous êtes sans doute persuadé que votre fils a toujours mené une vie exemplaire, mais moi, je suis prêt à parier qu'il a bien dû faire quelques bêtises...

Gustavo ne répondit pas tout de suite. Kenney vit bien que le tour de la conversation le mettait mal à l'aise. Mais il s'en foutait. Il n'avait pas le temps de ménager les susceptibilités. Il avait besoin d'aller au cœur des choses et de comprendre les gens qu'ils recherchaient.

Il vit l'expression de Gustavo se modifier, juste avant qu'il n'avoue :

— Hernando a eu des problèmes de jeu, mais je vous assure que tout cela a été résolu depuis longtemps.

— Qui est au courant ?

— Juste sa mère et moi. Mon épouse est décédée, que Dieu ait son âme.

— Si personne d'autre n'est dans le secret, je ne vois pas l'intérêt de creuser, dit Kenney. Autre chose ?

— Non, rien, répondit Gustavo.

— Comme vous le savez sans doute, tout laisse à penser que les ravisseurs ont bénéficié de complicités internes, jusque dans vos équipes de sécurité.

— Nous y travaillons.

— J'aimerais pouvoir enquêter de mon côté, soulinha Kenney avec

un sourire forcé.

— Je préférerais laisser cela à mes hommes, monsieur Kenney.

— Et moi, je préférerais éviter. Vous avez déjà assez attiré l'attention sur vous, et ce ne serait pas forcément une bonne chose que des gens de vos services aillent fureter ici et là en posant des questions. Cela risquerait d'éveiller les soupçons de la presse. Mes hommes, eux, pourront agir plus discrètement.

Gustavo réfléchit un instant.

— C'est entendu.

Le chef d'État se leva soudain, contourna son bureau et se mit à faire les cent pas.

— Je... j'aimerais vous parler d'un événement récent.

— Je vous écoute.

— Juste avant votre arrivée, j'ai appris que le domicile de Pascual Santos avait été attaqué. Apparemment, M. Santos a pu s'en sortir vivant, mais, depuis, il est introuvable. Sa maison a été entièrement incendiée. À ce qu'on prétend, on y fabriquait de la drogue, de la cocaïne, qui était revendue dans cette ville.

— Et vous pensez qu'il y a un rapport avec l'enlèvement ?

Gustavo s'arrêta.

— Disons que j'envisage sérieusement cette possibilité.

Kenney soupira. Ce n'était pas une bonne nouvelle. Mais alors, pas du tout. Cela signifierait que quelqu'un d'autre travaillait déjà sur l'affaire. Il pouvait s'agir d'une coïncidence, mais Kenney n'y croyait pas – sans pour autant s'expliquer ce que la drogue venait faire dans cette histoire.

— Dans l'état actuel des choses, poursuit Gustavo en revenant s'asseoir, la disparition soudaine de Santos est à nos yeux une indication sérieuse de sa possible implication dans l'enlèvement. Aux yeux des autorités de Quito, c'est un fugitif, puisqu'il n'y a aucune preuve qu'il a été lui-même enlevé ou blessé. Tous les corps retrouvés chez lui ont été identifiés, et aucun n'était celui de Santos.

— C'est plutôt curieux..., reconnut Kenney.

— Oui. Nous savons sur la foi d'un certain nombre de témoins que l'opération a été menée par un homme seul, un Américain. Curieusement, il a tué la majeure partie du personnel de sécurité de Pascual, mais il a laissé le personnel et les techniciens du laboratoire clandestin quitter les lieux avant de tout faire sauter.

— Du travail de professionnel, on dirait.

— Là encore, mes services de renseignements travaillent là-dessus, et ils semblent s'accorder avec vous. En revanche, nous ignorons ce que cela signifie.

— Pourquoi m'en parlez-vous, alors, monsieur le président ?

— Je tenais à ce que vous en soyez informé, au cas où on vous

relaterait ces incidents. Au cas aussi où vous tomberiez sur cet homme. Nous avons transmis sa description aux services de sécurité et des douanes des aéroports. Comme il est américain, j'étais porté à croire qu'il avait été envoyé par Washington pour enquêter sur la disparition du sénateur Esposito. Il a été assez vite identifié. Il est arrivé hier après-midi à bord d'un avion privé. Selon ses papiers, ce serait un consultant militaire privé. Brandon Stone, un colonel de l'armée américaine à la retraite.

— Un pseudo, dit aussitôt Kenney.

— Sans aucun doute. Selon certaines informations, il aurait aussi été vu en train d'interroger Erasmo Cabeza, le patron d'un club, qui avait dans le passé des activités douteuses – notamment une importante opération de blanchiment d'argent. Selon nos renseignements, Cabeza connaît bien Mario Esposito. D'autres témoins disent avoir vu Stone en train de poursuivre un homme juste après sa rencontre avec Cabeza. L'homme a été retrouvé peu après, assassiné. La victime n'a pu être identifiée pour l'instant, mais la police de Quito y travaille. Là encore, il n'y a peut-être aucun lien avec l'enlèvement, mais aucune piste ne doit être négligée.

— Il n'est pas impossible que le colonel ait été envoyé ici pour les mêmes raisons que nous, déclara Kenney. Qu'il arrive maintenant est intéressant, de même que le lien entre Cabeza et le sénateur Esposito.

— Si c'est votre gouvernement qui a envoyé ce Stone, laissez-moi vous dire que ça ne plaît pas, déclara Gustavo.

Il se mit à tirer comme un malade sur sa pipe et se trouva enveloppé d'un nuage gris parfumé.

— Je n'aime pas que des hommes de ce genre débarquent dans mon pays sans que j'en sois averti. Juste avant votre arrivée, nous avons été informés que son pilote et lui s'étaient envolés pour San Lorenzo. J'ai pris les dispositions pour que vous puissiez également prendre l'air sur-le-champ.

— Toute l'assistance que vous m'apporterez sera la bienvenue, dit Kenney.

Gustavo retira sa pipe de sa bouche, et se penchant en avant, il pointa l'extrémité du tuyau vers Kenney.

— Que les choses soient claires, monsieur Kenney. Ne vous avisez pas d'imiter cet Américain en vous rendant coupable d'actions violentes, ou je vous fais expulser de ce pays, si vite que vous n'aurez même pas le temps de voir arriver le coup de pied au cul. Je n'ai pas été élu pour mettre mon pays à feu et à sang. Si vous retrouvez mon fils et que vous me le ramenez vivant, je vous serai pour toujours reconnaissant. Mais qu'elle qu'en soit la justification, je ne vous laisserai pas tuer sans distinction.

— Nous prendrons toutes les précautions pour que personne ne soit

tué, monsieur le président, assura Kenney.

Se levant, il ajouta :

— Mais nous saurons nous défendre en cas de nécessité. Après tout, nous prenons un risque considérable.

Gustavo se laissa aller en arrière avec une expression vaguement moqueuse pour dire :

— Et vous êtes bien payés pour cela, il me semble.

— Nous allons retrouver votre fils, monsieur. Je vous le ramènerai ici, avec le moins de pertes possibles.

Gustavo se leva, la main tendue.

— Faites donc ça, monsieur Kenney, et je veillerai personnellement à ce que vous n'ayez plus jamais besoin de quoi que ce soit.

CHAPITRE VI

San Lorenzo, Équateur

Mack Bolan roulait dans les rues de San Lorenzo à bord de son cabriolet Chevrolet de location. La circulation était assez fluide en ce milieu de matinée. Il avait appris par cœur l'adresse des immeubles de front de mer censés appartenir à la famille Rivas. Au sein de ladite famille, deux prénoms en particulier intéressaient l'Exécuteur : Carmita et Manuel. Le Ranch ne lui avait fourni que très peu d'informations à leur sujet.

Manuel était l'exemple type du self-made-man. C'est lui qui avait été chargé de diriger l'affaire familiale, que les trois frères et sœur avaient hérité de leur mère, et au sein de la population de San Lorenzo, il avait la réputation de quelqu'un d'honnête. Il suffisait de gratter un peu les apparences pour découvrir une réalité moins reluisante.

Pour Carmita Rivas, c'était une autre histoire. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, elle avait suivi l'enseignement d'un des meilleurs établissements catholiques de Quito, avant d'aller poursuivre ses études en Espagne. À son retour, elle avait ouvert dans diverses grandes villes plusieurs boutiques destinées à une riche clientèle, touristes ou Équatoriens. Elle était supposée avoir des relations très influentes dans le pays et à l'étranger. Gadgets avait joint une photo récente. Carmita Revas était une femme séduisante aux longs cheveux foncés et à la peau caramel.

Bolan décida de commencer par Manuel, qui était selon lui le plus susceptible de mouiller dans des intrigues troubles. Il préférait éviter d'impliquer la sœur s'il pouvait l'éviter. Il se tournerait vers elle si rien ne réussissait avec son frère. S'il y avait la moindre once de vérité dans l'histoire de Cabeza, ils savaient forcément si leur frère était bien vivant et sur le point d'effectuer son retour.

Bolan arriva devant les immeubles et stationna sa voiture. Il vérifia le mécanisme du Beretta, deux fois, puis le rangea sous sa veste et sortit de la voiture, tout en chaussant ses lunettes de soleil. Il trouva une jeune femme qui prenait le soleil dans une chaise longue en teck près de la piscine et il lui demanda où se trouvait le bureau de la direction. Avec de la chance, Manuel serait là-bas et pourrait lui accorder un peu de temps.

L'Exécuteur rejoignit un comptoir derrière lequel officiait une

petite Equatorienne, plutôt mignonne, avec des cheveux noirs et des yeux assortis. Une radio diffusait en sourdine de la musique latino.

— Je peux vous aider ? demanda la fille en anglais.

Bolan s'était habillé en touriste, et elle était visiblement habituée à en voir.

— J'aimerais savoir si M. Rivas est là, s'il vous plaît, répondit-il en souriant.

Il jeta un coup d'œil à sa montre et ajouta :

— En fait, j'étais en ville pour la journée et je suis passé. Nous sommes de vieux amis, Manuel et moi.

La jeune femme hocha la tête d'un air entendu, comme si elle reconnaissait vaguement Bolan, et sans même se soucier de lui demander son nom, elle se dirigea vers une porte située derrière elle.

Bolan posa son avant-bras gauche sur le comptoir et se pencha en avant, cachant ainsi tout mouvement de sa main droite sous sa veste. Inutile de prendre des risques. Si Manuel Rivas était bien l'instigateur des enlèvements, il devait être plus que jamais sur ses gardes, prêt à toute éventualité. Bolan avait les yeux fixés sur la porte. Une minute passa, puis une autre. Il s'apprêtait à passer de l'autre côté du comptoir et suivre le même chemin que la fille quand la porte s'ouvrit soudain, livrant passage à Manuel Rivas. Bolan fut surpris, mais n'en laissa rien paraître. Il allait jouer la main qu'on lui avait donnée en espérant que les cartes seraient en sa faveur.

Manuel ressemblait assez à sa photo, avec un double menton et au moins dix kilos en plus. Il semblait détendu, et Bolan fit de même. Il laissa tomber ses mains à son côté, de façon nonchalante.

— Manuel ! s'exclama-t-il avec un grand sourire. Quelle joie de te revoir !

Le Colombien plissa les yeux et s'approcha. Il était visiblement intrigué, un rien nerveux. C'était exactement la réaction qu'espérait Bolan. Un homme dans la position de Manuel avait dû rencontrer ou connaître beaucoup de monde, à une certaine époque, depuis les vagues associés jusqu'aux possibles clients. Il essayait toujours de remettre Bolan – cherchant pourquoi il devrait le reconnaître –, et cela allait l'endormir assez longtemps pour permettre à l'Exécuteur de jouer son coup.

— Je vous connais, monsieur ?

— Si tu me connais ? répéta Bolan.

Il prit un air abasourdi.

— Si j'avais pensé que tu me demanderais ça un jour !

— Je suis désolé, mais je ne pense pas que...

Bolan leva les mains pour l'interrompre.

— J'ai fait tout ce chemin, et toi, tu demandes si tu me connais ? Je suis déçu, Manuel. Non, je ne suis pas déçu... je suis *blessé*.

Manuel parut franchement embarrassé. Il se tourna vers la fille, cherchant de l'aide, mais elle se contenta de hausser les épaules. Manuel fit de nouveau face à Bolan et esquissa un sourire doux.

— Attendez une minute... Maintenant que j'y pense, votre visage me dit quelque chose...

— Á la bonne heure !

Manuel revint vers la porte et il l'ouvrit. Elle donnait sur un bureau. Il s'écarta tandis que Bolan passait derrière le comptoir et le rejoignait. Dès qu'il fut assez près de Manuel, le Guerrier sortit son arme et lui planta le Beretta contre le ventre.

— Tu ne fais pas le con, lui chuchota-t-il, et tu vivras plus longtemps.

L'autre hocha la tête, et Bolan lui passa la main sur les épaules, tout en remettant son pistolet en place. Il entraîna Manuel dans le bureau, sans cesser de parler, scrutant son visage pour s'assurer qu'il ne le trahissait pas. Mais il joua le jeu : il fit comme si tout se passait très bien. Une fois dans le bureau, Bolan ferma la porte derrière eux et sortit encore une fois le Beretta. En réalité, découvrit-il, ils ne se trouvaient pas dans un bureau, mais un petit vestibule qui donnait sur une espèce de salle d'attente. Sur la droite, un escalier s'enfonçait dans le mur, vers les étages.

— Où est-ce qu'on pourrait parler tranquillement ?

Manuel désigna de la tête l'escalier, et du bout de son arme, Bolan lui fit signe d'avancer. L'escalier, une demi-volée de marches, donnait sur une grande pièce reconvertie en un bureau fonctionnel, mais confortable. Bolan indiqua à Manuel de rejoindre un canapé installé contre un mur et de s'asseoir sur ses mains. Le Guerrier put alors remettre le pistolet dans son holster. Il garda ses distances.

— Mais qui vous êtes, bordel ? lança Manuel, le visage enflammé.

Bolan lui sourit froidement.

— Quelqu'un à qui rien ne fait peur, alors inutile d'essayer de jouer ton numéro de dur avec moi.

— Il faut que vous soyez fou ou idiot pour faire ça avec moi. Ou bien vous ne savez pas exactement à qui vous vous adressez.

— Je le sais parfaitement, répondit Bolan. C'est pour toi que je suis ici. Ta petite opération à Quito est terminée.

— Je ne comprends rien à ce que vous racontez, répliqua Manuel sans se troubler.

Bolan haussa les épaules.

— Comme tu veux. Il n'empêche que Pascual Santos ne fourguera plus de drogue aux habitants de ce pays.

Manuel se mit à rire – un rire moqueur.

— Vous pensez que j'ai quoi que ce soit à voir là-dedans ? Je ne fais pas dans la drogue, moi. Vous avez dû me confondre avec quelqu'un

d'autre.

— Je ne pense pas. Deux personnes, très différentes, m'ont donné ton nom.

— Et bien entendu, vous les avez crues. Je suis désolé de vous dire qu'on vous a trompé. Beaucoup de gens ne m'aiment pas – me haïssent, même –, pour des raisons que je ne m'explique pas. Je ne mérite pas la réputation qui m'est faite.

— Un vrai saint..., ironisa Bolan. Je veux savoir qui a enlevé Mario Esposito et Hernando Gustavo. Et tu vas me le dire.

— Et pourquoi je saurais ?

— Ne sois pas si modeste. Des gens semblent penser que tu en sais beaucoup, sur cette histoire.

— Des gens ? Mais qui, bon sang ?

Bolan observa une pause, le temps de choisir ses mots avec soin.

— Les mêmes qui affirment que c'est ton frère qui tire les ficelles.

— Adriano ? s'exclama Manuel, dont l'expression se durcit. Décidément, vous êtes tombé sur des mauvais plaisants. Cela fait plus de trois ans que mon frère est mort.

— Sauf que certaines personnes pensent sérieusement qu'il ne l'est pas, Manuel. Qu'il est toujours en vie et que vous dirigez les affaires à sa place, ta sœur et toi.

— Mais je n'ai rien à voir avec ces... affaires. D'ailleurs, elles ont disparu avec lui.

Manuel se signa.

— Notre mère n'avait jamais approuvé les activités d'Adriano. Ma famille a toujours gagné son argent honnêtement... et il est venu changer la donne, avec ses crimes. Moi, j'ai refusé de tremper là-dedans. Je vais vous dire quelque chose : sa disparition m'a attristé, vraiment, mais je pense qu'il avait creusé sa propre tombe.

Bolan sonda le regard de Manuel pour voir s'il cherchait à le tromper. Ce n'était apparemment pas le cas. Les réponses qu'il lui avait données semblaient fermes, pleines de conviction. Au fil des ans, l'Exécuteur s'était entraîné à repérer chez les autres les signes qu'on lui mentait ; il avait quasiment acquis un sixième sens, pour ça. Il ne décelait aucun de ces signes, chez Manuel, et il commençait à croire que le Colombien était franc avec lui.

— Si ton frère est bien mort, on dirait que quelqu'un s'est donné beaucoup de mal pour que les soupçons se portent vers toi. Tu vois des gens qui aimeraient te voir tomber ?

— J'ai beaucoup d'ennemis, *señor*. Et la plupart sont mes ennemis parce qu'ils étaient déjà les ennemis de mon frère – il n'y a pas d'autre raison.

— C'est un miracle que tu sois encore de ce monde, alors...

— Tout à fait d'accord avec vous.

Bolan prit encore un moment pour étudier Manuel, avant d'être définitivement convaincu que l'autre lui disait la vérité. Si Manuel Rivas n'avait pas pris la succession de son frère, c'était que quelqu'un d'autre manipulait les choses. Il était possible qu'il trempe dans un autre coup tordu, mais Bolan était pratiquement sûr que Manuel n'en savait pas plus sur la disparition de Gustavo et Esposito que ce qu'il avait pu lire dans la presse. L'Exécuteur devait aller voir ailleurs.

Le nom suivant sur sa liste était celui de Carmita Rivas.

— Je vais rapidement trouver qui est derrière tout ça, Manuel, dit Bolan avant de se tourner pour partir. Á ta place, je quitterais la ville quelque temps...

L'Exécuteur descendit l'escalier et sourit à la fille de la réception, tandis qu'il traversait le bureau et se dirigeait vers la sortie. Alors qu'il passait sous le portique de la porte d'entrée, il repéra un gros SUV stationné sur le parking. Cinq types descendirent du véhicule, et tous les sens de Bolan se mirent en action. Á l'exception du passager qui se trouvait à l'avant, plutôt mince, tous les occupants du 4 x 4 étaient des balèzes, du genre patibulaire. Ils avaient aussi la démarche de flingueurs lourdement armés. Le plus petit de la bande, qui conduisait le SUV, ferma la porte derrière lui et se figea lorsqu'il aperçut Bolan.

Les autres remarquèrent sa réaction, et l'Exécuteur comprit qu'il avait de gros ennuis.

Il porta la main au Beretta 93-R en même temps que les cinq types allaient chercher leur quinquillerie sous leur veste. Le Guerrier avait un battement de cœur d'avance, et il fit feu avant tout le monde. La première 9 mm Parabellum transperça la gorge d'un des balèzes, ouvrant un large trou avant de lui sectionner la moelle épinière. La tête du pourri s'agita curieusement, comme celle d'une poupée, et il s'effondra en avant.

L'Exécuteur alla se mettre à l'abri pour éviter le déluge de plomb qui répondit à son premier assaut. Des débris de verre et de bois jaillirent de la vitrine du bureau alors que les quatre hommes restants tiraillaient comme des malades. Á l'exception du leader, ils étaient tous armés de pistolets-mitrailleurs.

Bolan rampa derrière un gros pilier en béton et il roula pour se retrouver assis, le dos collé à ce même pilier. Il poussa le sélecteur de tir en mode rafale, avant de se retourner, un genou en terre, et se tenir en position Weaver, de biais, l'avant-bras gauche contre le pilier. Il balança sa première rafale. Les autres parurent d'abord désorientés, comme s'ils ne s'attendaient pas à trouver face à eux un ennemi expérimenté. Ils plongèrent pour se mettre à l'abri, mais l'un d'eux ne fut pas assez rapide. Les trois projectiles de Bolan lui traversèrent le ventre et le torse, et il alla finir sa course dans la haie qui poussait le long de la clôture en fer forgé qui entourait la piscine.

Bolan entendit les glapissements de la jeune femme qui prenait tranquillement le soleil au bord du bassin un instant plus tôt. Il la chercha des yeux, pour s'assurer qu'elle était en sécurité, loin de sa ligne de tir. Il aperçut sa tête, alors qu'elle courait vers la grille, pour quitter la piscine. Une erreur, car elle tomba alors sur un des flingueurs. L'autre l'attrapa par les cheveux et l'attira contre lui. Son bouclier humain contre lui, il agita son arme en direction de Bolan, tout en allant se mettre à l'abri.

Les dents serrées, l'Exécuteur attendit le bon moment pour tirer, mais la femme bougeait trop, de façon désordonnée. Au moins se défendait-elle. Bolan regarda derrière lui et forma aussitôt un plan. Il devait faire le tour pour tenter de contourner l'autre salaud et l'aborder sur le côté, sans être vu. Il restait deux autres flingueurs à éliminer, mais la vie de l'otage était désormais une priorité.

Bolan s'élança, penché en avant. Il ne lui fallut qu'une minute pour faire le tour du bâtiment de bureaux. Il courut de toute la force de ses muscles, et, en moins de trente secondes, il eut atteint le côté opposé. Il risqua un coup d'œil, derrière le mur, et il repéra sa cible qui avait trouvé refuge derrière un pilier – ce crétin lui tournait le dos. Une main passée autour de la taille de sa prisonnière, il regardait derrière le pilier, à la recherche d'une cible.

L'Exécuteur ne pouvait plus voir les deux autres, mais peu importait, le temps lui manquait. Il devait risquer le tout pour le tout. Il s'avança rapidement et courut jusqu'à la position qu'occupait l'autre salaud. Le flingueur l'entendit et se retourna. Mais son otage ralentissait ses mouvements, et il la repoussa pour braquer son arme sur Bolan.

Lequel attendait précisément cela.

Il leva le 93-R et pressa la détente. Une des trois balles transperça le pourri au niveau du diaphragme, et les deux autres au niveau du sternum. Le sang jaillit de la bouche du tueur en même temps qu'il laissait échapper son arme. Il porta les mains à son torse, s'écroula. Il était mort quand il tomba lourdement par terre.

Bolan rejoignit la jeune femme, qui sanglotait bruyamment, et l'obligea à se relever. Il désigna l'endroit d'où il venait.

— Allez vous planquer là-bas. Et restez couchée.

Elle hésita un instant, mais le regard bleu métallique de l'Exécuteur la ramena à la réalité. En courant, elle alla se réfugier derrière le mur du bâtiment. Bolan la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle ait disparu, avant de revenir au combat. En réalité, les coups de feu avaient cessé et les deux derniers flingueurs étaient invisibles. Cet affrontement en public et en plein jour était la dernière chose qu'il souhaitait. Plutôt que d'attirer ainsi l'attention, il aurait préféré avoir le temps de repérer les lieux et de décider lui-même de l'heure et du lieu pour se

heurter à l'ennemi.

Il s'avança vers la piscine, le canon du Beretta devant lui. Soudain, il repéra un mouvement du côté des véhicules, et il vit le conducteur du SUV qui passait d'un pare-chocs à l'autre, cherchant visiblement à rejoindre par le flanc l'endroit qu'occupait à l'origine Bolan. L'Exécuteur posa le genou à terre près d'un tronc d'arbre en même temps qu'il positionnait le sélecteur de tir en mode coup par coup. Il attendit tranquillement qu'une occasion se présente. Et elle arriva un instant plus tard, quand la tête de l'homme se présenta dans le système de visée au tritium du Beretta.

L'Exécuteur pressa la détente. Le projectile 9 mm pénétra le crâne par la tempe droite, pour lui ravager le cerveau et le tuer sur le coup. Le cadavre bascula sur le côté et disparut derrière la voiture. Bolan quitta le tronc d'arbre derrière lequel il était planqué et l'échangea contre une des épaisses haies. Même si son arme était équipée d'un réducteur de son et chambrée avec des cartouches subsoniques, il ne tenait pas à ce que le petit homme le repère.

Il venait de rejoindre sa nouvelle planque, quand il entendit un bruit de pas sur le trottoir, et sur sa gauche. Il se tourna à temps pour voir Manuel Rivas qui courait vers lui, un flingue à la main. L'autre l'insultait avec tout ce qu'il savait en espagnol. Le Guerrier fut un peu surpris par cette attaque – il avait laissé la vie sauve à Manuel un instant plus tôt. Mais il réagit sans la moindre hésitation. Le moindre flottement pouvait signifier la mort.

Bolan braqua son arme sur lui et tira en double-tap. La première balle atteignit Rivas à la cuisse et la seconde le toucha plus haut, au niveau du torse, pour se frayer un chemin jusqu'à son cœur. La violence de l'impact le fit tourner et il s'écroula. Son corps fut agité de quelques convulsions, avant de s'immobiliser définitivement.

Un nouveau bruit de course obligea Bolan à regarder dans la direction du trottoir. Il vit alors le dernier flingueur vivant qui se précipitait vers le SUV. L'Exécuteur envisagea un instant de le poursuivre, mais la rumeur des sirènes, au loin, l'en dissuada. Il se redressa et sprinta en direction de son propre véhicule. Il allait suivre le fugitif. Manuel Rivas mort, il était la seule piste qui lui restait – une piste assez incertaine, mais la seule quand même.

Tandis qu'il se glissait au volant de son cabriolet et sortait du parking à la suite du SUV, dans un hurlement de pneus, Bolan se demanda comment l'autre l'avait identifié. Á l'évidence, la nouvelle de son attaque contre le labo clandestin de Santos était désormais de notoriété publique. Ce qu'il ne comprenait pas, c'était le rapport – s'il y en avait un – entre ces hommes et Manuel Rivas. Est-ce qu'ils étaient venus le protéger... ou l'assassiner ?

Bolan se glissa dans la circulation et suivit le SUV, gardant assez de

distance pour ne pas être repéré. C'était un risque, mais il était prêt à le prendre. Il était possible que l'autre sache qu'il était suivi et le conduise tout droit dans un piège. Mais il n'avait pas vu le Guerrier descendre Manuel Rivas, trop occupé qu'il était à s'enfuir.

Ce qui préoccupait Bolan plus que tout, c'était que quelqu'un soit jusque-là toujours en avance sur lui, dans cette affaire. L'homme qui l'avait suivi jusqu'au club de Cabeza n'avait malheureusement pas vécu assez longtemps pour lui révéler quoi que ce soit. Quelqu'un avait dû informer le chef de toute cette opération de ce qui s'était passé à Quito. Et voilà que cinq balèzes se pointaient à San Lorenzo juste en même temps que lui...

Difficile pour Bolan d'accepter que tout ceci ne soit qu'une pure coïncidence, un gros coup de bol pour l'ennemi. Soit quelqu'un suivait le moindre de ses mouvements depuis son arrivée en Équateur, soit l'ennemi avait des relations aux Pays des Merveilles. Dans les deux cas, cela sentait mauvais pour Esposito et Gustavo. Le fait qu'on traque Bolan signifiait un possible désastre pour cette mission alors qu'elle n'avait même pas vraiment commencé. En fait, l'ennemi pouvait très bien juger préférable de changer ses plans et de tuer les prisonniers sans attendre.

Le Guerrier sortit son téléphone portable d'une de ses poches. Jack Grimaldi répondit au milieu de la première sonnerie.

— Quoi de neuf, patron ?

— On ne peut pas dire que ça s'engage pour le mieux, répondit Bolan.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Notre piste numéro un vient de me claquer entre les doigts.

Bolan entendit Grimaldi soupirer.

— Je peux t'aider ?

— Oui. Il faudrait que tu nous trouves un hélicoptère, un modèle militaire de préférence. Je suis sûr que le Ranch pourra te faciliter les choses.

— Compris.

Une pause, puis le pilote ajouta :

— Tu as une idée de l'endroit où on doit se rendre ?

— Pas encore, reconnut Bolan. Mais j'ai le pressentiment qu'un avion ne fera de toute façon pas l'affaire.

— Je m'en occupe tout de suite.

— Bien. Sinon, je suis en train de suivre une nouvelle piste, sans trop savoir où elle va me mener. Je te rappelle dès que possible. Terminé.

Bolan reporta toute son attention sur ce qui se passait devant lui. La circulation était assez dense pour qu'il puisse maintenir une bonne distance. Il ne plaisantait pas lorsqu'il avait affirmé ignorer où le

menait son gibier – il n'en avait pas la moindre idée.

CHAPITRE VII

Il était presque midi quand le petit jet se posa sur la piste privée de San Lorenzo. L'avion était un prêt du président Gustavo, et le pilote avait pour ordre de rester exclusivement à la disposition du Quail Group. Si Curtis Kenney appréciait la coopération de Gustavo, il n'avait pas apprécié la menace implicite que contenaient ses propos. Ce souvenir lui arracha une grimace.

— Que se passe-t-il ? lui demanda Morristown.

— Tension, répondit Kenney, qui avala trois comprimés d'aspirine avec une gorgée d'eau gazeuse. Il semblerait que Gustavo ait l'intention de nous tenir en laisse. Une laisse très courte.

— Comment tu le sais ?

Kenney haussa les épaules alors qu'ils se levaient pour aider les autres membres de l'équipe à décharger leur équipement et les sacs de voyage.

— Parce qu'il me l'a dit, en quelque sorte.

— Le problème, avec les hommes politiques, c'est qu'ils ne pigent rien à la subtilité de nos activités, déclara Morristown en secouant la tête. Parfois, j'aimerais qu'on puisse s'en tenir au boulot et oublier le reste. Je préférerais régler certaines conversations à coups de poing plutôt que d'être obligé de marcher sur des œufs...

Kenney gloussa.

— Tu as signé pour ce boulot, mon pote. Autant t'y faire.

— Si seulement il n'y avait pas l'argent...

Les quatre hommes entassèrent leurs affaires à l'arrière d'un Dodge Durango, avant de monter à bord. Morristown prit le volant, avec Kenney à son côté. Les deux autres membres du Quail Group, Buford Jones et Louis Sturgis, s'installèrent à l'arrière. Jones était un grand Noir baraqué aux cuisses énormes et aux biceps impressionnants. Une vraie montagne de muscles ambulante. Jones était un ancien Marine, avec des états de service remarquables en tant que soldat professionnel – à condition de ne pas y regarder de trop près. Sturgis, qui était plus petit par rapport au reste de l'équipe, avait le physique d'un gymnaste. Son apparence réservée cachait une personnalité farouche. Sturgis, un ancien des SEAL de la Navy, était quant à lui un combattant acharné, risque-tout, capable de porter le ballon aussi loin que nécessaire.

Ensemble, les quatre hommes du Quail Group formaient une équipe de premier ordre. Ils avaient la réputation de faire leur travail sans se soucier des risques auxquels ils s'exposaient. Jusque-là, ils n'avaient

jamais échoué dans une mission, et Kenney n'avait aucune envie que cela commence avec celle-ci.

Alors qu'ils quittaient le tarmac de l'aéroport, il sortit un portrait-robot un peu vague du mystérieux Américain qui avait soudain fait son apparition. Durant le vol, il avait joint ses contacts à la N.S.A. et la C.I. A. Personne n'avait pu trouver la moindre information concernant un certain colonel Brandon Stone, qu'il soit à la retraite ou toujours en exercice, dans les forces armées américaines. Ce qui ramenait Kenney à sa première intuition, à savoir que Stone n'était rien d'autre qu'une espèce de fantôme virtuel.

— Ce type utilise un pseudo, expliqua-t-il à ses hommes. Et le fait que mes contacts de la C.I.A. n'aient rien trouvé sur lui me porte à penser qu'il n'opère pas dans les réseaux habituels. Il utilise des méthodes peu conventionnelles. Et quand on voit les ravages qu'il a faits à Quito, ça ne semble pas le déranger d'attirer l'attention sur lui. Il a quand même détruit un labo de cocaïne et laissé une douzaine de cadavres derrière lui.

— Ça ne va pas m'empêcher de dormir, dit Morristown.

— Moi non plus, reconnut Kenney. Mais j'ai le sentiment qu'il vient juste de commencer. Si jamais sa mission est de retrouver Esposito ou Gustavo, on risque de l'avoir dans les pattes. Il pourrait nous gêner dans notre travail. On ne peut pas non plus se permettre de le laisser faire ce qu'il veut. Le mieux, je pense, ce serait de l'éviter autant que possible, mais être préparés si jamais on lui tombe dessus.

— Et qu'est-ce qu'on fera dans ce cas ? demanda Morristown.

— On le virera purement et simplement de notre équation, répliqua Kenney.

Mack Bolan arrêta sa voiture contre le trottoir, à environ deux cents mètres de l'endroit où son gibier venait lui-même de stopper. Il avait suivi l'homme sur une grande artère qui bordait la côte, jusqu'à la périphérie sud de San Lorenzo. Ils s'étaient retrouvés dans un quartier situé en bord de mer, une luxueuse enclave peuplée de propriétés immenses aux allures d'haciendas desservies par une rue unique. Les bâtisses, ici, étaient tout sauf discrètes, et Bolan sentait le parfum caractéristique de l'argent – l'argent de grosses fortunes familiales et celui du sang.

Il récupéra les jumelles qu'il gardait dans la boîte à gants et vit le leader de la petite bande qu'il avait affrontée un peu plus tôt s'engager dans l'allée d'une des propriétés, protégée par un haut mur en adobe et gardée par deux types en costard trois pièces. Ils firent descendre le gars du SUV, le débarrassèrent de sa quincaillerie, puis franchirent avec lui le grand portail en fer forgé qui gardait l'entrée, laissant la voiture à l'extérieur.

Bolan baissa ses jumelles et resta un instant songeur. Il s'intéressa

ensuite aux autres maisons, cherchant les numéros. Dès qu'il en eut repéré quelques-uns, et compris de quelle façon ils étaient distribués, il sortit un petit calepin de sa veste. Un rapide coup d'œil lui confirma ce qu'il pensait. Le Ranch avait réussi à obtenir la dernière adresse connue de Carmita Rivas, et, apparemment, c'était là que l'autre venait d'entrer. Le Guerrier était tout de même surpris que le flingueur ait fait preuve d'assez de négligence pour le mener droit au trésor.

Un moment plus tard, il comprit qu'il n'y avait pas de trésor, ici. Six hommes franchirent le portail et se dispersèrent en direction de sa Camaro. Les armes qu'ils avaient en main étaient éloquentes sur leurs intentions.

Bolan fit démarrer le moteur de la Chevrolet. Il passa la marche arrière et pressa la pédale d'accélérateur. Les pneus hurlèrent sur la chaussée, soulevant un épais mélange de fumée et de poussière tandis que l'Exécuteur prenait de la vitesse. Lorsqu'il eut atteint celle qu'il désirait, il donna un grand coup de volant, tout en jouant avec le frein et l'embrayage, et la voiture effectua un virage à 180 degrés. La seconde d'après, Bolan s'éloignait des flingueurs.

Dans son rétroviseur, il vit une camionnette franchir à son tour le portail et débouler dans la rue. Le véhicule s'arrêta à hauteur des types qui couraient, juste le temps de les prendre à bord, puis reprit Bolan en chasse. Le Guerrier voulait que les autres pensent qu'il tentait de leur échapper sans y parvenir. Il avait visiblement attiré l'attention sur lui, et cela portait ses fruits. Sa présence à San Lorenzo rendait quelqu'un suffisamment nerveux pour qu'on lui envoie la grosse cavalerie. Cela signifiait qu'il était sur la bonne piste.

Passant la quatrième vitesse, il quitta la résidence. Il avait besoin de se retrouver sur un terrain propice au combat, où il ne risquerait pas de mettre en danger des innocents. Il trouva ce qu'il cherchait un moment plus tard, juste après un virage. Il s'engagea dans une rue transversale, effectua un nouveau demi-tour en dérapant et il revint en sens inverse. Il retrouva la camionnette alors qu'elle allait prendre le virage.

Bolan avait sorti son pistolet par la fenêtre ouverte de sa portière et il ouvrit le feu vers le conducteur, pressant la détente à plusieurs reprises. Le pare-brise du véhicule s'étoila, et sa trajectoire soudain zigzagante fit comprendre au Guerrier qu'il avait atteint sa cible. La camionnette dérapa, avant de ralentir et de percuter le trottoir. Elle alla s'écraser dans un bouquet d'arbres, de l'autre côté de la rue dans laquelle Bolan avait tourné et fait demi-tour.

Il arrêta la Camaro et sortit du sac qui se trouvait à côté de lui une grenade M-26. Passant par-dessus le siège de la Chevrolet, il rejoignit l'arrière de la décapotable, puis rampa sur le coffre et sauta au sol. Il se mit aussitôt à courir, avec l'espoir qu'il arriverait à proximité de la

camionnette avec l'avantage de la surprise et avant que l'ennemi ait pu se remettre du choc de l'accident. Il atteignit les portières arrière de la camionnette alors que l'une d'elles s'ouvrait et livrait passage à un premier occupant.

Le visage du flingueur passa de la confusion à la surprise, mais Bolan effaça cette expression d'une 9 mm Parabellum qui transperça la mâchoire du type en lui arrachant un bon morceau de chair du cou et lui sectionna ensuite la colonne vertébrale. L'autre s'affaissa, son crâne heurta le bord de la portière, et il s'écroula à l'intérieur. Deux de ses copains se retrouvèrent empêtrés sous le cadavre, et Bolan les élimina d'une balle dans la tête, avant qu'ils aient pu se débarrasser de leur fardeau.

Sans perdre une seconde, l'Exécuteur gagna l'avant de la camionnette, où il trouva le passager, toujours étourdi par l'accident. À côté de lui, le conducteur était écroulé sur le volant, mort. Bolan donna un coup de crosse sur la vitre, déjà brisée, pour faire tomber les morceaux de verre et il passa la main pour ouvrir la portière de l'intérieur. Il tira le passager au-dehors. L'autre tituba sur des jambes qui le soutenaient à peine et marmonna des propos incohérents, inintelligibles. Tout en revenant vers la Camaro avec lui, l'Exécuteur dégoupilla la grenade et la balança à l'arrière de la camionnette. Il avait rejoint la Chevrolet quand elle explosa.

Il ouvrit la portière avant, du côté passager, et déposa son prisonnier sur le siège, avant d'aller se mettre au volant. Il s'éloigna de la camionnette, qui était maintenant en flammes. Gardant un œil sur le flingueur, il effectua au hasard tout un circuit, dans des petites rues, avant de s'arrêter à côté d'un bosquet d'arbres qui bordaient le bas-côté d'une espèce de bretelle d'autoroute bloquée par des éboulements de pierres. Le Guerrier tira son pistolet et gifla plusieurs fois le type affalé à côté de lui pour lui faire reprendre connaissance.

Ce n'était pas le gars qu'il avait suivi. Ou bien l'autre se trouvait à l'arrière de la camionnette, et il était dans un sale état, ou bien il était resté dans la maison.

— Qui... qui êtes-vous ? balbutia l'autre, le regard toujours vague.

— Tais-toi et écoute-moi bien.

L'Exécuteur examina son prisonnier avec un peu plus d'attention. Ses genoux de pantalon étaient rouges de sang, il avait dû les heurter violemment contre le tableau de bord de la camionnette au moment du choc. Il avait aussi une vilaine blessure au niveau des côtes. Il aurait besoin de soins médicaux. Bolan allait y veiller. Mais avant, il avait besoin d'un certain nombre de réponses. Il posa le canon de son arme contre le crâne du flingueur.

— Tu réponds à mes questions et je veillerai à ce que tu sois soigné. Tu m'as compris ?

L'autre hochait la tête.

— Pour qui tu travailles ?

— Arauca. Chico Arauca.

Le nom ne disait rien à Bolan.

— C'est lui qui t'a envoyé ?

Nouveau hochement de tête.

— Qui habite la maison dont tu sortais ?

Il y eut un silence, et Bolan accentua la pression de son arme contre la tempe du type, histoire de lui rappeler ce qui risquait d'arriver s'il ne répondait pas. L'Exécuteur n'appréciait pas trop ce genre d'exercice, mais il n'avait pas le choix. Le temps filait, et plus il tarderait à retrouver Esposito et Gustavo, moins il aurait de chance de les récupérer vivants.

— Elle appartient à la *señorita* Rivas, répondit l'autre.

— Cet Arauca, il travaille pour elle ?

L'homme secoua la tête.

— Je peux pas en dire plus. Ils me tueront.

— Et si tu n'en dis pas plus, c'est moi qui vais te tuer. À condition que tu ne te sois pas vidé de tout ton sang avant. Cause-moi un peu, et tu auras au moins une chance de t'en sortir.

Un nouveau silence suivit, et le Guerrier laissa l'autre réfléchir à sa proposition. C'était encore un gosse, dix-huit ou dix-neuf ans, inexpérimenté. Et Bolan comptait précisément sur ce manque d'expérience pour que l'autre lui dise la vérité.

— Alors, Arauca travaille pour Carmita Rivas, oui ou non ?

— Il est venu là pour la protéger.

— Deux hommes ont été enlevés, avant-hier, dit Bolan. L'un d'eux est le fils du président Gustavo. Tu sais si Arauca ou Rivas sont derrière le coup ?

L'autre secoua la tête.

— Je suis pas au courant de ça. Je vous jure.

Bolan réprima un juron. Un instant, il hésita à utiliser des méthodes d'interrogatoire plus musclées pour vérifier que le jeune flingueur lui disait bien la vérité. Mais torturer ce gamin blessé ne lui révélerait sans doute rien de nouveau. Ce qu'il avait de mieux à faire, c'était contacter le Ranch et leur demander de lui trouver toute l'info possible sur ce Chico Arauca. Il n'était pas bredouille : il avait un nom et la confirmation que la maison était bien la résidence de Carmita Rivas. Pour l'instant, c'était suffisant.

Bolan sortit sa trousse de premiers secours de son sac et contourna la Camaro pour faire sortir le type de la voiture. Il l'assit par terre, le dos contre un pilier. Rapidement, il lui enroula des bandages autour du torse pour bander sa blessure, et il lui posa une compresse sur chaque genou, puis il quitta aussitôt les lieux. Une fois en route, il

appela une ambulance pour le blessé. Mais il pensait déjà à la suite.

Il pensait à Chico Arauca, avec qui il était temps d'arranger une rencontre – face à face.

Adriano Rivas fit son entrée au El Encontrar accompagné des quatre meilleurs hommes d'Arauca. Il n'y avait personne, à cette heure, juste quelques membres du personnel qui préparaient l'ouverture du club en fin d'après-midi. La plupart ne firent pas attention à leur petit groupe, visiblement habitués aux allées et venues des « relations d'affaires » d'Erasmo Cabeza. C'était aussi bien, Rivas ayant toutes les raisons de ne pas vouloir se faire remarquer.

Il trouva le propriétaire du club dans son bureau, seul. Il ne put réprimer un sourire quand ses hommes et lui pénétrèrent dans la pièce. Rivas n'avait jamais considéré Erasmo Cabeza comme quelqu'un de très brillant, et le fait qu'un homme de sa position n'ait pas en permanence des gardes du corps pour veiller sur lui ne faisait que renforcer son opinion. Apparemment, Cabeza pensait qu'en se retranchant dans son club durant les heures de fermeture, il était suffisamment en sécurité. Tant de naïveté risquait de lui coûter cher.

— Bonjour, Erasmo, lança Rivas.

Le gros homme leva les yeux et tressaillit. Son visage se vida de son sang, passant du brun au rose pâle. Rivas se demanda comment un cerveau pouvait être capable de bouger une telle masse de graisse. Cabeza avait toujours été un gros porc obèse, et Rivas put constater que durant les trois ans de son absence, les choses ne s'étaient pas arrangées.

— A... drianio ? chuchota l'autre.

— En chair et en os.

Rivas s'assit tandis que ses hommes se dispersaient dans la pièce. L'un d'eux contourna le bureau de Cabeza, qu'il fouilla rapidement. Il lui fit alors signe de reculer son fauteuil afin qu'ils puissent voir ses mains, et Cabeza s'exécuta, non sans lancer un regard indigné au garde du corps. L'autre recula sans un mot, impassible, les bras croisés et une main passée sous sa veste.

Cabeza reporta son attention sur Rivas et son souffle s'accéléra.

— C'est... c'est donc vrai. Tu es vivant ?

— Bien sûr, répondit Rivas, qui écarta négligemment la chose d'un geste de la main. Tu as pensé que j'aurais pu me laisser tuer si facilement ? Voyons, Erasmo, je croyais qu'on se connaissait mieux que ça...

— Qu'est-ce que tu veux ?

Rivas promena un regard moqueur à travers la pièce. Si les goûts de Cabeza en matière de décoration n'avaient rien à voir avec les siens, il devait lui reconnaître une certaine classe. Ce n'était pas la faute de ce type s'il n'était pas colombien... Rivas faisait peu de cas

des Équatoriens, mais il avait toujours trouvé Cabeza particulièrement détestable. Ce type avait fait fortune grâce au blanchiment d'argent, avant de céder aux premiers signes de pression de la politique et de la justice. Les relations qui avaient uni Cabeza et Mario Esposito n'étaient un secret pour personne dans le milieu.

— Je t'ai toujours bien aimé, Erasmo, mentit Rivas en le fixant. Mais j'ai eu vent de tes récentes activités, et cela m'a déplu.

— De quoi parles-tu ? Je ne comprends pas...

Rivas esquissa un sourire dépourvu de toute chaleur.

— Je suis sûr que si. Ou plutôt, j'étais sûr que tu dirais cela. Voistu, Erasmo, je comprends qu'un homme dans ta position puisse céder à certaines pressions. Je sais, pour Esposito et toi... Et il ne faut pas beaucoup d'intelligence pour deviner que quelqu'un te rendrait visite après l'enlèvement de ce sénateur américain.

— Pourquoi est-ce que tu n'irais pas droit au fait, Adriano ? demanda Cabeza, qui désigna son bureau. J'ai beaucoup de travail.

Rivas se pencha en avant.

— Ne sois pas insolent, mon ami, ou je serai contraint de demander à mes hommes de t'ouvrir le bide et de t'exposer dehors comme un requin qu'on vient d'étriper.

Cabeza eut visiblement du mal à déglutir. Rivas, lui, poursuivit paisiblement.

— Je sais que des gens t'ont déjà contacté – des fonctionnaires de ce pays, mais aussi d'autres personnes. Ce que vous pouvez trafiquer m'intéresse assez peu. En revanche, je serais curieux de savoir ce que tu as dit à l'Américain.

— Quel Américain ? demanda Cabeza. Je n'ai parlé à aucun Américain.

— Voilà que tu me mens, maintenant...

Rivas fit un geste de la tête à ses hommes, qui convergèrent aussitôt vers Cabeza. Deux lui tirèrent les mains dans le dos tandis qu'un troisième lui passait une fine corde en Nylon autour du cou et tirait en arrière. Si la manœuvre ne l'étrangla pas, elle lui ferma la bouche et l'obligea à respirer par le nez. Rivas tira une certaine satisfaction à voir la panique s'inscrire sur le visage de Cabeza. À cause de son poids, l'autre gros porc avait au fil des ans pris l'habitude de respirer par la bouche, et il avait le plus grand mal à le faire par le nez.

Riva se leva, calmement, et il contourna le bureau pour venir se tenir devant Cabeza. Il tendit la main, paume ouverte, et le quatrième de ses hommes lui tendit un objet cylindrique qui ressemblait à un gros stylo. Le garde du corps tourna quelque chose, à l'extrémité, et le lui donna. Rivas sourit en voyant l'expression intriguée dans le regard de Cabeza. L'objet était un chalumeau miniature, de ceux qu'on utilisait pour souder les composants électroniques.

— Vois-tu, Erasmo, déclara Rivas en sortant un briquet de sa poche, des contacts m'ont informé que tu avais parlé à cet Américain. D'abord, je n'ai pas fait le lien, parce que c'était à Quito que cet Américain avait fait sauter notre labo. Tu ne pouvais pas être au courant, n'est-ce pas ? Et puis, on m'a dit que ce fils de pute se rendait à San Lorenzo. C'est en arrivant ici pour rencontrer un associé que j'ai découvert que l'Américain avait été suivi jusqu'ici par un espion d'un de mes concurrents. Malheureusement, mes propres contacts ont été obligés de tuer cet homme avant qu'il ait pu parler à l'autre enfoiré...

Les yeux de Cabeza s'écarquillèrent quand Rivas alluma la torche à souder. Rivas éteignit le briquet et le rangea dans sa poche, étudiant avec intérêt la flamme bleu et blanc qui jaillissait de l'extrémité du chalumeau miniature. Il revint à Cabeza.

— L'homme que j'ai dû faire descendre n'aurait pas eu le temps de parler de mon cher frère et de ma chère sœur, à San Lorenzo. Il n'y a que toi, qui savais. Quel dommage que tu n'aies pas su te taire ! J'avais pensé reprendre contact pour blanchir de l'argent, voir si j'avais la possibilité de faire quelque chose de toi. J'aurais pu te rendre très riche, Erasmo. Au lieu de quoi, je vais te rendre très mort. Je vais faire les choses lentement...

Alors qu'il approchait la flamme et la baissait à hauteur de l'entrejambe de Cabeza, il ajouta :

— ... et je vais profiter de chaque instant.

CHAPITRE VIII

— On a fait des recherches sur le nom que tu nous avais donné, Striker, dit Hal Brognola.

Il avait une expression fatiguée, sur l'écran de l'ordinateur portable. Il ajouta :

— Tu ne vas pas aimer ça.

— C'est un peu l'histoire de notre vie, non ? souligna Grimaldi en donnant un léger coup de coude à Bolan.

— Geraldo « Chico » Arauca a commencé à avoir des ennuis dès l'âge de treize ans, expliqua Evangelista Preston. La plupart des informations concernant ses délits de jeunesse ont été oubliées sur des étagères il y a bien longtemps.

— Comme vous pouvez sans doute l'imaginer, intervint Brognola, les fonctionnaires colombiens n'ont pas été des plus scrupuleux avant les années 1990...

— Des éléments sur un possible lien entre Arauca et Adriano Rivas ? demanda Bolan.

— Arauca est connu pour être... enfin, pour *avoir été* l'associé et le chef de la sécurité de Rivas.

Après la mort de Rivas, il a disparu de la circulation. En Colombie, on pensait qu'il avait dû connaître le même sort que son patron. Ce dont on ne se plaignait pas. Il n'avait rien d'un ange. Apparemment, Rivas et lui étaient des amis d'enfance, ils s'étaient fait ensemble leur chemin dans la criminalité. Dès qu'on entendait parler de Rivas, on savait qu'Arauca n'était pas loin.

— Tu as une photo de lui ?

— Un instant.

Quelques secondes plus tard, un cliché d'Arauca remplaça sur l'écran les visages de Preston et Brognola.

— C'est ce que les agences fédérales colombiennes ont de plus récent. La photo a dû être prise il y a huit ans.

Bolan se laissa le temps d'étudier le cliché, comparant les traits à ceux des hommes qu'il avait croisés depuis son arrivée en Équateur.

— Ça pourrait être un des types sur qui je suis tombé dans les bureaux de Manuel Rivas. Ces salauds ne m'ont pas laissé le temps de les voir. Ça s'est mis tout de suite à chauffer.

— Á ce propos, reprit Grimaldi, alors que son image revenait à l'écran, je dois te dire que tu causes un peu d'émoi, là-bas.

— D'où est-ce que tu tiens ça ?

Brognola fronça les sourcils.

— Du Président... qui d'autre ? J'imagine que Reynaldo Gustavo lui a passé un coup de fil et l'a engueulé. Il était assez remonté, d'après ce que j'ai cru comprendre. Il voulait savoir pourquoi on envoyait des agents chez lui sans son aval, où le Président voulait en venir, etc.

— Et j'imagine que le Président lui a dit qu'il n'était pas au courant.

— Évidemment, répondit Brognola. Il a fait celui qui ne comprenait pas de quoi l'autre lui parlait, assurant qu'il n'avait autorisé aucune mission « officielle » en Équateur. Je me suis un peu fait frotter les oreilles, sur ce coup. Ça n'est pas ton genre d'attirer à ce point l'attention...

— Désolé, Hal, mais je n'avais aucune piste à me mettre sous la dent. Il fallait que je secoue un peu le cocotier. Á présent, je crois que ça se précise. Comment Gustavo a-t-il pris le démenti du Président ?

— Ça a paru lui suffire.

— Surtout quand le Président a rappelé à Gustavo qu'il avait de son côté autorisé une société militaire privée à opérer sur son territoire sans même consulter l'ambassade américaine, souligna Preston.

— Une S.M.P. ? Ici ? demanda Bolan, dont l'inquiétude augmenta soudain.

Preston hocha la tête.

— Ce n'est pas exactement la façon dont nous voulions t'annoncer la chose, mais oui, c'est bien ça. Quatre hommes, le Quail Group, sont arrivés sur le territoire, avec l'autorisation officielle du gouvernement équatorien.

— Dans quel but ?

— Ils sont là pour la même raison que toi, apparemment, expliqua Brognola. Nous pensons qu'ils ont été engagés par la TOBA, mais nous n'avons pas eu confirmation. Nous savons que Fred Proctor s'est rendu de façon impromptue à Houston quelques heures seulement après que le Président avait appris officiellement la nouvelle de l'enlèvement. Et peu après, le Quail Group est arrivé en Équateur. Á présent, selon des informations du bureau local de la C.I.A., qui les tient lui-même des services secrets de Gustavo, le Quail Group a pris l'enquête en main jusqu'à nouvel ordre. Ils bénéficient de l'assistance des collaborateurs directs de Gustavo.

— Tout compte fait, on aurait peut-être dû choisir l'option « approche directe », remarqua Preston. En demandant simplement à Gustavo de te laisser apporter ton aide, nous n'aurions pas eu à te faire entrer sur le territoire en utilisant une couverture.

— Je ne pense pas que cela aurait fait la moindre différence. Si Gustavo coopère avec le Quail Group, c'est parce qu'il ne peut pas faire autrement. Je suis certain qu'il n'est pas allé de lui-même voir les gens de la TOBA.

— Tu penses qu'ils lui ont offert de l'aider et qu'il n'avait pas d'autre choix que d'accepter ? suggéra Brognola.

— C'est exactement ce que je pense, Hal.

— D'accord, mais quel genre de carotte ils lui ont agité devant le nez ? demanda Preston.

— Ça n'était pas forcément très compliqué, avança Bolan. Rien que l'espoir de voir son fils revenir vivant aurait suffi. S'ils ont réussi à le convaincre que les États-Unis n'avaient pas l'intention d'entreprendre quoi que ce soit pour aider à retrouver les deux disparus, on peut comprendre que Gustavo ait accepté toute l'aide qui se présentait.

— Je commence à voir où tu veux en venir..., murmura Preston.

Brognola hocha la tête.

— Au Congrès, ils ont été un certain nombre à pointer Fred Proctor du doigt quand, le premier, il a proposé de calmer le jeu avec l'Équateur et de faire copain copain. Faire de ce pays un fournisseur exclusif des États-Unis obligerait non seulement les Arabes à calmer le jeu, mais cela éviterait aussi aux messieurs de la TOBA d'aller puiser dans leurs réserves pétrolières. Ils perdraient beaucoup d'argent si on devait vraiment commencer à distribuer les stocks américains.

— D'accord, dit Preston. Mais tout cela ne nous explique pas ce que le nom de Rivas viendrait faire dans les enlèvements...

— Ça, je l'ignore, reconnut Bolan. Ce que je sais, c'est que la drogue joue un rôle dans l'histoire.

— Tu penses donc que les rumeurs concernant Rivas sont fondées ? interrogea Brognola. Il est toujours en vie ?

Le Guerrier réfléchit un instant.

— Si j'en crois ce que tu m'as dit sur Arauca, je pense qu'il est en vie, oui. Il est en vie *et* sur le point d'effectuer son grand retour. Je ne sais pas ce qu'il a en tête, mais je compte bien le découvrir.

— Fais attention à ce Quail Group, dit Brognola. Il serait regrettable que vous vous entretuiez. Et les balles perdues sont toujours possibles...

— Tout à fait d'accord, approuva l'Exécuteur, le visage grave. Avec un peu de chance, je vais pouvoir aller rendre visite à Carmita Rivas, obtenir les informations dont j'ai besoin et partir de là avant que les autres puissent s'approcher de moi.

— Ça risque d'être plus difficile que tu le penses, intervint Preston. D'après les renseignements que Gadgets a collectés à leur sujet, les quatre hommes sont déjà en route pour San Lorenzo – ils sont peut-être même déjà arrivés.

— Je serai vigilant, promet Bolan. Terminé.

L'Exécuteur coupa la communication. Pendant sa conversation avec Preston et Brognola, il avait téléchargé un fichier crypté bourré d'informations collectées par Kurtzman au sujet du Quail Group. Il

ouvrit le programme qui allait lui permettre de décompacter et décrypter le document. Moins d'une minute plus tard, tout était sur son ordinateur, prêt à être lu.

Il découvrit que le Quail Group était une S.M.P. enregistrée, tout ce qu'il y avait de plus légale, aux références irréfutables.

Grimaldi, qui regardait par-dessus son épaule, siffla en découvrant le C.V. de ses quatre membres.

— Ouah ! Ce ne sont pas des amateurs, les gars !

L'Exécuteur approuva d'un hochement de tête. Le meneur du groupe, et son créateur, était un certain Curtis Kenney, un militaire décoré au Viêt-nam, avec des états de service excellents. Kenney avait indéniablement le calibre des hommes d'élite qui formaient les Black Warriors, sans avoir toutefois la même expérience. Les références du Quail Group se révélaient néanmoins impressionnantes. Et les trois autres membres du groupe étaient à la hauteur de leur meneur. On comprenait le taux de réussite de leurs missions. Bolan savait reconnaître des professionnels, quand il en voyait ; et indéniablement, le Quail Group répondait aux critères.

— Le seul truc curieux, avec cette S.M.P., c'est son nom, remarqua Grimaldi.

— Pas si tu t'y connais en ornithologie.

— Hein ? Là, il va falloir que tu m'éclaires, Striker...

— *Quail* signifie « caille », et la caille est de la même famille que les faisans. J'ai beaucoup chassé le faisan avec mon père...

La seule mention de Samuel Bolan suscita comme toujours un sentiment de nostalgie mêlé de regret, chez le Guerrier. Il laissa remonter des souvenirs à la surface de sa conscience – des souvenirs d'une période heureuse, qui avait duré jusqu'à la mort prématurée de Samuel Bolan.

Jusqu'à ce que la mafia entre dans la vie de l'Exécuteur et la bouleverse à tout jamais.

— La caille va rester cachée aussi longtemps que nécessaire. Dans la plupart des cas, elle va quitter une zone potentiellement dangereuse en marchant plutôt qu'en s'envolant. Elle a le pouvoir de se fondre dans son environnement et de se déplacer avec une discrétion absolue.

— Chouette ! fit Grimaldi. Tout ce dont nous avons besoin pour une mission déjà compliquée.

— Comme je l'ai dit à Hal, je devrais pouvoir les éviter – avec de la chance.

— Mouais. Et maintenant, quels sont les plans ?

— J'espère rentrer chez Carmita Rivas, mettre la main sur la dame et repartir sans trop de problème. Depuis mon petit accrochage avec le personnel de maison, il y a toutes les chances pour que le domicile de la dame soit bien verrouillé et gardé. Je n'ai aucun renseignement sur

l'intérieur de la résidence. Pour entrer, il va falloir agir vite et sans fioritures. Même chose pour quitter l'endroit.

— Je peux t'aider ? demanda Grimaldi, une lueur d'espoir dans les yeux.

— Oui. Au moment du départ. J'ai toutes les raisons de penser que Carmita Rivas risque d'être difficile à contrôler. Ce serait bien de savoir que je peux compter sur quelqu'un pour m'épauler.

Un grand sourire illumina le visage du pilote, qui fit craquer les jointures de ses doigts.

— Je suis ton homme !

* * *

— Je ne sais pas quel genre de leviers vous avez actionnés pour obtenir la coopération de mon gouvernement, señor, déclara Felipe Redondo, capitaine des forces de polices de San Lorenzo, mais je peux vous assurer que ça ne me plaît pas.

— On se fout de savoir si ça vous plaît ou non ! répliqua Pete Morristown.

— C'est bon, Pete, ça va, intervint Curtis Kenney avec un geste de la main. Je m'occupe de ça.

Morristown lui décocha un coup d'œil furieux, mais garda le silence. Kenney n'aimait pas passer un savon à ses collègues, surtout à son meilleur ami, devant des étrangers, mais le temps leur manquait pour ce genre d'enfantillage. D'un caractère impulsif, Morristown jouait un peu trop volontiers la carte de l'affrontement dans ses relations avec les gens. Sauf que cette fois, vraiment, ils ne pouvaient pas se permettre de perdre du temps avec des discussions dignes d'une cour de récréation.

Les quatre hommes du Quail Group se trouvaient juste à l'intérieur du ruban de protection que la police avait tendu autour du complexe résidentiel où avait eu lieu la fusillade. Il y avait des cadavres un peu partout, et d'après ce que Kenney avait pu constater, le massacre semblait porter la signature de Brandon Stone. Il avait eu vent de l'incident grâce à un coup de fil que leur avait passé un membre de la sécurité de Gustavo.

— Tout ce que nous voulons, c'est déterminer qui est le responsable de ça, expliqua Kenney à Redondo. Y a-t-il des témoins ?

Redondo tendit l'index.

— Une témoin... Une jeune femme. Et pour l'instant, elle est plutôt secouée par ce qu'elle a vu.

— On peut lui parler ? demanda Kenney, tout en connaissant par avance la réponse.

— Non. Elle est notre unique témoin, et il n'est pas question de la laisser parler à qui que ce soit avant que nous l'ayons nous-mêmes interrogée de façon approfondie. Nous allons la garder, sous ma protection personnelle, jusqu'à ce que nous en ayons terminé avec elle. Alors, peut-être, vous pourrez la voir.

— Il sera trop tard, alors, marmonna Morristown.

— Je vois..., fit Kenney en intimant du regard à son ami de se taire. Nous allons devoir appeler le président Gustavo et lui faire savoir que vous refusez de coopérer avec nous. C'est regrettable.

Redondo tressaillit légèrement, sans pour autant perdre sa contenance.

— Vous pouvez appeler qui bon vous semble, *señor*. Dans l'immédiat, je pense préférable que vous ne restiez pas ici.

D'accord, songea Kenney. Redondo avait visiblement compris que la menace était sans réel fondement. Mais ça valait la peine d'essayer. Il marchait sur des œufs, bien plus que le flic de San Lorenzo, Gustavo ayant clairement établi qu'il ne tolérerait aucun débordement. La vie de son fils était en jeu...

Bien qu'il n'ait pas osé le dire au président équatorien en arrivant à Quito, Kenney ne croyait pas que les deux otages soient encore vivants. Mais ce Brandon Stone, et ses liens avec les événements des dernières trente-six heures, l'intéressait. C'était une des raisons pour lesquelles il avait choisi de ne pas abandonner sa mission après sa rencontre avec Gustavo.

— Patron ? appela Jones.

Kenney se tourna vers Jones, qui lui tendait une photo.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le colonel Stone, répondit Jones. Je viens de la recevoir et de l'imprimer. C'est un cadeau des renseignements équatoriens.

Morristown gloussa.

— Il n'est pas si balèze que ça : il s'est fait choper par une caméra de sécurité de l'aéroport...

Kenney se tourna vers Redondo et lui montra la photo. Elle était floue, mais c'était mieux que rien.

— Nous pensons que *cet* homme est responsable de ce qui est arrivé ici – ainsi que de récentes violences à Quito. Nous pensons aussi qu'il y a un rapport avec l'enlèvement du fils du président Gustavo. Nous sommes prêts à coopérer, mais nous avons besoin que vous nous aidiez.

Redondo s'empara du cliché et il l'étudia un long moment. Il hocha la tête, plusieurs fois, et regarda derrière lui, vers une voiture de patrouille. Kenney ne comprit pas trop ce qu'il fabriquait, avant de deviner que leur témoin devait se trouver dans cette voiture. Il caressa un court instant l'idée d'enlever la jeune femme, mais renonça presque

aussitôt. Si le coup était largement jouable, il avait tout à perdre avec un truc pareil. Beaucoup d'argent et la réputation de son groupe.

Il devait jouer les choses autrement.

Redondo, qui fixait toujours la photo, se gratta le menton.

— Á vrai dire, ça ressemblerait assez à l'homme que notre témoin nous a décrit. Mais elle assure qu'il lui a sauvé la vie. Elle se refuse à dire qu'il est responsable de ce qui s'est passé.

— D'après les services secrets de votre pays, ce type est un assassin et une menace, intervint Morristown. Vous êtes en train de me dire que votre témoin raconte le contraire ?

Redondo garda les yeux fixés sur Kenney, ignorant Morristown.

— Il me serait possible de garder cette photo, *señor* ?

Kenney hocha la tête.

— Bien sûr, capitaine. Voyez-y un gage de bonne foi de ma part. En retour, vous auriez quelques informations à nous livrer ?

Redondo plia la photo et la fourra dans sa veste d'uniforme.

— Je veux bien répondre à vos questions.

— Parmi les victimes, y avait-il des gens connus de vos services ?

— Jusque-là, nous n'avons identifié qu'un corps, répondit Redondo. Il avait une certaine notoriété à San Lorenzo. Il s'appelle... enfin, s'appelait Manuel Rivas. Le frère d'Adriano Rivas, un baron de la drogue originaire de Colombie – un criminel de la pire espèce, qui a eu ce qu'il méritait.

— Á savoir ?

— Il a été tué pendant une opération militaire, expliqua Redondo, visiblement ravi. Adriano Rivas avait beaucoup de sang sur les mains. Il aimait se considérer comme un homme du peuple, mais c'était en réalité un trafiquant de drogue, un assassin. Sa mort n'a pas fait couler beaucoup de larmes.

— Un chouette type, on dirait, commenta Morristown.

— Et Manuel Rivas ? demanda tranquillement Kenney, en espérant qu'il ne poussait pas trop sa chance. Vous pouvez nous dire quelque chose à son sujet ? Des informations qui pourraient nous être utiles ?

— Je n'ai rien d'autre à vous dire, répliqua Redondo.

Il pivota sur ses talons et partit rejoindre la voiture de patrouille.

Kenney se tourna et fit signe à ses hommes de le suivre. Redondo n'avait pas vraiment collaboré. Ce que Kenney pouvait comprendre. Le policier protégeait ce qu'il considérait comme son territoire, et il n'avait pas d'obligation légale de réponse à ce qui n'était à ses yeux qu'un gang de durs à cuire américains, des mercenaires qui ne travaillaient que pour l'argent. Kenney n'aimait pas trop cette idée, mais il ne pouvait rien y faire.

Alors qu'ils s'installaient à bord de leur SUV, une petite femme approcha du véhicule, du côté où elle était invisible à tous les

policiers. Kenney passa la main sous sa veste, mais la femme semblait vraiment inoffensive.

— Excusez-moi, *señor*..., dit-elle.

— Oui ?

— Je vous ai vu parler au policier.

D'un coup d'œil, elle désigna la scène du crime. Sa voix se chargea de venin tandis qu'elle ajoutait :

— Le capitaine, ce n'est pas un homme bien.

— Ouais, fit Morristown. Ça ne m'étonne pas, ça.

Assis au volant, il tordit le cou pour apercevoir la femme par la portière ouverte de Kenney.

— C'est un vrai con.

La femme lui adressa un rapide coup d'œil, avant de revenir à Kenney.

— Les hommes qui ont été tués aujourd'hui, ils travaillaient pour Manuel. Un homme est venu, il a dit qu'il était un ami de Manuel, et ils l'ont emmené dans son bureau. Ils ont parlé.

— Parlé de quoi ?

— Je n'ai pas pu entendre. Mais j'ai vu l'homme qui a fait cette chose horrible. Je sais que le capitaine Redondo, il ne fera rien. Il n'aimait pas Manuel. Il ne va pas trop se fatiguer pour retrouver l'assassin, j'en suis sûre. Moi, je l'ai vu, cet homme, et je n'oublierai jamais son visage.

Kenney se tourna vers ses hommes, et tous échangèrent des sourires entendus. Il fit un signe de tête à Sturgis, qui tourna son ordinateur portable vers la femme. Le visage du colonel Brandon Stone était toujours affiché sur l'écran.

Du pouce, Kenney désigna la photo et demanda :

— C'est lui ?

Elle retint son souffle et porta les mains à sa bouche, les yeux soudain brillants dans le soleil de l'après-midi.

— C'est lui ! C'est l'homme qui a tué Manuel !

Posant un regard implorant sur Kenney, elle ajouta :

— J'aimais Manuel, *señor*. Je n'ai pas beaucoup d'argent, mais je vous paierai ce qu'il faut pour que vous retrouviez cet homme et que vous le tuiez.

— Hé ! doucement, on n'est pas des assassins..., souligna Kenney. Mais nous aussi, nous voulons mettre la main sur lui. Vous auriez une idée de l'endroit où il a pu aller ?

— Je l'ai vu suivre un des hommes de Manuel, après... après le massacre.

Kenney la vit tressaillir, visiblement sous le choc du déferlement de violence dont elle avait été le témoin.

— Vous auriez quelque chose de plus précis ? lui demanda-t-il.

Elle hocha la tête.

— Je le connaissais, cet homme. Je l'avais déjà vu. Il est chargé de la sécurité de la famille Rivas. Il est sans doute allé chercher des renforts. Chez Carmita.

— Carmita ?

— La sœur de Manuel.

— Vous savez où elle habite ?

— Je peux vous y amener...

— Pas question ! dit aussitôt Morristown. On n'a pas besoin d'elle, Curtis. Ça pourrait être dangereux.

L'expression de la femme se ferma.

— Je n'ai pas peur de la mort, *señor*. Et je veux voir cet homme mourir. Laissez-moi vous aider, laissez-moi venir.

Kenney soupira.

— D'accord, dit-il. Mais une fois qu'on en aura terminé, on vous laissera en lieu sûr. Entendu ?

— J'ai compris.

Tout en faisant signe à la femme de monter à l'arrière, Curtis Kenney se demanda quel genre de marché il venait de conclure là.

CHAPITRE IX

La grenade 40 mm jaillit du lanceur M-203 monté sous le fusil M-16 A-2 de l'Exécuteur et alla complètement détruire la Mercedes Benz stationnée dans l'allée circulaire de la propriété de Carmita Riva. Bolan s'était déjà mis en mouvement et quitta sa planque pour se précipiter vers les deux gardes en faction au portail d'entrée.

L'un des deux hommes le repéra et plongea la main sous sa veste. Il en sortit un pistolet-mitrailleur. Il eut le temps de viser, mais pas de tirer. Tout en courant, l'Exécuteur pressa la détente du M-16. Touché en plein torse par deux balles NATO, le garde fut soulevé de terre et alla s'écraser contre le portail.

L'autre comprit qu'ils étaient attaqués, et il décida qu'il valait mieux appeler des renforts plutôt que d'affronter l'ennemi tout seul. Bolan ne pouvait pas l'en blâmer.

Quand le Guerrier atteignit la guérite, il pressa le bouton de l'émetteur radio qu'il avait à la ceinture.

— Striker à Eagle One... Vas-y !

Il trouva refuge derrière la guérite de garde une poignée de secondes avant que le portail ne disparaisse au milieu d'une boule de feu. L'antichar M-72 A-2 que venait de lancer Grimaldi fit jaillir les deux lourdes portes en fer forgé de leurs gonds et les envoya dans des directions opposées.

L'Exécuteur s'élança à travers l'ouverture. Il longea l'allée et passa d'un arbre à l'autre, minimisant les risques de confrontation. Quelques gardes armés de pistolets-mitrailleurs s'étaient déjà postés à des fenêtres du premier étage de la maison, une vaste demeure dans le style hacienda, et tentaient de le buter. Ils ne parvinrent pas à l'inquiéter. Toucher une cible en mouvement à cette distance aurait déjà posé des problèmes à un tireur d'élite ; autant dire que c'était mission impossible pour des flingueurs qui devaient rarement aller s'entraîner.

Bolan atteignit un point stratégiquement intéressant. Il s'arrêta et redressa le mécanisme de hausse ; il effectua des réglages, visa une fenêtre du premier étage et pressa la détente. La crosse buta contre son épaule avec la même force que celle d'un fusil de chasse. Un petit nuage de fumée s'échappa de la culasse tandis que Bolan laissait tomber la douille de la grenade et chargeait aussitôt une autre 40 mm. Au même moment, il entendit le premier projectile exploser en vomissant une boule de gaz surchauffé. Le souffle brûlant fit passer par la fenêtre le corps désarticulé du garde embusqué là. Il tomba la

tête la première dans une haie bien entretenue, en contrebas de la maison.

Bolan délivra un message similaire dans une autre fenêtre, vide de tout occupant. Á sa grande satisfaction, l'effet fut le même – les gaz et la chaleur que libéra l'explosion ébranlèrent toute la demeure, qui parut vouloir s'écrouler. C'était plus le genre de mission offensive avec lequel l'Exécuteur se sentait à l'aise. Jusqu'à présent, il avait été plus ou moins contraint de jouer le jeu des autres ; d'attendre des informations qu'il aurait pu normalement obtenir avec une relative facilité en employant la méthode forte. La donne avait changé.

Désormais, l'ennemi allait devoir faire selon ses règles.

Alors que leur SUV arrivait à l'angle de la rue déserte, la tranquillité de l'après-midi fut brusquement rompue par une boule de feu rouge orangé qui déferla dans l'air, à deux pâtés de maisons de là. Un instant plus tard, le coup de tonnerre d'une explosion leur parvint. Si la scène avait de quoi terrifier Paloma, la femme qui se trouvait avec eux, les membres du Quail Group étaient rompus à ce genre de spectacle.

Morristown se tourna vers Kenney et demanda :

— Stone ?

Kenney opina du chef en même temps qu'il tournait son attention vers la femme assise à l'arrière, entre Jones et Sturgis.

— C'est la maison de Carmita Rivas ?

La femme se contenta de hocher la tête.

Kenney donna un coup sur l'épaule de Morristown.

— Grouillons-nous !

Les hommes du Quail Group passèrent en mode combat avec une rapidité et une efficacité qui en disaient long sur leur expérience et leur entraînement. Sturgis récupéra un sac à ses pieds et en sortit deux HK-53. Il en tendit un à Jones, et les deux hommes vérifièrent dans un bel ensemble le fonctionnement de leurs armes.

Kenney prit un autre sac, qui se trouvait également à ses pieds, et il en tira un M-16 A-3. Pas facile de bouger le fusil dans l'habitacle sans risque de pointer le canon vers un de ses occupants. Mais il y parvint. Il trouva une bonne position et actionna le levier d'armement, jeta un coup d'œil dans la chambre et aperçut le reflet doré d'une cartouche 5,56 mm. Il relâcha le levier pour armer le fusil, avant de pousser à deux reprises *leforward assist*.

Son arme prête, Curtis Kenney s'accorda une poignée de secondes, le temps de se préparer psychologiquement et physiquement à affronter le mystérieux colonel Brandon Stone.

— Aigle Un à Striker ! fit la voix de Grimaldi dans l'oreillette de Bolan.

— Je t'écoute, répondit le Guerrier en atteignant une porte, sur le

côté.

— J'ai un véhicule qui arrive dans la rue. Un véhicule hostile, à vue de nez.

Bolan réfléchit un court instant.

— Bien reçu. Tu restes planqué et tu affines ton jugement. Je ne veux pas me tromper.

Bolan avait rejoint le côté de la maison et la porte qui se trouvait là. Il donna un coup de pied dans le battant, qui se révéla solide et refusa de céder. Il recula, leva le canon du M-16 à hauteur du verrou et pressa la détente. Les balles de gros calibre transpercèrent la serrure sans la moindre difficulté. Bolan tira de nouveau et vit soudain la porte s'ouvrir. Il pénétra dans la maison et s'accroupit. La réponse à son intrusion fut presque immédiate.

Un des gardes – qui se cachait derrière un gros réfrigérateur couleur acier – ouvrit le feu avec un pistolet-mitrailleur, balayant l'encadrement de la porte à coup de 9 mm Parabellum. L'air s'emplit de fragments de bois et de poussière de plâtre qui se déversèrent sur Bolan. Dans la grande cuisine, la visibilité s'était considérablement réduite.

Le Guerrier se faufila jusqu'à un point situé entre un grand meuble de rangement et un des deux îlots. Il porta la crosse du fusil à son épaule, et un genou en terre, balança deux courtes rafales. La première arracha des gerbes d'étincelles sur le frigo derrière lequel se planquait le flingueur. Surpris, celui-ci voulut s'abriter ailleurs et il apparut à Bolan, dont la seconde rafale l'atteignit de plein fouet, au torse et à l'abdomen. Le pistolet-mitrailleur s'envola, et l'autre rebondit contre un mur, avant de glisser au sol.

Par une des portes de la cuisine, ouverte, le Guerrier entrevit dans une pièce voisine plusieurs gardes qui approchaient. Posant le combo M-16 / M-203 sur l'îlot pour le caler, il pressa la détente du lance-grenades. Une grenade incendiaire 40 mm remplie de TH3 explosa au premier impact et arrosa de phosphore brûlant ses environs immédiats. Le métal en fusion s'abattit sur les gardes, enflammant aussitôt tout ce qu'il touchait. Une odeur âcre de cheveux, de chair et de vêtements brûlés flotta jusqu'à Bolan, accompagnée de hurlements d'agonie.

Le Guerrier s'élança et traversa un salon jonché de corps, cadavres et agonisants. Il rejoignit un escalier et gravit rapidement les marches, son arme devant lui. Il atteignit le sommet des marches sans rencontrer la moindre opposition. Il était sur le point de fouiller l'une après l'autre toutes les pièces, quand il entendit la voix de Grimaldi.

— Aigle Un à Striker.

— Je t'écoute.

— Nouveaux arrivants identifiés. SUV, avec à son bord quatre

hommes et une femme. Ils ont franchi le portail avant que j'aie pu les arrêter. Les quatre hommes se sont séparés et convergent sur ta position. J'ai dans l'idée qu'il s'agit de notre petit groupe de cailles...

Bolan réprima un juron. Il avait espéré éviter une confrontation avec eux, mais il n'avait plus le choix, à présent. S'ils se mettaient en travers de son chemin, d'une manière ou d'une autre, il serait contraint de les traiter comme des ennemis. Ils avaient un travail à accomplir, il le savait. Lui aussi.

— Compris, dit-il. Et la femme ? Tu penses qu'elle est innocente. Un otage ?

— Possible. À moins qu'elle les ait accompagnés jusqu'ici.

— Tu la mets à l'écart. Je ne veux pas risquer de tuer des non-combattants.

— Entendu.

— Terminé.

Bolan allait poursuivre ses recherches, s'engageant dans un long couloir, quand il s'avisa soudain d'une présence. Une beauté aux cheveux sombres se tenait à moins de vingt mètres de lui, les jambes légèrement écartées, un gros revolver en main. Un Ruger Super Redhawk chambré en .44 magnum. Il plongea sur le côté une microseconde avant que la femme ait pressé la détente.

Dans le même temps, les oreilles tintant du coup de tonnerre de la détonation, l'Exécuteur comprit qui était en train de lui tirer dessus. Carmita Rivas n'était apparemment pas une gentille petite fille de riche... Au fil des ans, quelqu'un avait dû lui apprendre comment se défendre de la manière forte – très forte même, au vu de l'arme qu'elle utilisait.

La balle Remington .44 Magnum creusa un trou bien net dans la moulure de bois, juste au-dessus de la tête de Bolan. Un autre projectile suivit presque aussitôt, qui passa cette fois à quelques centimètres de son genou et perfora le mur dans un sillage de poussière et de plâtre. Le Guerrier décrocha de son harnais une grenade flashbang, il la dégoupilla et il la fit passer de l'autre côté de l'angle de mur. Il entendit quelqu'un qui retenait son souffle, une espèce de petit miaulement, puis ferma les yeux avec force et pressa les mains sur ses oreilles en même temps qu'il ouvrait la bouche.

Dès que la grenade eut explosé, il jeta un coup d'œil de l'autre côté et il découvrit Carmita Rivas assise par terre, les jambes étendues devant elle, un masque de confusion sur le visage. Elle avait eu de la chance de tomber nez à nez avec l'Exécuteur et d'avoir ainsi une opportunité de sortir presque indemne de cette histoire. Si elle coopérait, elle vivrait peut-être assez longtemps pour raconter tout ce qui lui était arrivé à ses petits-enfants.

Bolan se redressa et la rejoignit avant qu'elle ait pu réagir. Il

récupéra le gros revolver par terre, le glissa dans sa ceinture, puis il attrapa la femme par le bras et l'obligea à se relever. Elle n'était pas trop sûre sur ses jambes, mais d'un rapide examen, Bolan s'assura qu'elle n'avait pas de grosse blessure.

Il lui passa les mains dans le dos et utilisa des menottes plastiques pour lui lier les poignets. Il l'entraîna vers l'escalier. Jusque-là, tout se passait bien. Il pensait s'être débarrassé de tous les gardes de la maison. Si la chance restait avec lui, il allait pouvoir faire sortir Carmita de la maison vivante et éviter tout affrontement avec le Quail Group.

Sauf que la chance décida de lui faire faux bond.

Il atteignait le bas des marches quand le carreau d'une fenêtre, près de la porte d'entrée, fut fracassé par un petit cylindre. Le Guerrier sut immédiatement de quoi il s'agissait, même si l'objet alla rebondir sur le sol de l'entrée et contre le mur opposé. Il réagit à l'instinct : il ouvrit la porte d'un placard, tout proche, et poussa Rivas à l'intérieur alors que, déjà, de la fumée commençait de s'échapper de la grenade lacrymo. Très vite, il le savait, la respiration deviendrait difficile, les yeux allaient piquer.

Il sortit d'une des poches de sa ceinture une masse de plastique et de caoutchouc. Il défit une petite patte en plastique, et immédiatement, il eut en main un véritable masque à gaz opérationnel. Bolan le passa sans attendre, plaquant les mains contre les filtres alors qu'il expirait profondément. Il chassa ainsi tout excès d'air du masque ; il régla ensuite la sangle pour l'adapter à son visage.

Un instant plus tard, des ennuis bien plus importants passèrent la porte lorsque celle-ci s'ouvrit brusquement et livra le passage à un type immense, tout en muscles, habillé en civil. L'homme portait un masque à gaz qui lui cachait le visage, mais le Guerrier vit à ses cheveux et sa peau qu'il était noir. Bolan leva son fusil, avant de changer d'idée à la dernière seconde et de se précipiter sur le nouveau venu, la crosse de son arme en avant. L'autre fut pris par surprise, et Bolan lui asséna un coup de crosse en plein plexus solaire. Il entendit les poumons du Noir se vider d'un coup. L'Exécuteur fit suivre par un coup de pied dans les parties et un uppercut au menton qui acheva l'autre. Le type s'écroula comme une masse.

Le Guerrier revint au placard et en sortit sa prisonnière, qu'il tira vers la porte d'entrée. Se fiant aux indications de Grimaldi, il paria sur le fait que les quatre hommes arrivés à bord du SUV s'étaient séparés pour investir la maison par toutes ses issues. Si ce type était bien l'un d'eux – et d'après les signalements transmis par le Ranch, ce devait être le cas –, ses collègues n'atteindraient pas à temps l'intérieur de la maison pour inquiéter Bolan. Cela arrangeait l'Exécuteur. Il préférait éviter tout conflit avec le Quail Group.

Il s'était déjà fait assez d'ennemis dans la journée.

Sur le côté de la maison, Curtis Kenney trouva une porte à moitié sortie de ses gonds.

Il pénétra lentement dans la bâtisse et se retrouva dans la cuisine. La crosse bien calée contre son épaule, il balaya l'espace avec le canon de son M-16. Il inspecta ainsi toute la pièce, sans cesser d'avancer, même à faible portée, une cible en mouvement était bien plus difficile à atteindre.

Il y avait dans l'air un résidu de fumée et une odeur de brûlé. Et alors qu'il passait dans la pièce suivante, un grand salon, Kenney découvrit les cadavres. Il avait déjà vu ce genre de spectacle, des dizaines et des dizaines de fois, et il était familier avec les ravages épouvantables que pouvaient faire les bombes incendiaires. Quelqu'un en avait balancé une au milieu de ces hommes – quelqu'un qui devait être le colonel Stone, Kenney en avait la certitude.

Ce type était efficace. Mais c'était aussi un putain de psychopathe, qui semblait prendre un malin plaisir à tout détruire sur son passage. Ce que Kenney avait du mal à saisir, c'était ce que ce maniaque fabriquait en Équateur. Quel était son but, au juste ? Il n'était pas seulement là pour le plaisir de dessouder des porte-flingues ; il y avait autre chose ; c'était obligé.

Kenney comprit qu'il ne pouvait rien faire pour aucun de ces pauvres crétins aux corps calcinés, par terre, et il continua d'avancer. La fumée s'épaissit, et, à l'odeur, Kenney comprit qu'il n'était plus seulement question d'une bombe incendiaire... Jones avait visiblement fait usage d'une de ses grenades lacrymogènes.

Kenney porta aussitôt la main à sa sacoche pour y récupérer son masque N.B.C.

— Québec Quatre à Québec Un, répondez !

C'était la voix de Sturgis, dans son oreillette, et Kenney repéra tout de suite le stress inhabituel qu'il y avait dans sa voix.

— Ici Québec Un, répondit-il.

— Québec Trois est au tapis. Je répète, Québec Trois est au tapis !

— Du calme, Québec Quatre. C'est grave ?

— Je ne peux pas dire. Mais notre gibier file à l'anglaise.

— Compris. Faites le nécessaire pour l'arrêter, dit Kenney. J'aimerais l'avoir vivant, si c'est possible. Quelle est votre position ?

— Sud de la maison, répondit Sturgis. Notre gibier se dirige vers nous. Vers le portail et la rue.

— Restez où vous êtes. Ne bougez surtout pas tant que je ne suis pas en position...

— Numéro Deux à Numéro Trois, intervint Morristown. Je l'ai ! C'est maintenant, ou on n'aura peut-être pas de seconde chance.

— Compris. Mais je le veux vivant, d'accord ?

Un silence accueillit Kenney alors qu'il se tournait et revenait sur ses pas. Bon sang, si les deux autres engageaient le combat avec Stone sans l'attendre, il allait leur passer un savon dont ils se souviendraient. Ils ne savaient toujours pas qui était ce type. Kenney voulait avoir une chance de l'interroger avant de s'en débarrasser, et il savait que Morristown avait tendance à aller un peu trop vite en besogne, parfois – à flinguer et à poser les questions ensuite.

Il espérait vraiment qu'il n'était pas trop tard.

Alors qu'il passait à hauteur du SUV, Bolan jeta un rapide coup d'œil à l'intérieur et vérifia qu'il était vide. Ce brave vieux Jack. Il s'en était une fois de plus sorti.

L'Exécuteur continua de courir en remorquant Carmita. Il n'était qu'à une trentaine de mètres du portail quand une volée de plomb brûlant fila au-dessus de sa tête. Bolan s'arrêta net, pour changer de direction, mais dans la manœuvre, il glissa sur la mousse qui couvrait par endroits l'allée. Il tomba en arrière et entraîna sa prisonnière avec lui alors qu'il atterrissait sans douceur sur les fesses. La chute lui coupa le souffle et son poignet heurta quelque chose de dur. Le combiné M-16 / M-203 lui échappa.

Le Guerrier vérifia rapidement l'état de Carmita, avant de rouler sur le ventre. Un homme, dont le signalement correspondait à un des membres du Quail Group, courait comme un malade vers lui, un HK-43 en main. Bolan porta la main à sa ceinture et au Desert Eagle qui se trouvait dans son holster. Il sortit le gros pistolet, visa et tira dans un même mouvement, pressant la détente deux fois. Il aurait préféré que les choses se passent autrement, mais les autres ne lui avaient pas laissé le choix. Les dents serrées, le Guerrier se redressa. Sa première balle atteignit l'homme à l'épaule et il tourna sur lui-même. Il ne put réaliser un tour complet, car la deuxième .44 Magnum haute vélocité lui fit exploser le crâne.

Bolan entendit un cri, sans chercher à en repérer la source. Il comprit juste qu'il s'agissait d'un des autres soldats du Quail Group, car l'instant d'après, il eut l'impression que les projectiles haute vélocité filaient de tous côtés autour de lui. Le Guerrier reprit sa course vers le portail, aussi vite que le lui permettaient ses jambes. Il avait décidé de porter Carmita, qui jurait et gesticulait sur son épaule comme une folle.

Alors que l'Exécuteur franchissait le portail, Grimaldi s'arrêta en dérapant à bord de la Camaro, la capote relevée. Bolan laissa tomber Carmita sur le siège arrière, avant de sauter à bord de la voiture. Grimaldi faillit l'éjecter du véhicule quand il accéléra et s'éloigna dans un nuage de gomme.

— Je vois que tu as ce que tu étais venu chercher, fit remarquer Grimaldi en criant presque pour se faire entendre.

— Oui... Mais j'ai aussi buté un de nos amis mercenaires, répondit Bolan, une pointe de regret dans la voix.

— Désolé, Striker.

— Moi aussi je suis désolé, Jack.

En cet instant, Mack Bolan ne trouvait aucun réconfort dans le fait d'avoir survécu à la rencontre.

CHAPITRE X

— Qu'est-ce que tu racontes ? lâcha Adriano Rivas d'une voix sifflante. Tu es en train de me dire que cet enfoiré a non seulement tué Manuel, mais que tu l'as laissé enlever ma chère Carmita pratiquement sous ton nez ?

À l'autre bout de la ligne, Arauca garda le silence, un silence que Rivas prit pour ce qu'il était : de la déférence et des excuses. Il connaissait Chico Arauca depuis bien trop longtemps pour penser qu'il s'agissait d'autre chose.

— On lui a mis un nom dessus, à cet enclé ? demanda encore Rivas.

— Notre contact à Quito l'a formellement identifié. Il s'appelle Stone. C'est un ancien colonel de l'armée.

— Je veux son cadavre, Chico. Tu m'entends ? Prends tous les hommes que tu pourras trouver, absolument tous, et retrouve-le. Tu ne me fais pas faux bond, cette fois. C'est compris ?

— J'ai compris, patron.

— Et la prochaine fois que tu m'appelles, c'est pour m'annoncer que tu as fait le boulot.

— Oui, Adriano.

— Bien. Et tâche de me ramener Carmita en un seul morceau. S'il lui arrive quoi que ce soit de regrettable, je t'en tiendrai pour responsable. Personnellement.

Rivas raccrocha.

Il avait du mal à croire ce qu'il venait d'apprendre. Bien sûr, il ne blâmait pas vraiment Arauca pour ce qui arrivait. Une bonne partie des responsabilités lui incombait, il le savait. Il avait joué ses cartes trop tôt. Mais après sa conversation avec Cabeza – une conversation très éclairante, il devait le reconnaître –, Rivas avait maintenant une idée plus précise de celui qu'ils affrontaient.

Une fois encore, l'Américain avait largement surclassé ses meilleurs hommes ; il les avait écrasés. Ce type était un bon, qu'ils ne pouvaient plus se permettre de sous-estimer. Cette erreur avait été fatale à son frère. Manuel allait lui manquer, même s'il avait un peu trop souvent marqué son opposition à Rivas et à la façon dont il menait les affaires... Mais la famille était la famille, et il devait maintenant venger la mort de son frère.

D'après ce que Chico lui avait rapporté, Manuel était mort en voulant protéger ses affaires. Cette pourriture de Stone l'avait tué de sang-froid, il l'avait assassiné devant des témoins. Apparemment, les

flics avaient fait savoir qu'ils cherchaient toute personne qui permettrait de mettre la main sur l'Américain. Cela convenait très bien à Rivas, qui tenait généralement ses meilleures informations des flics, justement.

Avec le temps, les gens semblaient avoir oublié qu'un jour Rivas avait fait la loi dans cette ville. C'était probablement ce qui allait de nouveau se passer. Se déplacer en Colombie était devenu très difficile sans être reconnu. Il avait bien plus de liberté et de mobilité en Équateur, et il en aurait encore bien plus quand il aurait rejoint les États-Unis.

Mais, pour l'instant, il avait besoin de se concentrer sur ses projets. Cabeza avait été son maillon faible. Maintenant qu'il était débarrassé de ce gros porc, Rivas allait pouvoir aller de l'avant sans avoir à regarder sans arrêt par-dessus son épaule. La perte du labo de Quito n'avait rien d'agréable, mais ça n'était pas non plus la fin du monde pour lui, loin de là. Dans quelques jours, sa première grosse cargaison allait quitter San Lorenzo, et cela se passerait au nez et à la barbe de tout le monde. Les Américains n'avaient qu'une préoccupation en tête, en ce moment : retrouver Esposito et Gustavo. Ils étaient à cran.

Qu'ils continuent donc de s'énervier. De cette façon, ils commettraient encore plus d'erreurs. Rivas avait de toute façon prévu de relâcher Esposito dans les douze prochaines heures. Une fois débarrassé de lui, il ferait partir la cargaison. Tout allait se passer parfaitement – pour la simple et bonne raison que son plan était *parfait*. Le temps que tous les autres comprennent ce qui était arrivé, il serait trop tard ; Rivas serait entré sans le moindre problème aux États-Unis avec sa marchandise.

Ce serait son jour de gloire.

* * *

Curtis Kenney se tenait devant les portes de la morgue de l'hôpital et attendait impatiemment que l'expert médico-légal en ait fini avec les policiers.

Au grand désarroi de Kenney, le capitaine Redondo s'était montré avec une petite armée de flics en uniforme *et* en civil. Cette fois, leur rencontre serait d'une nature plus officielle que la première. Ça ne lui plaisait pas de l'admettre, mais il semblait bien que Redondo ait toutes les cartes en main. Il avait de bonnes raisons pour les envoyer derrière les barreaux si ça lui chantait, et Kenney savait d'avance que le président Gustavo ne lèverait pas le petit doigt pour les sortir de prison. Le chef d'État ne pouvait pas intervenir si la police décidait de sanctionner le Quail Group parce qu'il opérait de façon illégale dans le pays. Gustavo avait déjà violé un certain nombre de lois nationales et

internationales en laissant une S.R.M. mener des opérations militaires à proximité d'une population civile.

Morristown faisait les cent pas devant la morgue avec colère. Kenney savait ce qui se passait en lui. Sturgis et lui étaient très amis. Et cela contrariait Kenney – encore plus que le fait que Sturgis ait été tué par Brandon Stone.

— Bon sang ! rugit-il en écrasant son poing contre le mur plaqué de bois.

Il vit volte-face et se tourna vers Jones et Morristown, un goût de bile dans la bouche.

— J'espère que vous comprenez maintenant pourquoi il faut suivre les ordres, messieurs !

— Écoutez, Curt, je..., commença Jones.

— La ferme ! J'aimerais que vous m'écoutiez, tous les deux.

Kenney fixa son regard sur Morristown.

— Je vous avais donné l'ordre de m'attendre, jusqu'à ce que je puisse vous fournir du soutien. Mon anglais n'est pas assez compréhensible ?

Le visage de Morristown s'empourpra.

— Mais j'ai suivi tes ordres, Curt ! C'est pas ma faute si Lou a pété un câble, sur ce coup ! Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ?

— Il y avait forcément quelque chose à faire. Forcément.

— Ce n'est quand même pas moi qui lui ai dit de charger comme un malade vers l'autre ! Je savais que ce Stone est un psychopathe de première. N'oublie pas que j'ai essayé de vous convaincre tous que ce boulot était un truc de fou. Maintenant, si tu as l'intention de me rendre responsable de ce qui s'est passé...

Kenney secoua la tête, lentement, réprimant toute trace d'émotion dans sa voix. Mais il eut le sentiment que ses mots sonnaient creux, qu'ils n'étaient pas convaincants.

— Il n'est pas question de te rendre responsable de quoi que ce soit. Je dis juste qu'à l'avenir...

Il ne finit pas sa phrase, car la porte de la morgue s'ouvrit et livra passage à plusieurs flics en uniforme, suivis de Redondo. L'expression du policier était éloquente, quand il se tourna vers Kenney. Il ne faisait rien pour cacher son dégoût et son mépris. Un comble ! Ce n'était quand même pas Redondo qui avait perdu un homme, aujourd'hui, merde !

— Si je pensais que cela méritait cet effort, *señor*, et si vous n'aviez pas perdu un de vos amis aujourd'hui, je vous ferais arrêter sur-le-champ et mettre dans une cellule pour un long moment.

Kenney n'avait rien à répondre, sachant que l'autre pouvait très bien mettre sa menace à exécution. Il avait tout intérêt à se tenir tranquille – c'était parfois la meilleure des tactiques. Et, d'instinct, il

sentait que c'était le cas, ici.

— Je vous donne exactement deux heures pour quitter San Lorenzo, vos hommes et vous, annonça Redondo. En fait, vous avez deux heures pour partir du pays. Je me fiche pas mal de savoir sous quelle autorité vous travaillez. Vous allez quitter l'Équateur et ne plus jamais y revenir. Si jamais c'était le cas, mes hommes ont ordre de tirer à vue.

Kenney soupira. Avant qu'il ait pu répondre, Morristown s'avança.

— Et le corps de Sturgis ?

— Il sera rendu à votre pays une fois notre enquête terminée et ce Brandon Stone en prison, répondit Redondo.

Et comme si tout cela ne l'intéressait vraiment pas, il se détourna pour s'entretenir avec un de ses hommes.

— On ne part pas, annonça tranquillement Kenney.

Redondo pivota sur ses talons, lentement. Il avait un sourire implacable sur les lèvres.

— Qu'est-ce que vous venez de dire ?

— J'ai dit que nous ne partions pas. En tout cas, pas sans le corps de notre ami. Et si ça ne vous plaît pas, capitaine, jetez-nous en prison. Mais nous ne quitterons pas l'Équateur sans le corps de Louis Sturgis. Il n'y a pas de négociation possible.

— Là-dessus, nous sommes d'accord, *señor* Kenney. Il n'y a pas de négociation possible, parce que vous n'êtes absolument pas en position de négocier. Ne m'obligez pas à perdre mon temps. Nous avons en ce moment des problèmes graves à résoudre. Comme aucune personne innocente n'a été tuée, du moins personne d'importance à mes yeux –, je suis disposé à vous laisser partir. Estimez-vous heureux.

— Cela ne répond toujours pas à la question concernant notre...

— Oui, le corps. Très bien, messieurs. Puisque le sujet semble vous tenir à cœur, je vais voir ce que je peux faire pour accélérer le processus et vous accorder un sursis jusqu'à ce que vous puissiez prendre possession de la dépouille de votre ami. En attendant, mes hommes vont vous accompagner à un hôtel, où vous demeurerez jusqu'à ce qu'on vous remette le corps.

— Ce ne sera pas nécessaire, capitaine, assura Kenney. Nous pouvons nous débrouiller tout seuls.

— J'insiste, fit Redondo, d'un ton sans réplique. Cela me fait plaisir...

Carmita Rivas avait du mal à croire à ce qui lui arrivait.

Depuis tout le temps qu'elle veillait sur les affaires de son frère, jamais elle n'aurait pensé pouvoir être humiliée de la sorte. L'homme qui était assis face à elle, et dont elle avait du mal à distinguer clairement les traits – était une brute, un barbare. Séduisant, d'accord, mais un barbare quand même. Carmita n'éprouvait pas la moindre

attrance pour lui. Il restait un ennemi de l'empire Rivas, et quand Adriano s'occuperait de lui, il regretterait ce qu'il avait fait.

Carmita avait bien essayé de le prévenir, mais le colonel Stone, ainsi qu'il disait s'appeler, ne semblait pas le moins du monde intimidé. Il était même étonnamment calme, quand on songeait au massacre qu'il venait de perpétrer. Carmita était dans un trop grand état de confusion, sur le moment, pour mesurer les dommages qu'il avait causés chez elle, mais tout était remplaçable. Son frère mettrait l'argent qu'il faudrait. Il était possible qu'Adriano ne sache pas encore que ce Stone l'avait enlevée, surtout si Chico Arauca n'avait pas survécu à la bataille, à l'hacienda. Mais s'il n'était pas au courant, Manuel l'apprendrait bien assez tôt, lui, et il viendrait aussitôt la chercher. S'il n'avait pas la force et le machisme d'Adriano, sa loyauté n'était pas à remettre en question dès qu'il était question de la famille.

Il viendrait, même s'il ne savait pas où chercher.

Carmita songea à la façon dont elle s'était laissé entraîner dans les affaires d'Adriano. Elle avait eu toutes les chances lorsqu'elle était revenue de son collège pour jeunes filles en Espagne, un établissement qui ressemblait plus à un couvent qu'autre chose. Âgée de vingt-deux ans, diplômée de commerce d'une université très convoitée, Carmita avait ouvert ses boutiques grâce à l'argent d'Adriano, l'argent de la drogue, elle le savait. En contrepartie de cet aide, et de l'indéfectible loyauté d'Adriano, Carmita avait su qu'elle devrait un jour lui rendre la pareille. Ainsi, quand il lui avait demandé de veiller sur ses affaires pendant sa disparition, elle n'avait pas hésité un instant, malgré son ignorance en bien des domaines. Heureusement, Chico avait été là pour la seconder en cas de besoin. Toutes ces années, elle n'avait pas échangé un mot avec Adriano. Manuel, lui, ignorait même que leur frère était vivant. Adriano avait insisté pour qu'il n'en sache rien, convainquant Carmita que leur petit frère serait plus en sécurité de cette manière. Elle n'avait pas discuté ce point.

Les choses allaient être différentes, maintenant. Bientôt, très bientôt, Adriano allait devoir se montrer. Il ne pourrait pas garder sa « résurrection » secrète à son frère une fois que la nouvelle qu'il était en vie circulerait...

Elle leva les yeux vers le colonel Stone. L'homme qui travaillait avec lui, et qui l'appelait Striker, devait être une sorte d'assistant. De leurs conversations, elle avait déduit qu'il était pilote. Il s'était absenté, la laissant seule avec l'autre brute.

Stone était un homme d'autorité, une autorité qui l'enveloppait comme une espèce d'aura. Il avait un regard intense, des yeux d'un bleu métallique qui semblaient la transpercer. Il donnait aussi l'impression de lire en elle comme dans un livre ouvert. Elle n'aimait vraiment pas la façon déconcertante dont il la fixait. Cela n'avait rien

de sexuel, ce n'était pas non plus le regard d'un prédateur ; non, c'était le regard froid de quelqu'un qui la sondait.

Elle se demanda ce qu'il pouvait penser en cet instant.

Il sourit, soudain, d'un sourire presque chaleureux.

— Il semblerait que vous vous êtes occupée de la boutique pendant que votre frère se cachait comme un animal apeuré...

— L'animal, ce n'est pas mon frère, Américain ! répliqua Carmita, comme si elle crachait. Il vous tuera, quand il vous aura trouvé.

— Il n'aura pas besoin de me trouver. J'ai l'intention de le trouver en premier. Et vous allez m'aider.

— Jamais !

Stone sortit un pistolet qu'il portait dans un holster d'épaule, par-dessus sa combinaison noire. Si elle avait cru voir de la chaleur dans son sourire, cette chaleur avait bel et bien disparu. Carmita n'avait pas peur de mourir, mais elle savait qu'il y avait de nombreuses façons de mourir. Certaines étaient lentes, certaines très rapides ; d'autres atroces et d'autres encore indolores. Stone avait l'air d'un homme qui avait une grande, une très grande expérience en la matière. Elle n'avait pas affaire à un amateur.

— Vous pouvez me torturer ou me tuer ! lui lança-t-elle.

Elle sentit que sa voix manquait de conviction. Elle poursuivit, néanmoins, et ajouta sur un ton hautain :

— Mais je ne vous dirai rien sur Adriano. Rien du tout.

— Vous l'avez déjà fait, déclara l'homme avec un de ses sourires glaçants.

Il posa le pistolet sur la table, près des deux chaises sur lesquelles ils étaient assis. Puis, reculant sa propre chaise, il étendit les jambes et joignit ses mains sur sa nuque.

— C'est juste que vous ne le savez pas.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Vous m'avez donné des réponses avant même que j'aie posé les yeux sur vous, Carmita. Je les ai obtenues quand Arauca a envoyé sa petite bande pour se débarrasser de moi. Puis quand votre frère a essayé de me tuer. Á ce propos, n'espérez pas trop qu'il viendra à votre secours. Il est mort.

Carmita en eut le souffle coupé.

— Manuel ? Je... je ne vous crois pas.

— Vous feriez mieux.

L'homme se leva et s'approcha d'un réfrigérateur. Il prit la carafe qui se trouvait dessus et remplit d'eau glacée un mug en plastique. Il le lui tendit, mais elle tourna la tête sur le côté, les lèvres pressées.

Il haussa les épaules et remit la moitié de l'eau dans la carafe, reposant le mug sur la table.

— Je pense que vous allez m'aider à mettre la main sur votre frère,

pour la bonne raison qu'il va patir à votre recherche. S'il n'a pas peur, bien sûr...

Carmita tenta de le frapper en lui donnant un coup de pied dans le tibia, mais l'Américain para facilement avec une prise de karaté. Et c'est lui qui lui donna un coup en plein tibia. Elle réprima un cri de douleur. Pas question de montrer un signe de faiblesse devant ce salaud. Elle allait le défier jusqu'au bout. Elle envisagea ses différentes options. Adriano lui avait souvent si dit que si l'on était capturé par l'ennemi, la chose la plus importante à faire était de tenter de s'évader.

Elle imagina très vite un plan.

— Vous allez me violer ?

Il parut surpris.

— Vous violer ? Vous pensez que je vais vous violer ?

Carmita garda le silence.

— Vous devez vraiment me prendre pour une espèce d'animal, déclara Stone. En tout cas, non, je n'ai pas l'intention de vous violer. Je n'ai pas besoin de porter la main sur vous. Peu importe si vous ne me dites rien. Vous *êtes* déjà ce dont j'ai besoin – un appât. Jusqu'à présent, tout le monde a essayé de me faire croire que votre frère serait vraiment mort il y a trois ans et qu'il est de retour, sous l'apparence d'une espèce de fantôme ambulant...

— Des histoires et des superstitions ridicules ! lança Carmita.

— On est au moins d'accord sur un point. Moi non plus, je n'y crois pas. Vous savez, je n'ai pas tout de suite compris ce que mijotait votre frère. Je ne savais même pas s'il avait un rapport avec l'enlèvement de Mario Esposito et d'Hernando Gustavo. Mais quand cette société militaire privée s'est montrée chez vous en même temps que moi, tout s'est éclairé.

— Je ne vous dirai rien, insista Carmita.

— Ce n'est pas la peine. Je vois de mieux en mieux ce qui se passe, maintenant. Adriano a enlevé Esposito et Gustavo pour gagner du temps. Il semble que cet accord entre les États-Unis et l'Équateur lui aurait causé de gros soucis. Pourquoi, ça, je ne le sais pas encore, mais je pense que cela a un rapport avec la drogue.

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez.

— Vraiment ?

Stone se pencha vers elle.

— Moi, je crois que je suis en plein dans le mille. D'ailleurs, je suis prêt à parier que, *vous*, vous ne saviez pas exactement ce que votre frère avait prévu. C'est même évident, maintenant. Je le soupçonne d'être sur le point de partir aux États-Unis, pour y poursuivre ses activités. Pour y arriver, il va utiliser cet accord pétrolier. Sauf que son plan risque de tourner court, parce qu'il y a une chose importante

à laquelle il n'avait pas pensé.

— Laquelle ?

— Moi.

Carmita voulut rire, mais le ton de Stone l'en retint. Elle avait vu de quoi il était capable, et elle savait que son frère risquait de ne pas être en mesure de se débarrasser seul de cet Américain. Sans doute aurait-il même besoin d'une petite armée.

— Mais vous avez peut-être un moyen de vous en sortir, reprit Stone. Et peut-être aussi d'empêcher que votre frère se fasse tuer.

Carmita ne voulait pas écouter... pourtant, quelque chose l'y obligea. Quelque chose qui, dans la voix de cet homme, sonnait comme la vérité. Pure et simple. Elle se rappela une nouvelle fois le conseil d'Adriano : « Si un jour tu es prise en otage, la chose la plus importante est de trouver un moyen de t'échapper. » Elle tenait peut-être là une chance de recouvrer la liberté. Si elle décidait de coopérer avec Stone, il la laisserait partir et elle aurait alors la possibilité de prévenir son frère avant que Stone ait le temps de lui tendre un piège.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Où a-t-il basé le centre de ses opérations ? demanda l'Américain en se rasseyant. Je sais qu'il a un endroit...

— Je ne sais pas.

C'était la vérité.

— Personne ne sait, ajouta-t-elle. Á part...

— Á part qui ?

— Je ne peux pas vous le dire. Je ne peux pas trahir Adriano.

Il la fixa avec intensité. Carmita essaya d'éviter son regard, de repousser de son esprit cet homme, leur environnement. Elle savait et sentait avec quelle facilité il lisait dans ses pensées. Et il n'y avait pas besoin d'être très intelligent pour deviner ce qu'elle avait presque révélé...

— Arauca, chuchota-t-il. Chico Arauca sait où il se trouve, n'est-ce pas ?

Carmita refusait toujours de le regarder.

— Il n'était pas chez vous..., poursuivit-il, pour lui-même.

Et soudain, il lui attrapa les épaules et la secoua.

— Où est-il ? Où est-il parti ?

Elle le fixa, enfin, avec tout le défi dont elle était capable. Une envie de rire aussi inattendue qu'irrépressible la prit brusquement. Car, en y réfléchissant, elle mesurait combien elle avait été stupide de croire qu'elle arrangerait les choses en parlant à cet homme. Chico allait la retrouver. Stone ne pourrait pas rester éternellement dans cette chambre d'hôtel. Il devrait bouger, à un moment ou un autre, et alors, Chico serait là, à l'attendre.

Avec Adriano.

— Il rassemble des hommes loyaux. Et quand il aura réuni sa petite armée, vous ne pourrez plus rien faire. Vous serez un homme mort.

CHAPITRE XI

Black Warriors Ranch, Virginie

Evangelista Preston aurait tout donné pour un bon bain chaud, une vraie nuit de sommeil et une tasse de café. Malheureusement, rien de tout cela ne serait possible tant qu'elle n'aurait pas fourni à Striker les renseignements qui lui permettraient d'accomplir sa mission.

Pour Preston, ce genre de veille au long cours était une routine – mais une de ces routines qu'elle s'imposait volontiers, elle était la première à le reconnaître. Il y avait peu de femmes comme elle, elle en était consciente ; cela n'avait rien d'étonnant puisqu'on devait pouvoir compter sur les doigts d'une main les femmes qui faisaient le même travail qu'elle. Il lui arrivait de se demander si cela en valait la peine. D'accord, elle avait choisi sa vie ; mais parfois, elle s'interrogeait : à quoi pouvait ressembler une existence normale ? Elle se rappelait alors son court mariage, avec un homme infidèle, et des souvenirs remontaient qui venaient lui rappeler pourquoi elle avait choisi la voie qui était sienne.

Dans tout ce qu'elle accomplissait, Preston faisait preuve de concision et d'une compréhension parfaite. Son poste, celui de contrôleuse de mission, était un des plus délicats au sein de l'organisation ultra secrète des Black Warriors. Elle s'efforçait de tout gérer avec efficacité et rapidité. La diplomatie n'était pas vraiment son truc. Elle laissait ça à d'autres. Idem pour les questions politiques, qui étaient du ressort de Hal Brognola. Elle n'était pas à son poste depuis très longtemps, mais elle aimait ça.

Le téléphone sonna. Elle vit sur son écran que l'appel venait de Aaron Kurtzman.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Aaron ?

— Il s'agit plutôt de ce que je peux faire pour toi, Lista, répondit Kurtzman. Je pense que tu devrais me rejoindre fissa. J'ai finalement pu pénétrer le système informatique du contre-espionnage colombien, celui du quartier général, pour être plus précis.

— J'arrive tout de suite.

Preston rejoignit la salle informatique, le sanctuaire d'Aaron Kurtzman et d'Herman « Gadgets » Schwarz. Des écrans d'ordinateur de toutes les tailles et de tous les types s'alignaient sur un mur, avec chacun une fonction bien précise. Aaron était assis dans le fauteuil qu'il ne semblait jamais quitter et ses doigts couraient sur les touches

de son clavier avec grâce et rapidité.

Il accueillit Preston d'un hochement de tête, avant de désigner l'écran qui se trouvait devant lui.

— Ça m'a demandé du temps, mais j'ai réussi à me glisser dans le réseau du ministère de la Justice colombien. Je ne pensais pas qu'ils auraient des systèmes de sécurité aussi coton, ajouta-t-il avec un sourire.

— Tu es un héros du cyberspace ! répliqua Preston. Bon, et si tu passais à ce que tu as trouvé pour Striker ?

Kurtzman fronça les sourcils.

— On est un peu grincheuse ce soir, on dirait...

— Désolée.

Il avait raison. — et il savait ce qui la contrariait.

— Si tu penses que j'ai l'impression de n'avoir rien pu faire pour Striker jusque-là, tu as raison, avoua-t-elle. Maintenant, dis-moi que tu as trouvé quelque chose d'intéressant, s'il te plaît...

— Je crois que j'ai trouvé, oui. Comme je l'ai dit, j'ai pu craquer leur système. Et j'ai découvert que les pilotes de l'armée de l'air pouvaient survoler une grosse opération sans en être conscients.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— La police colombienne, et parfois l'armée, effectuent régulièrement des reconnaissances aériennes des zones connues pour les trafics de drogue et d'armes. Ce sont plutôt les trafiquants de drogue, qui les intéressent, mais il leur arrive parfois de tomber sur des petites cellules militaires, proches des FARC le plus souvent, opérant dans les montagnes.

Preston fronça les sourcils, soudain très intéressée par ce que lui racontait Kurtzman.

— Voici des photographies prises par un avion d'observation il y a de ça trois mois, indiqua Kurtzman.

Il désigna un point de la photo.

— Tu vois, ici ? La petite ligne infrarouge qui fait le tour de toute cette zone ?

— Je vois, oui, répondit Preston. Je dirais qu'il s'y passe des choses.

— Tout à fait. Et le reste est à la hauteur. Tu as eu une bonne intuition, il semblerait...

D'un geste un rien emphatique, il pressa un des boutons de son clavier et désigna un écran géant, derrière eux.

— Si madame veut bien m'accorder un peu de son attention... Tu vas voir la même image, agrandie et arrangée.

La photographie apparut en effet sur l'écran. La ligne d'infrarouge était à présent bien plus nette et claire. Et Preston comprit aussitôt pourquoi Kurtzman semblait aussi excité. Le contour était bien trop régulier pour n'être dû qu'à un phénomène naturel. C'était à

l'évidence de la chaleur générée par une construction d'une certaine ampleur.

— D'accord, fit Preston. Donc, il y a bien quelque chose ici, construit par l'homme. Très probablement une base opérationnelle. Mais pourquoi veux-tu qu'il y ait un lien avec Adriano Rivas ?

— Simple déduction.

Kurtzman pressa quelques touches du clavier, et une photo presque identique à la première apparut à côté, sur sa droite.

— Cette photo a été prise par la police, ou l'armée, peu importe, il y a de cela... trois ans.

Preston écarquilla les yeux et dit dans un souffle :

— Rien.

— Exact. En voici une autre, prise il y a deux ans.

Une nouvelle image s'afficha sur l'écran. Et, cette fois, la ligne était bien visible. Elle n'était peut-être pas aussi nette ni importante qu'aujourd'hui, mais on remarquait un changement indéniable – et la nature n'y était pour rien. Depuis que la première photo avait été prise, les choses avaient considérablement changé.

— La photo précédente a été prise quelques mois avant la disparition d'Adriano Rivas.

Preston hocha la tête.

— Et par la suite, les photos du secteur ont commencé à changer. C'est trop beau pour croire à une coïncidence...

— Je crois aussi. Surtout quand on sait où se trouve ledit secteur.

— Où ça ?

— Si je me base sur les coordonnées et les comparaisons par calque que j'ai déjà menées sur des cartes, il s'agit de la jungle montagneuse qui borde la Colombie et l'Équateur. L'ordinateur travaille toujours à obtenir des renseignements plus précis, mais je dirais d'après les résultats préliminaires qu'on est à une centaine de kilomètres au sud-est de San Lorenzo.

Preston se tourna vers lui.

— Du côté colombien ?

— Affirmatif.

— On peut légitimement en déduire que c'est de là que Rivas a opéré depuis sa prétendue mort. Hal va être vraiment content d'apprendre ce que tu as trouvé. Il faut transmettre l'info le plus vite possible à Striker. J'appelle Hal pour qu'il arrange ça.

— Entendu.

Alors qu'elle repartait déjà vers son bureau, Preston se retourna vers Kurtzman, un grand sourire aux lèvres.

— C'est du bon boulot, Aaron, lança-t-elle. Du sacrément bon boulot.

Le soleil couchant jetait des reflets orange et rouges sur les nuages

bas. L'obscurité allait très vite tomber. Dès qu'il ferait nuit, Mack Bolan emmènerait Carmita dans un endroit plus sûr – en tout cas, plus isolé. Jack Grimaldi se trouvait à l'aéroport, où il était en train d'installer leur base. C'était, selon eux, le dernier endroit où Rivas et ses hommes iraient chercher Carmita. De plus, si pour une raison ou une autre, ils devaient rapidement quitter la région, ils n'auraient pas à perdre du temps pour prendre l'avion.

Dès que Bolan aurait transporté Carmita Rivas là-bas, il pourrait se concentrer sur sa tâche suivante : trouver Chico Arauca – avant qu'Arauca le trouve.

L'Exécuteur était maintenant convaincu que ce type était le chaînon manquant entre Rivas et lui. Mettre la main sur le flingueur ne lui permettrait peut-être pas de localiser leur centre opérationnel – où ils devaient détenir Esposito et Gustavo, comme il avait toutes les raisons de croire –, mais ce serait un pas de plus.

Il soupçonnait Rivas d'avoir établi son Q.G. quelque part en pleine jungle, dans les régions montagneuses. C'était le premier endroit qui venait à l'esprit. Rivas était bien trop connu pour risquer de montrer son visage dans une ville ; or, il lui avait fallu un endroit tranquille où se terrer ces trois dernières années. De même qu'il lui avait fallu un lieu isolé pour garder les otages, un coin perdu, inhabité, où personne n'irait les chercher et où il serait quasiment impossible de préparer une mission de sauvetage digne de ce nom.

Carmita lui avait probablement dit la vérité, au sujet de Arauca. Il allait tout faire pour les retrouver. La meilleure tactique, pour Bolan, consistait à lui venir en aide. Il allait donc se laisser « trouver » par Arauca, – sauf que le jeu se jouerait selon ses règles.

Leur autre prisonnier, une femme du nom de Paloma Guerra, s'était révélée bornée et n'avait rien lâché d'intéressant. Bolan l'avait aussitôt reconnue : c'était elle qui officiait à l'accueil des bureaux de Manuel Rivas. Elle n'avait fait qu'insulter le Guerrier, l'accusant d'avoir assassiné son patron, qui était apparemment aussi son amant. Ce qui la chagrinait le plus, dans l'histoire, c'était visiblement d'avoir perdu sa vache à lait. Si elle voulait continuer à vivre sur le même pied, elle allait devoir se trouver quelqu'un d'autre.

L'Exécuteur décida de l'utiliser. Il laissa glisser négligemment qu'il comptait se rendre en soirée dans un des lieux à la mode du coin. Puis Grimaldi et lui la larguèrent dans le centre-ville en espérant qu'elle allait faire passer le mot et que l'information finirait par remonter jusqu'à Chico Arauca. C'était un plan tout simple, sur lequel Bolan plaçait pas mal d'espoir.

Dès que le soleil eut disparu à l'horizon, il réveilla Carmita et l'amena jusqu'à sa voiture. Après les avoir déposés à l'hôtel, Grimaldi avait rendu la Camaro, l'échangeant contre un modèle moins voyant,

une Ford Focus bleu nuit. Il avait laissé le véhicule à l'hôtel, avant de prendre un bus jusqu'à l'aéroport, emportant avec lui une partie de l'équipement de l'Exécuteur.

Bolan laissa tomber sur la banquette arrière un sac contenant le reste de son armement, puis il ouvrit la portière à Carmita. Il regarda autour de lui et ne remarqua qu'une vieille femme qui l'observait. Elle était assise sur le porche, devant le bureau, et le Guerrier la reconnut : la réceptionniste de nuit. Il ne lui restait que quelques dents, et elle avait une pipe coincée en permanence entre les lèvres.

Carmita ayant les mains liées devant elle avec des menottes en plastique, Bolan avait passé une serviette de plage dessus pour les dissimuler. Ils ressemblaient à un couple qui sortait pour la soirée et se rendait sur la plage. La vieille femme ne fit pas plus attention que ça à eux, et Bolan quitta le parking de l'hôtel en compagnie de sa prisonnière.

Ils rejoignirent l'aéroport sans incident notable. Grimaldi avait réussi à trouver un petit hangar, loué avec un avion, et qui allait maintenant leur servir de base stratégique. Le pilote avait déjà installé le système de communication qui leur permettrait de dialoguer par une ligne satellite sécurisée avec le Ranch. À son expression, Bolan devina aussitôt qu'il avait de bonnes nouvelles. Le Guerrier était preneur. Il avait déjà eu sa dose de mauvaises nouvelles.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

Grimaldi s'éclaircit la gorge, tout en jetant un rapide coup d'œil à Carmita.

— Ton ami a appelé. Il a dit qu'il avait des informations importantes pour toi, que ça ne pouvait pas attendre.

Il désigna l'ordinateur et ajouta :

— Il t'attend.

— D'accord. Pourquoi est-ce que tu n'installerais pas notre invitée à bord de l'avion, pendant ce temps ? C'est sans doute le meilleur endroit pour la cacher.

Grimaldi hocha la tête et il s'occupa de Carmita pendant que Bolan rejoignait le bureau et s'asseyait devant l'ordinateur. Il entra son code personnel sur le clavier, et un message vidéo apparut à l'écran.

— Salut, Striker, fit la grosse voix de Gadgets. Notre cheftaine m'a prié de te transmettre ça tout de suite...

Bolan ne put réprimer un sourire. Evangelista Preston ne serait sans doute pas très heureuse du surnom dont l'avait affublée l'ami Herman...

— L'Ours pense avoir localisé la base opérationnelle d'Adriano Rivas, poursuit le génie informatique du Black Warriors Ranch. Je te joins une carte et les coordonnées de l'endroit. J'ajoute que nous sommes prêts à te fournir tout le soutien dont tu auras besoin. Nous

ne pouvons certifier que les otages sont bien retenus là-bas, mais c'est la meilleure piste que nous avons à te refiler. Bonne chance, Striker.

L'enregistrement se termina, et Bolan se laissa aller en arrière avec un soupir de satisfaction, pour réfléchir à ce qu'il venait d'entendre. S'ils étaient convaincus au Ranch d'avoir trouvé l'endroit d'où opérait Rivas, il ne voyait aucune raison de douter. Ils avaient à leur disposition des ressources bien plus importantes que tout ce que lui-même pouvait espérer sur place. Il se reposerait donc sur leurs informations.

Jack Grimaldi revint quelques minutes plus tard.

— La dame a pris possession de ses nouveaux quartiers. Quel caractère ! Quoi de neuf, sinon ? Des bonnes nouvelles ?

— Ça se pourrait, oui. Ils pensent avoir localisé le repaire de Rivas.

— Et alors ?

— Le terrain n'a pas l'air évident : jungle épaisse et montagne.

— Idéal pour se poser, ça.

— On va sans doute devoir oublier l'avion ou l'hélico, acquiesça l'Exécuteur. L'endroit se trouve à une centaine de kilomètres au sud-est de San Lorenzo. Il va falloir que je me trouve un véhicule pour y aller.

Un masque renfrogné apparut sur le visage de Grimaldi.

— Et j' imagine que tu vas y aller seul...

— Il le faut, Jack. Je ne sais pas ce qui m'attend, là-bas. Et si jamais je retrouve Esposito et Gustavo vivants, j'aurai besoin de toi pour une extraction rapide. Pas question de risquer de te perdre, toi ou qui que ce soit d'autre, si je peux me permettre d'y aller seul.

— Je comprends... Tu pars tout de suite ?

Bolan secoua la tête.

— Il faut d'abord un véhicule, équipé et adapté au terrain, et peut-être aussi un guide, quelqu'un qui ne pose pas trop de questions. Si tu pouvais me trouver ça... Que ce soit prêt quand je reviendrai.

— Où vas-tu ?

— J'ai un rendez-vous, répondit l'Exécuteur. Avec Chico Arauca.

CHAPITRE XII

La boîte de nuit était déserte, mais imprégnée d'une forte odeur de transpiration, mêlée à la poussière accumulée pendant la journée. Un D.J., invisible, déversait de la musique latino à un volume assourdissant sur une piste de danse totalement vide.

Mack Bolan s'installa tranquillement dans un box situé à l'arrière, face à l'entrée, et il attendit Chico Arauca. Le temps filait, il le savait ; il savait aussi que si son plan ne fonctionnait pas très vite, il devrait rejoindre sans attendre la base de Rivas. Ce serait regrettable. Pour la réussite de toute l'opération, il était important qu'il élimine autant de monde que possible dans le camp ennemi. Tôt ou tard, de toute façon, il lui faudrait affronter les hommes d'Arauca ; autant que cela se passe ici, sur un terrain où il pouvait imposer ses propres règles.

L'Exécuteur comprit assez vite qu'il aurait cette chance.

Arauca fit son entrée dans la boîte avec une petite troupe de flingueurs à sa suite. Il n'était pas trop difficile de reconnaître le chef de la sécurité de Rivas : la petite silhouette aux mouvements agiles ; les cheveux noirs ; les yeux de tueur. Bolan avait connu beaucoup de types semblables à Arauca, et il en était arrivé à croire qu'ils étaient tous faits sur le même moule. Ils s'attaquaient aux innocents, se nourrissant de leur impuissance à se défendre de la même façon que les chacals ou les buses se repaissent des charognes dans le désert.

Bolan observa les hommes d'Arauca qui se dispersaient dans le club ; ils le cherchaient, il le savait. Mais à la manière d'un bon joueur d'échecs, l'Exécuteur n'avait aucune intention de bouger avant que toutes les pièces de l'échiquier soient à leur place. Le box dans lequel il s'était installé était situé en hauteur, sur la mezzanine de la boîte. Il pouvait ainsi profiter tranquillement du spectacle. Il vit deux des flingueurs d'Arauca aller inspecter le bas tandis qu'Arauca et deux autres de ses gros bras montaient l'escalier desservant le niveau du Guerrier. Le club était plongé dans la pénombre, ce qui les empêcha de le repérer tout de suite. Exactement ce qu'avait prévu Bolan.

Il fit de nouveau un rapide inventaire des forces en présence, avant de porter son regard vers l'entrée. Le gros balèze qui était normalement posté à la porte avait disparu, remplacé par deux types qui avaient le mot « mafieux » écrit sur le front. Leur façon de se tenir trahissait la présence de flingues sous les vestes de costume.

L'Exécuteur attendit calmement qu'Arauca et ses hommes approchent. Il avait une main fermée sur la bouteille de bière tiède qu'il faisait durer depuis une heure. Son autre main se trouvait sous la

table. Une minute se passa avant qu'Arauca et ses hommes soient suffisamment près de lui pour le remarquer. Arauca fut surpris, Bolan le sentit bien, mais il parvint à rester impassible.

— Je commençais à penser que vous n'alliez jamais vous montrer, messieurs, dit Bolan avec un sourire.

Arauca ne parut pas amusé.

— Tu es le fils de pute le plus chanceux de la planète, Stone.

— Tu connais mon nom, murmura Bolan. Ton service de renseignement est meilleur que ce que je croyais...

— Comme le tien, répliqua Arauca.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Il semblerait que tu aies commis une erreur fatale, cette fois. Moi, je croyais que tu agissais sous les ordres de ton gouvernement, mais mon employeur pense que tu travailles en solo. Si tu étais venu le voir tout de suite, on aurait pu régler cette question.

— Je sais que tu travailles pour Adriano Rivas, déclara l'Exécuteur. Je sais aussi qu'il est toujours vivant. Et je crois même savoir ce qu'il mijote. Traiter avec une raclure de ton genre ne m'intéresse pas, Arauca.

— Peu importe, répliqua l'autre. J'ai l'ordre de te tuer, et c'est exactement ce que je vais faire. Mais d'abord, il faut que tu me dises où se trouve Carmita Rivas.

— Pourquoi je te le dirais ?

— On a les moyens de te faire parler très vite...

Arauca s'assit en face de Bolan et sortit un pistolet Imber. Difficile de déterminer le calibre, mais ça n'avait pas beaucoup d'importance. C'était un vrai flingue et il était chargé.

— Je te le demanderai pas deux fois, dit Arauca.

— Tu es sûr de ne pas vouloir négocier ?

— Pas de négociations, non. Il est trop tard pour ça.

L'expression de l'Exécuteur se ferma soudain.

— Tu l'as dit, oui, déclara-t-il tranquillement.

Il arma la télécommande du détonateur, qu'il cachait sous la table, et poussa un bouton. Une énorme explosion, du côté de l'entrée, secoua tout le club. Arauca et ses hommes se tournèrent dans cette direction. Les deux balèzes qu'on avait postés là furent littéralement démembrés.

Profitant de la diversion, Bolan renversa la table en se levant et il sortit le Beretta de son holster. Il pressa la détente alors qu'Arauca se retournait vers lui, stupéfait. Une expression qui s'effaça brutalement quand une 9 mm Parabellum lui explosa l'arête du nez, avant de lui ouvrir une bonne partie du visage et de la partie supérieure du crâne.

Les deux autres réagirent avec rapidité, mais ce fut sans utilité face à l'expérience de l'Exécuteur. Il tira sur le flingueur de gauche en

double-tap, au niveau du torse, et la première balle lui traversa la main, qu'il avait passée sous sa veste pour récupérer son arme. L'autre, sur la droite, réussit à sortir son flingue, mais il n'eut pas le temps de tirer. La première balle de Bolan lui transperça la gorge et la suivante lui explosa la clavicule. Le tueur alla s'effondrer sur une table voisine.

L'Exécuteur ne perdit pas de temps. Quatre autres flingueurs convergeaient déjà vers lui. Alors qu'ils atteignaient les marches de la mezzanine, Bolan se précipita sur le garde-fou qui bordait tout ce niveau du club. Il balança une grenade à fragmentation M-67 et retourna une autre table pour s'abriter alors que le projectile explosait en vol. Deux des soldats d'Arauca, qui gravissaient les marches de l'escalier, furent déchiquetés par les petits fragments métalliques, aussi coupants que du rasoir. L'explosion souffla les deux qui suivaient.

Bolan passa par-dessus la rampe et atterrit deux mètres cinquante plus bas, roulant sur l'épaule pour amortir le choc. Il se redressa sur un genou et dirigea son arme vers les hommes qui tentaient de se redresser, groggy. Le premier se prit une balle dans le ventre. Il tournoya et tomba à genou tandis que l'Exécuteur atteignait l'autre à la cuisse. Il lui laissait volontairement la vie sauve : il en avait besoin, pour vérifier si les infos du Ranch sur la base de Rivas étaient exactes. Le Guerrier se redressa et rejoignit le blessé. Il le prit par son col de chemise et le sortit du club, utilisant une issue de secours qu'il avait remarquée durant son repérage.

Son plan avait fonctionné à merveille.

Bolan avait donné cinq cents dollars en liquide au patron de la boîte de nuit pour lui « louer » l'endroit deux heures – il avait ajouté cinq mille dollars supplémentaires pour couvrir d'éventuels dégâts. Le propriétaire avait fait une bonne affaire : la grenade de l'Exécuteur et les charges d'explosifs qu'il avait placées près de la porte avaient fait des dégâts humains, mais relativement peu de dommages matériels.

Le Guerrier rejoignit son véhicule sans être inquiété. Il fourra son prisonnier sur le siège avant, puis se glissa au volant et quitta rapidement les lieux. À deux blocs de là, il croisa deux véhicules de police, gyrophares et sirènes en marche. Ils avaient été rapidement avertis : l'opération avait duré moins de quatre minutes, sans mettre la vie d'innocents en danger et en débarrassant la planète de Chico Arauca.

Il lui fallut dix minutes pour atteindre l'aéroport. Il stationna à côté du hangar qui leur servait de base opérationnelle et sortit son prisonnier de la voiture. L'homme ne pouvait marcher sur sa jambe blessée, et il dut l'aider à gagner un des bureaux du bâtiment. Il le fit asseoir sur un lit de camp, contre un mur, puis il claqua la porte de la pièce derrière lui. L'autre gémit de douleur.

Jack Grimaldi, qui se trouvait lui-même dans le hangar, arriva dans le bureau. Il étudia le nouveau venu avec indifférence et déclara :

— On dirait qu'il a choisi le mauvais camp, celui-là.

— Oui. Tu as la trousse de premiers secours ?

— Dans l'avion, répondit le pilote. Je vais la chercher.

Alors qu'il rejoignait en courant l'appareil, Bolan lui lança :

— Apporte-moi aussi pas mal de bandages. La balle lui a traversé la cuisse.

Grimaldi fit signe qu'il avait compris.

Bolan se tourna vers son prisonnier et le fixa d'un regard glacial.

— Tu parles anglais ?

— Oui, répondit l'autre d'une voix faible.

— D'accord. Ton patron est mort et tu n'as pas beaucoup de solutions. Alors, écoute-moi bien, parce que je vais te faire l'offre de ta vie.

Peter Morristown allait devenir dingue. Et pour lui, le responsable de tout ça, c'était Curtis Kenney.

Ils ne se trouveraient pas dans ce merdier, si Kenney avait décidé de laisser tomber ce boulot. Il n'avait rien à redire sur la mission elle-même, même si sauver des otages était le pire des jobs qui soit, tant les chances de succès étaient minces.

Les choses s'étaient mal engagées dès le départ, dès la rencontre avec le président Gustavo, que Kenney lui avait rapportée pratiquement mot à mot durant le trajet en avion vers ce foutu pays. Et voilà qu'ils se retrouvaient maintenant dans cet hôtel miteux, près de l'aéroport, à attendre leur expulsion. Pour ne rien arranger, Sturgis était mort, et ils allaient devoir expliquer à sa famille ce qui était arrivé à ce crétin.

Tout ça parce que Kenney n'avait pas voulu l'écouter...

Morristown ne pouvait pas blâmer son meilleur ami pour la mort d'un camarade de combat. Sturgis savait aussi bien que les autres à quel genre de risques il s'exposait. Mais ça n'aurait pas dû se passer comme ça, bon sang ! Ils avaient été dépossédés de leurs armes et de leur fierté, pratiquement émasculés par ce connard de Redondo et ses larbins. Et ce qui foutait Morristown hors de lui, plus que tout le reste, c'était qu'un type ait réussi à les vaincre – seul ! Buford Jones se plaignait toujours des douleurs que lui avait causées sa rencontre avec Stone. Et Jones n'avait pas l'habitude de se plaindre.

Morristown balança un annuaire à travers la pièce.

— Quelle connerie !

— Du calme, lui dit Kenney.

— Putain, mais comment tu peux me dire de me calmer, Curt ? Comment tu veux que je supporte d'être là à rien foutre pendant que l'autre enflure, après avoir tué Sturgis, se balade comme il le veut ?

Morristown se tourna vers Jones.

— Qu'est-ce que tu en penses, Jones ? Ça te plaît, de rester là ?

Jones ne dit rien. Il se contenta de regarder Morristown, longuement, avant de baisser les yeux et de secouer la tête.

Il y eut du bruit du côté de la porte, une clé qui pénétrait dans la serrure, et la porte s'ouvrit, laissant le passage à quatre policiers en uniforme, suivis de Redondo.

Morristown sentit la colère l'étouffer.

— Qu'est-ce que vous venez foutre ici ? Cassez-vous !

Les flics parurent nerveux. Redondo, lui, resta impassible. Il devait être habitué. Il n'était pas facile à intimider. Morristown imagina un court moment qu'il lui tranchait la gorge d'une oreille à l'autre. Une cravate colombienne, ce qui serait une forme de justice assez poétique du point de vue de Morristown. Revenant à la réalité, il décida de garder son calme.

Et Redondo, comme s'il n'avait rien entendu, annonça :

— Vous serez sans doute heureux d'apprendre que le corps de votre ami va vous être restitué. On est en ce moment même en train de l'apporter jusqu'à votre avion. Mes hommes vont vous escorter, maintenant, puis vous ferez ce dont nous sommes convenus. Et si jamais vous montrez de nouveau vos visages ici...

— Oui, on sait, on sait, coupa Kenney. Vous nous tirerez comme des lapins.

— Je vois que nous nous sommes compris, dit Redondo. Tant mieux. Je ne pourrai malheureusement pas assister à votre départ, car une autre affaire m'appelle. Voyez-vous, nous pensons avoir localisé notre ami commun. Tout près d'ici. En fait, selon des informations très fiables, son associé et lui auraient loué un hangar à l'aéroport. Nous nous rendons là-bas pour l'arrêter.

Morristown fit entendre un grognement méprisante.

— Parce que vous pensez qu'il va se laisser prendre vivant ? J'ai eu l'occasion de l'affronter. Il vous aura tous éliminés avant que vous ayez pu espérer l'approcher.

Redondo lui sourit tranquillement.

— Nous verrons.

Et puis, ce qui devait arriver arriva. Buford Jones sortit brusquement de sa léthargie. Le Noir jaillit de son fauteuil et entrechoqua la tête de deux flics avant que qui que ce soit ait pu comprendre ce qui se passait. Les deux policiers s'effondrèrent lourdement, et sans laisser le temps aux autres de réagir, Jones passa un bras autour du cou de Redondo.

Morristown et Kenney passèrent à l'action. Morristown s'avança et balança un coup de pied dans le genou d'un des flics. L'autre grogna de douleur et se baissa en avant. Du tranchant de la main, juste

derrière l'oreille, Morristown le mit K.O.

Kenney se montra aussi efficace : il cueillit le quatrième flic d'un uppercut au menton. Le type décolla du sol et alla percuter le mur, derrière lui. Groggy, il était encore assez conscient pour vouloir prendre son arme. Kenney et Morristown lui tombèrent dessus, avec une belle coordination. C'est Kenney, avec un coup de poing à la nuque, qui mit fin au combat.

Étranglé par le bras de Jones, Redondo cherchait désespérément à respirer quand Morristown et Kenney se tournèrent vers lui. Kenney avait en main le pistolet d'un des policiers. Il vint coller la gueule du canon contre la narine gauche de Redondo, tout en s'adressant à Jones.

— C'est bon, Jones, lui dit-il. On ne veut tuer aucun flic, d'accord ? D'autant moins que ce bon capitaine s'est montré très hospitalier envers nous.

Morristown, qui s'était chargé de désarmer les trois autres policiers, se tourna pour assister au show. Pendant un instant, il crut bien que Jones n'avait pas l'intention de relâcher Redondo, du moins pas avant de l'avoir tué en lui brisant la nuque. Et puis, au dernier moment, le Noir desserra son bras. Redondo respira goulûment en faisant entendre de drôles de bruits de gorge. Encore quelques secondes, et Jones lui broyait la trachée.

— Maintenant, écoutez-moi bien attentivement, Redondo, parce qu'on ne va pas vous le demander deux fois. Vous allez nous dire *précisément* où on peut trouver Stone. On a un gros différend avec lui, et le moment est venu de régler ça. Dès que nous nous serons occupés de lui, vous avez ma promesse que nous viendrons prendre l'avion pour regagner notre pays.

— C'est ça, ouais, fit Morristown en jubilant. Et on ne viendra plus jamais vous emmerder.

Adriano Rivas fut réveillé en sursaut quand la ligne privée du jet à bord duquel il voyageait sonna.

— Ouais ? fit-il d'une voix pâteuse.

— C'est Hector, monsieur Rivas, lui répondit une voix en espagnol. Je travaille pour Chico. On m'a demandé de vous appeler pour vous laisser un message.

Chico avait chargé quelqu'un de jouer les messagers ? De deux choses l'une, ou bien les nouvelles étaient mauvaises – si mauvaises que Chico préférerait ne pas les donner lui-même –, ou bien il avait échoué dans sa mission et il était en ce moment même en fuite. Ce n'est pas de gaieté de cœur que Rivas aurait mis à exécution sa menace de supprimer son vieil ami, mais il devait veiller à la discipline au sein de ses rangs. C'était par la peur qu'il avait régné tant d'années ; et il ne connaissait pas de meilleure façon de faire.

— Tu m’as réveillé, Hector. J’espère pour toi que tu as de bonnes nouvelles...

Rivas ne put s’empêcher de sourire en entendant la voix, à l’autre bout de la ligne, qui se mettait à bredouiller.

— Je... malheureusement, non, monsieur Rivas. Ce ne sont pas de... bonne nouvelles.

Rivas soupira.

— Je t’écoute.

— Chico est mort.

Rivas eut l’impression d’avoir été percuté par un semi-remorque. Il eut le souffle coupé, puis il entendit son cœur qui se mettait à battre dans ses oreilles, il sentit le sang affluer à son visage. Et une migraine terrible s’installa. C’était comme si des traits de lumière blanche, aveuglante, le transperçaient, de ses yeux jusqu’à l’arrière du crâne. Il lui fallut faire appel à tout son contrôle pour ne pas raccrocher. Chico Arauca était un ami d’enfance...

— Qui a fait ça, Hector ?

— Je ne connais pas son nom, monsieur. Je sais juste qu’il est américain. C’est pour l’aider à le trouver que Chico m’avait engagé.

Rivas serra les dents. Il savait précisément qui était le responsable : Stone. Cet Américain de malheur avait commencé par tuer son frère ; il avait ensuite enlevé sa sœur ; et voilà maintenant qu’il tuait son meilleur homme. Et Carmita ? Était-elle vivante ?

— Oui, monsieur Rivas. Elle est ici, avec moi.

— Laisse-moi lui parler.

Il y eut un long silence. Puis :

— Elle dort. Cet Américain, il a dû la droguer et elle n’est toujours pas réveillée.

— Où es-tu ?

Hector lui dit où il attendait : une boîte de San Lorenzo. Rivas se rappelait l’endroit – un repère de malfrats. Il ordonna à Hector de rester où il était, raccrocha, et il se laissa aller contre le dossier de son siège d’avion pour réfléchir à ce qu’il venait d’apprendre. Cela sentait le piège à plein nez, mais il était prêt à tenter le coup et provoquer la chance. Il n’était pas seul, loin de là, et même si la rencontre lui coûtait cher en vies humaines, Rivas ferait en sorte que l’Américain n’en réchappe pas.

— Ça allait, *señor* ? demanda Hector en raccrochant.

— Parfait, répondit l’Exécuteur.

Il lança les clés de la Ford de location à l’homme.

— Tu viens de sauver ta peau. Prends cette voiture et va la rendre à l’agence de location – l’adresse est sur les papiers. Ensuite, va faire un tour à l’hôpital, qu’on te soigne. Allez, grouille !

Si le type ne fut pas assez vif pour attraper les clés, il le fut pour les

récupérer sur le sol du hangar. Il se redressa, et sans que Bolan sache trop comment, il réussit à sortir tout seul, malgré sa blessure. Ce gars était un tenace. Dommage qu'il ait choisi le mauvais côté.

— Et maintenant ? demanda Grimaldi quand ils entendirent le moteur de la voiture démarrer.

— À condition que Rivas morde à l'hameçon, et se pointe à San Lorenzo, j'ai juste le rab de temps qu'il me faut pour rejoindre sa base et voir si je peux y trouver Esposito et Gustavo.

— Il y a quand même quelque chose qui me tracasse.

— Quoi donc ?

— Si Rivas vient ici, pourquoi ne pas le buter ?

— Parce que si je m'aperçois que les infos du Ranch n'étaient pas bonnes, il est ma dernière source de renseignements. Et j'aurai besoin de sa sœur pour négocier.

— D'accord, j'ai pigé, maintenant. C'est bien vu...

— Merci du compliment, répliqua Bolan en grimaçant un sourire. Tu m'as trouvé un véhicule tout-terrain ?

Grimaldi sourit et, du pouce, désigna un point situé derrière lui.

— Un Land Rover LR3, stationné près de l'avion. J'ai récupéré quelques extra dans l'appareil. Mais pour ce qui est du guide, rien à faire, désolé. Il semblerait que les gens, ici, soient du genre superstitieux. Personne en tout cas ne tient à accompagner un Américain dans la forêt...

Bolan haussa les épaules.

— Je me débrouillerai seul. Merci, Jack.

Grimaldi lui donna une tape amicale sur l'épaule, et les deux hommes gagnèrent la partie principale du hangar. Comme venait de l'indiquer Grimaldi, un LR3 se trouvait à côté de l'avion. Sa mission allait entraîner l'Exécuteur sur un terrain très délicat, et il avait besoin d'un véhicule sûr. Difficile de trouver plus sûr que celui-ci.

— Je ferais mieux d'y aller, maintenant, dit-il. Ça va être suffisamment coton de s'aventurer là-bas en pleine nuit.

— Il y a une carte sur le siège avant. J'ai utilisé l'ordinateur et les moyens du Ranch pour te tracer un parcours. Il suit d'assez près les quelques routes et pistes qui existent. C'est sur la fin, que ça va devenir plus compliqué. La jungle est vraiment épaisse.

— Compris.

Bolan ouvrit la portière du Land Rover. Il s'apprêtait à monter à bord quand le rugissement d'un moteur, dehors, attira l'attention des deux hommes. Un instant plus tard, deux véhicules de police apparurent, gyrophares en marche. Deux hommes jaillirent d'une des voitures, et un troisième sortit de l'autre. Aucun d'eux n'était vêtu d'un uniforme. Ils portaient des treillis noirs et ils étaient équipés de fusils d'assaut et de cartouchières, comme s'ils partaient à la chasse à

l'ours. Bolan comprit aussitôt ce qui se passait.
Les cailles étaient sorties de leur cachette.

CHAPITRE XIII

Bolan avait connu d'innombrables batailles.

Des grandes, comme des petites. Il en avait mené certaines seul, sans soutien ni répit, se livrant sans merci pendant des jours, parfois des semaines d'affilée ; il avait combattu au côté des meilleurs soldats. Mais s'il avait appris quelque chose de sa guerre sans fin, c'était que les vainqueurs se trouvaient toujours parmi ceux qui se battaient avec la conviction la plus forte que le droit était de leur côté.

L'Exécuteur menait sa guerre parce qu'il estimait que tel était son devoir. Il lui arrivait d'affronter des soldats qui pensaient comme lui accomplir leur devoir. Il comprenait donc parfaitement pourquoi les canons de trois puissants fusils d'assaut étaient dirigés vers lui en cet instant.

Il comprenait, oui. Mais il n'était pas pour autant obligé de se laisser faire.

La pluie de balles qui s'abattit sur Bolan et Grimaldi était aussi dense qu'un essaim de frelons chassés de leur nid durant un après-midi chaud d'été. Les projectiles criblèrent le LR3 flambant neuf, creusant des trous dans la calandre et étoilant le pare-brise, avant de le faire voler en éclats.

Bolan comprit qu'il avait trop attendu pour prendre la direction de la zone montagneuse où étaient peut-être retenus les deux otages. En même temps, il était heureux de ne pas avoir laissé Grimaldi affronter seul une situation pareille.

Les deux hommes trouvèrent refuge derrière le Land Rover. Le Guerrier parvint à se redresser assez pour éclater la lunette arrière du véhicule avec son Beretta, puis il passa en partie à travers pour récupérer le sac d'armes qui se trouvait dans le coffre. Donnant le 93-R à Grimaldi, il tira le combiné M-16 / M-203 du sac, lequel contenait aussi quelques grenades 40 mm.

Bolan fit coulisser le canon, glissa une des grenades à l'intérieur, et ramena le canon vers l'arrière. Il se redressa et tira, son arme à la hanche. La grenade rebondit sur le capot d'une des voitures de police, explosant lorsque le nez entra au contact du pare-brise. L'effet fut dévastateur. L'onde de chaleur pela la peinture et noircit tout l'intérieur. Les portières avant jaillirent et le véhicule fit un bond de plus d'un mètre.

L'Exécuteur profita de l'avantage de la surprise et se tourna vers Grimaldi.

— Occupe-toi de l'avion et fais ce que tu peux pour le protéger !

lança le Guerrier.

— Où est-ce que tu vas ?

— Je vais les emmener aussi loin que possible d'ici.

— Fais à attention à toi, l'ami.

— Toi aussi.

Bolan plongea et parvint à se glisser au volant du Land Rover sans se faire exploser la tête. Il tourna la clé en espérant que le moteur n'avait pas été touché par les balles ennemies. Un puissant grondement le rassura. Il passa aussitôt une vitesse et sortit du hangar dans un hurlement de pneus.

Après avoir mis un peu de distance entre le hangar et lui, il ralentit. Il espérait qu'il allait réussir à attirer les autres. Ils mordirent à l'hameçon, et le Guerrier les laissa reprendre du terrain, avant d'accélérer de nouveau. Il avait toujours du mal à comprendre quel jeu ils jouaient exactement. Si la TOBA les avait engagés pour trouver Esposito en Équateur, ainsi que le supposait Brognola, pourquoi est-ce qu'ils s'intéressaient autant à lui ? Ça n'avait pas beaucoup de sens.

Derrière, ses poursuivants se rapprochaient de lui. Un garde était chargé de contrôler les sorties de l'aéroport. Bolan ne se soucia évidemment pas de s'arrêter. Le type, qui était sorti de sa guérite, agita les bras en voyant que le Guerrier ne ralentissait pas, et il s'écarta au dernier moment pour éviter le Land Rover.

Bolan se retrouva sur la grande route qui desservait l'aéroport. C'était la deuxième fois dans la même journée qu'il était forcé d'éloigner l'ennemi d'une cible potentielle. Il perdait du temps à combattre un adversaire qui n'était pas son véritable ennemi.

C'était Rivas, l'ennemi.

Le Guerrier accéléra, s'assurant dans son rétroviseur que les autres ne perdaient pas le contact. Soudain, alors que l'aéroport était déjà à des kilomètres derrière eux, de la fumée commença de s'échapper du moteur. Bolan comprit qu'il allait devoir passer à l'action, et vite. Il aperçut une sortie, à quelques centaines de mètres, et il décida de saisir sa chance. Une odeur de brûlé avait envahi l'habitable. Il prit la sortie au tout dernier moment, freinant tout en donnant un grand coup de volant. Il manqua d'un rien le muret en béton qui délimitait la bretelle.

Il y avait un feu de circulation, au bout de la rampe, et Bolan ralentit tout juste pour s'assurer qu'il pouvait passer. Il donna alors un grand coup de frein, avant de braquer à fond, sur la gauche. Le Land Rover se retrouva presque sur deux roues, mais l'Exécuteur parvint à garder le contrôle de son véhicule.

Il se mit à rouler sur une avenue peu fréquentée et à peine éclairée. Il se passa une minute, et la fumée qui sortait du moteur commença d'épaissir sérieusement, l'empêchant presque de voir devant lui. Il

baissa les vitres, mit en route la ventilation. La fumée entra dans l'habitable, pour être aussitôt évacuée par les vitres.

Bientôt, il n'y eut plus du tout de circulation, et Bolan aperçut la silhouette de grands bâtiments. Des usines, à première vue. Il se demanda si la route qu'il suivait ne finissait pas dans un parc industriel. Une impasse. Si c'était le cas, il ne lui restait plus beaucoup de temps pour décider de la tactique à suivre. Il devait rapidement prendre une décision.

Il remarqua quelque chose, au passage, et freina brusquement en même temps qu'il éteignait ses phares. Le Land Rover s'arrêta en dérapant, dans un braillement de protestation des freins. Le Guerrier passa la marche arrière et revint en arrière, jetant un coup d'œil à la vague silhouette qui avait attiré son attention à la faveur du clair de lune. La balustrade en pierre d'un pont. Bolan regarda à travers la lunette arrière et il s'aperçut que le pont enjambait le lit d'une petite rivière asséchée. Il fit sortir l'arrière du Land Rover de la route, avant de se mettre au point mort et de laisser le véhicule descendre. Une fois certain que le 4 x 4 était bien caché, il coupa le moteur et descendit.

Bolan traversa le lit de la rivière, rejoignit le versant opposé et se coucha. Il actionna le levier de chargement du M-16 et poussa le bouton presseur qui fermait la culasse. La crosse du fusil calée contre sa joue, il vit la voiture de police qui approchait, tous phares allumés. Il visa entre les phares et le gyrophare. Il inspira, expira la moitié de l'air qui se trouvait dans ses poumons, et il pressa la détente.

Remarquant à peine le recul du M-16, il tira de nouveau en ajustant son tir au jugé. Des étincelles jaillirent au niveau de la calandre, et il comprit que sa balle avait atteint sa cible. Il déplaça légèrement son fusil, et la troisième balle explosa un pneu avant. À cette vitesse, personne, même un excellent pilote, ne pouvait contrôler son véhicule avec un pneu crevé. De fait, il vit les phares tourner, et la voiture de police quitter la route, pour aller terminer sa course folle dans un groupe d'arbres.

Bolan se leva d'un bond. Il observa un court instant le véhicule accidenté et entrevit des mouvements, à l'intérieur. Les autres s'en sortaient. Il rejoignit le Land Rover et tourna la clé de contact. Le moteur toussota de façon inquiétante, avant de démarrer. Il tiendrait probablement jusqu'à l'aéroport. Le Guerrier quitta le lit de la rivière et jeta un nouveau coup d'œil vers la voiture accidentée. Il vit avec satisfaction une silhouette en émerger.

Il était momentanément débarrassé du Quail Group.

Un air froid et humide fouettait violemment Mack Bolan, accroché à la porte du Learjet 36 A.

Alors qu'il aurait préféré l'éviter, l'Exécuteur allait commencer sa reconnaissance de la base de Rivas avec un saut en parachute de nuit,

à basse altitude et au-dessus d'une jungle hostile. C'était une prise de risque énorme, pour un résultat incertain. Car pour ce que l'Exécuteur en savait, le Ranch était peut-être complètement à côté de la plaque, et cette opération allait se solder ou bien par un fiasco, ou bien par un coup de bâton dans l'eau, sans rapport avec sa mission. Mais, cette fois encore, le Guerrier faisait confiance au savoir-faire de ses amis. Il pouvait compter sur les doigts d'une main le nombre d'occasions où ils s'étaient trompés.

— Tu as le feu vert, Striker, lui annonça Grimaldi dans son oreillette. Dans trente secondes. Il n'y a pour ainsi dire pas de vent. Tu devrais descendre pratiquement à la verticale.

— Bien reçu, répondit Bolan.

Il jeta un coup d'œil derrière lui, vers Carmita Rivas, qui était installée dans un des fauteuils, bien ficelée. Elle le mitraillait d'un regard assassin.

— Prends soin de notre petit colis, ajouta-t-il. Je te retrouve pour la récupération à l'endroit convenu.

— Bien reçu.

— Et... Jack ?

— Oui ?

— N'oublie pas notre accord. Rendez-vous dans quatre heures. Et si...

— Je sais, je sais. Si tu n'es pas là, je n'attends pas.

Il y eut un silence, puis Grimaldi ajouta :

— Fais gaffe à toi.

Bolan s'éjecta de l'avion. Les sensations, au moment de la sortie, furent les mêmes que d'ordinaire. Un afflux d'air assourdissant, le rugissement des moteurs dans les oreilles, puis un silence presque aussi assourdissant. Mais quelques secondes après, Bolan comprit que quelque chose n'allait pas. Il n'avait pas entendu le son du Nylon dans l'air alors que le parachute se déployait ; pas de tirage soudain sur le harnais ; pas de poussée vers le haut alors que le parachute finissait de s'ouvrir.

Rien !

Le Guerrier passa la vitesse supérieure. Il chercha le couteau de combat Colt rangé au niveau de son torse, et avec des gestes rapides et précis, il coupa le parachute principal. Dans sa tête, les secondes défilaient. L'air sifflait douloureusement à ses oreilles. Il prit le temps de ranger le couteau et il tira sur la poignée du parachute ventral, projetant aussitôt la tête vers l'arrière pour éviter d'être brûlé par les élévateurs. Le parachute se déploya et la saccade attendue arriva. Soulagé, Bolan regarda vers le bas et il découvrit le sommet des arbres d'une jungle épaisse, toute proche.

Le Guerrier eut à peine le temps de rassembler ses forces pour la

suite. Il sentit d'abord le frôlement de la végétation sous ses bottes, et une fraction de seconde plus tard, il tombait comme une pierre au milieu des arbres. Il rabattit son menton contre son torse et garda ses bras plaqués à ses côtés, les mains crispées sur le sac de son parachute de secours.

Ce qui devait arriver arriva : il n'atteignit jamais le sol. Sa chute s'arrêta brusquement à trente mètres du sol de la jungle.

Le Guerrier se livra à un rapide inventaire de sa personne : tout semblait à sa place. Après avoir laissé tomber jusqu'au sol le sac contenant son équipement, il décrocha la lampe électrique fixée à son harnais et il braqua le faisceau de lumière au-dessus de lui. Le parachute était bien accroché ; des déchirures étaient visibles dans le Nylon. Bolan remit la lampe à sa place, puis il commença à se hisser vers le haut, en utilisant les suspentes, jusqu'au point où le parachute était coincé dans les branches.

Il enroula ses jambes autour d'une grosse branche et, avec son couteau, il entreprit de trancher les suspentes. Dès qu'il en eut coupé une bonne longueur, il les noua entre elles. Il prit ensuite une extrémité de la corde improvisée et la noua à la branche ; il la passa autour de sa main et souleva sa jambe de la branche pour se libérer. Lentement, mais avec régularité, il coupa un peu plus des suspentes, jusqu'à ce qu'il ne se trouve plus qu'à moins de quatre mètres du sol.

Alors il lâcha la corde et se laissa tomber sur le tapis de végétation qui amortit sa chute. Il s'accroupit aussitôt et scruta l'obscurité et le silence relatif de la jungle.

Rien.

Le Guerrier récupéra son sac et l'ouvrit. Il en sortit le Beretta 93-R et le monstrueux Desert Eagle .44 Magnum, qu'il rangea à leurs places habituelles. Le sac contenait aussi tout ce dont il pourrait avoir besoin pour un assaut de grande envergure, y compris des munitions pour les deux pistolets et le FN-FNC Para. Pour les prisonniers qu'il espérait libérer, il avait apporté des treillis camouflage jungle et des boots, des tenues qui leur serviraient pour rejoindre le point de rendez-vous avec Grimaldi. Il avait de l'eau et des rations de nourriture pour trois jours, et pour trois personnes, un petit kit de secours militaire et une balise auto-directrice. Il avait aussi une banane contenant deux kilos cinq de C-4 et tous les accessoires nécessaires à la mise à feu de l'explosif. Quatre grenades Dielh DM-51 étaient accrochées à la ceinture de son harnais.

Il était prêt à affronter à peu près tout.

Le sac bien en place dans son dos, Bolan vérifia la direction à prendre au moyen d'une boussole, d'une carte et des coordonnées que lui avait données Gadgets. Il devait se trouver à quatre cents mètres, peut-être moins. Une petite promenade de santé, avant le grand

spectacle.

Un spectacle où la mort aurait le premier rôle.

CHAPITRE XIV

Dès son arrivée à la boîte de nuit, Adriano Rivas sut qu'il avait été trompé. Un panneau, à l'entrée, indiquait aux clients que l'endroit était en travaux. Quelques billets lâchés à un clodo installé à deux pas de là lui apprirent qu'il y avait eu du grabuge. Des coups de feu, des explosions, une vraie bataille. Rivas voulut savoir quand cela s'était passé, mais l'autre poivrot perdit un peu de sa précision. D'après ce qu'il comprit, Rivas eut le sentiment que cela s'était passé avant qu'il reçoive le coup de fil d'Hector.

— Une diversion, dit Rivas à son nouveau chef de la sécurité, Antonio Prospéra. Débrouille-toi pour me retrouver cet Hector. S'il est vivant, je veux savoir qui l'a payé pour nous trahir. Et s'il refuse de te parler, je te fais confiance : tu trouveras bien un moyen de lui soutirer l'information dont nous avons besoin.

Prospéra hocha la tête, et comme à son habitude il ne dit rien. Rivas ne savait pas grand-chose, à son sujet, juste qu'il était depuis longtemps un des fidèles lieutenants d'Arauca. Respecté des autres hommes, il trimbalait avec lui une indéniable autorité. Il avait la réputation d'un tireur d'exception et d'un combattant de premier ordre dans les affrontements à mains nues.

Rivas rejoignit sa Mercedes avec Prospéra et il ordonna au chauffeur de le conduire à son rendez-vous suivant. Il ne l'avouerait à personne, mais il était très inquiet pour Carmita. Il espérait qu'en mettant la main sur Hector, ils allaient obtenir des éléments permettant de retrouver sa sœur. Hector n'aurait pas pu lui-même organiser un truc pareil. D'abord, parce qu'aucune personne travaillant sous les ordres de Chico Arauca n'aurait eu la stupidité de faire quelque chose susceptible de contrarier Rivas. Ensuite, Hector pouvait espérer beaucoup d'argent s'il ramenait Carmita saine et sauve. C'était donc forcément sous la menace, qu'il avait appelé – sous la menace de Brandon Stone, Rivas était prêt à le parier – et inventé le fait qu'il se trouvait avec Carmita et qu'il attendait Rivas.

— Je pense que le mystérieux colonel Stone est derrière tout ça, dit-il à voix haute.

Il esquissa un sourire.

— Et contrairement à beaucoup de gens, il sait que je ne suis pas mort. Il a dû le découvrir une fois en Équateur, d'une manière ou d'une autre. Erasmo lui en a parlé, nous le savons.

— Encore faut-il croire ce que nous a dit Erasmo..., souligna Prospéra.

— On peut y croire, dit Rivas, un sourire glacé aux lèvres.
— Et pour ce Stone ? Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?
— Tu le flingues, bien sûr. Mais d'abord, je dois en finir avec mes affaires. Comme nous sommes ici, nous allons rendre visite à notre bienfaiteur.

La grande propriété se trouvait un peu en dehors de San Lorenzo. Une propriété en front de mer, grande, bien entretenue, avec une architecture en harmonie avec la nature. C'était une vingtaine de pièces qui se répartissaient sur les deux étages, au milieu d'un terrain de plus de deux hectares. Le propriétaire de l'endroit était un Américain, associé depuis déjà longtemps aux affaires de Rivas. D'une certaine manière, Rivas avait l'impression de lui devoir la vie, même s'il était bien évidemment exclu pour lui de l'admettre.

Adriano Rivas n'avait jamais été à l'aise quand il faisait affaire avec des Américains. Avec Rutherford Emerson, c'était différent. Emerson était probablement un des seuls Américains pour qui il avait du respect. Il l'avait rencontré à Mexico dix ans plus tôt. Emerson avait des liens avec la plupart des grosses fortunes du pays, des liens qu'il avait tissés notamment grâce à sa passion pour les courses de taureaux. À l'époque de leur première rencontre, Rivas était encore en pleine ascension dans le monde de la drogue. Les autres ne voyaient alors en lui rien qu'un truand colombien, un de plus ; mais le nez de Rivas pour les affaires les avait bientôt convaincus de l'étendue de ses talents.

Emerson et ses amis avaient investi dans ses projets de distribution à travers l'Équateur, tout en obtenant les contacts nécessaires au blanchiment de l'argent injecté dans ces affaires pour le moins illégales. Les combines de Rivas avaient rendu Emerson et les autres très riches – et très vite. Rivas, de son côté, était devenu un véritable baron de la drogue.

À part Carmita et Arauca – et bien sûr la petite armée que Rivas avait montée dans la jungle du Sud colombien –, Emerson était la seule personne à savoir que Rivas était toujours en vie. C'est qu'Emerson avait mis beaucoup de son argent dans le dernier projet de Rivas, et celui-ci devait le traiter avec tout le respect qu'on devait à un associé. Malgré son âge et un physique diminué, Emerson était de toute façon un homme qui commandait le respect.

Ils se serrèrent chaleureusement la main sous l'immense véranda éclairée qui surplombait la maison et s'ouvrait sur l'océan. Il y avait là un bar et une grande table couverte d'une multitude de petits plats sucrés et salés. Emerson avait une réputation de gourmet, avec un goût tout particulier pour les produits de la mer.

Il y avait aussi quelques gros bras d'Emerson, à proximité de leur patron installé dans une chaise roulante. D'autres patrouillaient dans

le jardin. Sans compter tous ceux que Rivas ne pouvait pas voir. Cela ne le gênait pas ; ils faisaient leur boulot. Si Prospéra avait été autorisé à conserver son arme – c'était le protocole, puisqu'il était le responsable de la sécurité personnelle de Rivas –, les autres avaient dû les laisser au personnel de la maison. L'hospitalité avait ses limites. Prospéra avait demandé à ses hommes de ne pas discuter, et Rivas en avait été impressionné : Chico Arauca avait à l'évidence bien élevé Prospéra.

— C'est un plaisir de voir que vous allez bien, mon ami, commença Rivas.

Emerson hocha la tête.

— Je ne vais pas si bien. Je...

Le vieil homme fut soudain secoué d'une quinte de toux, et il ajouta derrière un mouchoir :

— Inutile de se voiler la face. Je suis sur le départ. Je n'en ai plus pour très longtemps.

Rivas garda un silence respectueux.

— J'ai été bien triste d'apprendre, pour Rico, reprit Emerson. Dis-moi quand sera organisé le service, que j'envoie quelque chose. Je ne pourrai sans doute pas y assister...

— Les funérailles vont se dérouler en privé, juste mes hommes et moi, dit Rivas. Je suis sûr que vous comprenez.

— Oui. J'aurais dû y penser.

— Ces événements soulèvent quelques problèmes dans votre plan...

— *Ton* plan, corrigea aussitôt Emerson. Aurais-tu encore oublié ?

Rivas garda pour lui la réplique qui lui brûlait les lèvres.

— Je me suis mal exprimé, dit-il. *Nous* avons donc quelques problèmes...

— Tu parles de cet Américain ?

Rivas ne chercha pas à cacher sa surprise.

— Exact. Vous êtes au courant ?

— Bien sûr, Adriano, répondit Emerson en haussant les épaules. Tout savoir fait partie de mon travail.

J'espérais que le Quail Group se chargerait de lui. Je n'ai pas ménagé mes efforts pour faire en sorte qu'ils tombent les uns sur les autres. Mais ce Stone se déplace très rapidement, il est très efficace. Si je pensais que ça peut aider, je l'aurais fait amener ici et je lui aurais proposé de travailler pour nous.

— D'après ce que je sais de l'homme, il n'aurait jamais accepté.

— Tu as raison.

Emerson fut secoué d'une nouvelle quinte de toux, avant d'ajouter :

— C'est une nuisance, tel que je vois les choses.

— Une nuisance ? Sans vouloir vous manquer de respect, mon ami, cette « nuisance », comme vous dites, a quand même tué un certain

nombre de mes hommes, dont Chico. Il a aussi enlevé ma sœur.

— Il ne lui fera pas de mal. Ce n'est pas son genre. Vois-tu, je sais aussi des choses sur ce Brandon Stone. Je sais par exemple qu'il n'existe pas. C'est une couverture, probablement mise au point par quelqu'un qui travaille pour mon gouvernement. J'ai eu vent d'un certain nombre d'opérations menées par un homme qui correspond à sa description. Nous avons affaire à un professionnel hors norme, très expérimenté. Ce qui ne nous empêchera pas de franchir l'obstacle qu'il représente.

— J'admire votre confiance, commenta Rivas. J'espère juste que vous avez raison.

Emerson se mit à rire, un rire éraillé.

— Je vais te dire, Adriano : toi, tu vas faire en sorte que la cargaison parte et arrive sans encombre à destination ; et moi, je vais m'occuper de cet Américain.

— En d'autres circonstances, j'aurais accepté votre proposition sans discuter. Seulement, dans ce cas, j'ai une affaire personnelle à régler avec cet homme.

— Je comprends, Adriano. Mais nous sommes en train de parler d'affaires, là. Tu veux être de nouveau au top, quand nous en aurons fini, et je peux t'assurer que tu le seras – à condition de ne pas commettre d'erreur.

— Vous croyez que je ne vais pas y arriver ?

Emerson fronça les sourcils et une lueur dure traversa son regard.

— Je n'ai jamais dit ça. Je ne l'ai même jamais pensé. Ne sois donc pas si prompt à t'emporter, cela augmentera ton espérance de vie. Ce que j'essaie de te dire, c'est que les affaires viennent en premier, et devraient *toujours* passer en premier. C'est la première vraie marque d'un professionnel, ce que tu es, tu l'as prouvé. Tu régleras tes comptes personnels une fois l'opération en cours terminée. Ou bien laisse-moi m'en occuper.

Rivas prit le temps de réfléchir à ce que lui proposait Emerson. Le vieil homme avait raison : il ne devait pas laisser Stone le déconcentrer, lui pomper son énergie. Au bout du compte, dans cette affaire, Stone n'avait été qu'une petite nuisance. Quant à Carmita, Rivas savait qu'elle devait être vivante. Stones n'était pas un animal. Il n'allait pas la brutaliser, la violer. Il comptait plutôt l'utiliser comme moyen de pression.

— Je vais m'en remettre pour l'instant à votre jugement, dit-il finalement. Vous ne m'avez jamais menti. Mais vous comprendrez que je *dois* m'occuper de cet homme, et vite. Il a assassiné mon frère et mon ami. Il faut les venger.

— Je vais faire en sorte qu'il soit pris vivant, promit Emerson. Je t'en donne même ma parole. Comment se passe le conditionnement de

la cargaison ?

— Très bien, répondit Rivas. Tout sera prêt demain matin, pour le transport vers les États-Unis. Vous serez très satisfait de la qualité du produit.

Emerson but une longue gorgée de son cocktail. Un silence s'installa, qui mit Rivas mal à l'aise. Sans pouvoir le jurer, il lui avait semblé qu'Emerson ne le croyait pas. Bien sûr, il avait omis de raconter l'histoire d'Erasmo Cabeza – avec tout ce que cette ordure avait déballé à l'Américain –, mais il était impossible qu'Emerson soit au courant.

— Tu ne me dis pas tout, Adriano, déclara Emerson. Je suis déçu.

— Comment ça, « tout » ? Qu'est-ce que je ne vous ai pas dit ?

— Tu n'as pas mentionné le fait que ton unité de fabrication, à Quito, était partie en fumée hier matin. Ni le fait que Pascual Santos est en cavale, et que personne ne sait où le trouver.

Rivas eut un sourire contraint.

— D'abord, si Pascual était un de mes gros fabricants, je ne vais pas le nier, il n'était pas le seul. J'ai d'autres centres de production à Quito. Ensuite, c'est moi qui ai à subir les conséquences de ce qui s'est passé, pas vous. Enfin, et je n'avais pas l'intention d'en parler, l'Américain a eu une conversation avec une de mes relations d'affaires, qui lui a débité des mensonges, mélangés à ce qu'il fallait de vérité pour que cela ait l'air plausible.

— A-t-il donné mon nom à l'Américain ?

— Je ne pense pas, répondit Rivas en secouant la tête. Mais il a certainement donné le mien, et il lui a dit où trouver ma famille. Inutile de préciser qu'Erasmo Cabeza ne travaille plus pour moi. Il ne travaille plus pour personne, à vrai dire. Je ne tolère aucune déloyauté dans le travail, il en va de ma réputation. Il en a payé les conséquences.

— Je suis heureux que tu aies fait ce qu'il fallait faire.

— Pour ce qui est de la cargaison, elle quittera l'aéroport de San Lorenzo demain matin. L'appareil s'arrêtera à Mexico pour refaire le plein, puis poursuivra jusqu'à Houston. Toute la paperasserie officielle est prête ?

— Oui.

— Excellent. Mes hommes se feront passer pour l'équipage de bord.

— Il y aura des agents des douanes américaines sur place, mais vous n'aurez pas à vous en inquiéter. Tout aura l'air parfaitement légal. En fait, nous avons même parlé de ce qui se passait à nos amis de Washington.

— C'est un bon plan, dit Rivas. Je suis certain que nous ne rencontrerons aucun problème pendant le voyage. Je serai là pour m'en assurer.

— Bien, dit Emerson. Tu as toute ma confiance. Pendant ce temps, je vais tenir en laisse ces pantins de la TOBA. Et je trouverai un moyen d'entrer en contact avec le Quail Group pour leur offrir mon aide. Ils ont déjà perdu un de leurs hommes. Je sais que ce Curtis Kenney acceptera de l'assistance si on lui en propose. Stone les a mis dans l'embarras, et Kenney veut son argent. À ce propos, quand devons-nous laisser filtrer les informations concernant Gustavo et Esposito ?

— C'est à vous de choisir. Ils ont joué leur rôle de police d'assurance. Maintenant que nous avons la certitude que la cargaison part demain, on peut les mettre au parfum.

— Tu feras en sorte que ce soit convaincant, n'est-ce pas ?

Rivas hocha la tête.

— La base n'a plus son utilité, maintenant – pas plus que les hommes qui ont vécu là-bas ces dernières années. On va laisser entrer les loups dans la bergerie...

— Voilà une bonne nouvelle. Et pendant ce temps, nous ferons pénétrer dans mon pays la plus importante cargaison de drogue jamais vue.

— Tout à fait d'accord, dit Rivas. Encore un jour, et nous allons marquer l'histoire.

Mario Esposito n'en croyait pas sa chance. D'autres, à sa place, n'auraient peut-être pas vu les choses de cette façon, mais c'est qu'ils n'auraient pas eu en main la clé de la liberté.

C'était son cas.

En tâtonnant, il avait trouvé un morceau de métal, oublié là, près de sa main gauche. Il s'était méchamment coupé, découvrant par la même occasion qu'un des côtés de l'objet était aussi tranchant qu'une lame de rasoir. À force de contorsions, il avait réussi à se positionner de façon à pouvoir entailler le lien de cuir qui lui attachait les poignets. Il s'était coupé d'innombrables fois et avait dû besogner des heures avant de se libérer enfin.

Esposito leva les yeux vers la fenêtre en hauteur, au-dessus de sa tête, et il s'avisa qu'il faisait nuit noire. Depuis sa prison souterraine, il avait depuis le début du mal à déterminer si c'était le jour ou la nuit. Peu importait. Maintenant qu'il avait les mains libres, il tenait une bonne chance de se sortir de ce trou à rats. Il déchira l'espèce de pyjama dont les autres l'avaient revêtu, pour obtenir une bande de tissu qu'il utilisa pour bander sa main blessée. C'était heureusement la gauche, et non la droite ; il pourrait donc utiliser une arme.

Mais une chose à la fois, se dit-il. Il fallait d'abord qu'il s'en trouve une, d'arme.

Il devait aussi trouver Hernando Gustavo. Il aurait pu se contenter d'aller chercher de l'aide et de revenir avec la cavalerie, mais ça n'était pas son genre. Il avait été Ranger dans l'U.S. Army, et les

Rangers ne laissaient personne derrière eux. Même s'il n'avait aucune responsabilité ni aucun sentiment de loyauté envers Gustavo, il ne pouvait l'abandonner aux mains d'un homme comme Rivas. Encore fallait-il que Gustavo soit toujours vivant...

Il repoussa ses idées noires tandis qu'il se libérait des autres liens de cuir. Puis il se redressa, avec précaution d'abord, pour voir s'il pouvait soutenir son propre poids. Ça n'alla pas sans douleur, mais la blessure qu'il avait à la jambe n'avait apparemment pas endommagé de muscle important. C'était toujours ça de pris. Il souffrait, néanmoins, en dépit des calmants que les autres avaient voulu lui faire prendre ces deux derniers jours. Il les avait trompés : il avait fait mine d'avaler les cachets avec de l'eau, et dès que les gardes l'avaient laissé, il les avait recrachés.

Il était possible aussi qu'ils aient mis quelque chose dans sa nourriture, sans qu'Esposito sache trop de quoi il s'agissait. Une drogue quelconque, pour qu'il soit plus réceptif au pouvoir de suggestion ? Ou alors, plus simplement, des antibiotiques ou des somnifères...

Esposito fit deux pas, les dents serrées sous les ondes de douleur qui le traversaient. Il recommença, tint bon, et peu à peu, à chaque pas, il se sentit un peu plus fort. Il entreprit alors de gravir les marches de l'escalier. Une ascension aux allures de supplice, mais il parvint en haut. Il pressa son oreille contre le lourd battant de bois. Il avait l'impression de se trouver dans une très mauvaise série B, un remake franchement tordu de *Frankenstein* ou de *Dracula*.

Il essaya d'actionner la poignée et découvrit que la porte s'ouvrait sans peine. Il savait qu'elle ne grinçait pas – en tout cas, elle n'avait pas émis pas le moindre bruit chaque fois que ses gardes étaient venus le voir. Cette fois encore, elle s'ouvrit en silence. Esposito regarda de part et d'autre d'un long couloir plongé dans l'obscurité. À une extrémité, un rai de lumière se devinait sous une porte, et Esposito pouvait même entendre des voix masculines. Ils parlaient, riaient et, d'après ce qu'il sentait, ils devaient fumer de la marijuana.

Esposito ne put s'empêcher de sourire en comprenant ce que cela signifiait : Rivas n'était pas ici. Il avait la réputation de ne pas tolérer que les gens qui travaillaient pour lui touchent à la drogue quand ils étaient de service – et de manière générale, il n'embauchait personne dans le secteur de la sécurité ayant cette habitude. En tout cas, s'ils fumaient de l'herbe, ceux-là devaient être assez détendus. Et si Rivas n'était pas là, tout portait à croire que c'était le service minimum qui était assuré en terme de sécurité dans le camp. Il tenait donc une chance sérieuse de quitter cet endroit dès qu'il aurait trouvé Gustavo. Il s'engagea dans le couloir, dans la direction opposée à la porte derrière laquelle se trouvaient les gardes.

Il arriva à hauteur d'une autre porte et actionna la poignée. Là encore, la porte s'ouvrit sans problème. Il regarda de part et d'autre du couloir et entra, fermant aussitôt derrière lui. Sans les quelques rares veilleuses qui assuraient un minimum d'éclairage dans le couloir, il faisait très sombre, ici. Le sénateur s'adossa au mur et prit le temps de s'habituer à la pénombre.

C'est alors qu'il l'entendit un bruit qu'il n'avait pas perçu en entrant dans la pièce – à cause des battements de son propre cœur, qui lui tambourinait dans les oreilles. Il eut du mal à saisir de quoi il s'agissait, d'abord, avant de comprendre. Du coup, les battements de son cœur s'intensifièrent. Il venait de se faufiler dans le dortoir des hommes de Rivas ! Affolé, il chercha à percer l'obscurité, et sa peur baissa d'un cran quand il s'aperçut qu'il n'y avait qu'un lit de camp occupé.

« Prends-toi, bon sang ! » pensa-t-il.

Il avait honte de lui ; il se comportait comme s'il n'avait jamais affronté de situation dangereuse auparavant. On lui avait tiré dessus, il s'était pris de coups de couteau, il s'était fait tabasser... en comparaison, ce serait un jeu d'enfant. Esposito s'approcha sans bruit du dormeur. Il ne pouvait pas voir son visage, mais le type semblait dormir profondément. L'ancien agent de la C.I.A. était presque désolé de ce qu'il allait faire, mais il devait prendre l'équipement de ce type sans risquer de le réveiller et de le voir donner l'alarme.

Lui posant brusquement le genou sur le ventre, il plaqua le garde sur le lit. Dans le même temps, il attrapa la partie supérieure du drap, qu'il lui enroula rapidement autour du cou, avant de la tordre, tout en tirant. Le cerveau privé de sang, l'homme mourut en moins d'une minute. Le sénateur garda son garrot improvisé serré, attendant ce qu'il fallait pour être certain qu'il avait correctement accompli sa sinistre besogne. Il posa le pouce sur la carotide pour s'en assurer.

Tout en s'efforçant de contrôler son souffle, Esposito trouva une lampe électrique dans l'équipement du mort. Il l'alluma et commença de fouiller dans les affaires. Il trouva la ceinture du garde, avec un holster contenant un 9 mm SIG-Sauer P 226 et quatre chargeurs. Il remarqua aussi un Para AUG contre le mur. Des armes assez peu typiques de la région ; mais s'il voulait garder le secret de sa « mort », il était difficile à Rivas de traiter avec des fournisseurs locaux.

Esposito passa la ceinture, puis il prit le Para AUG, dont il vérifia le mécanisme. Les gestes lui revenaient, d'instinct. Ces enculés ne savaient pas à qui ils s'étaient attaqués. Il était sur le point de leur montrer qui il était, et le plus drôle, c'était qu'il avait toutes les chances de réussir.

CHAPITRE XV

Il fallut une heure à Bolan pour atteindre les abords de la base.

Il s'accroupit à côté d'un arbre et étudia l'endroit avec ses lunettes de vision nocturne. Des insectes lui entrèrent dans le cou, mais il les ignora. Il avait vu pire. Tant qu'il n'aurait pas une idée plus précise de la sécurité du camp, pas question de risquer le moindre bruit. Pour ce qu'il en savait, il y avait peut-être déjà plusieurs sentinelles en train de le fixer dans leurs lunettes à infrarouges, attendant tranquillement une opportunité de le descendre.

Il repoussa cette idée et se concentra. Il s'intéressa aux gardes qui patrouillaient autour du périmètre. Ils étaient six et les patrouilles s'effectuaient en binôme. Apparemment, il n'y avait pas de régularité dans le rythme des rondes, ce qui allait compliquer les choses.

Bolan ôta ses lunettes, les remit avec soin dans son sac, avant de considérer les options qui s'offraient à lui. Il n'avait aucune idée du nombre d'hommes présents sur place ; et il n'avait aucune idée non plus sur la configuration des lieux. Même s'il avait disposé d'un plan, cela ne lui aurait pas dit où se trouvaient les prisonniers. Et pour ne rien arranger, il ne savait pas dans quel état étaient les deux hommes. Seraient-ils au moins capables de se déplacer par eux-mêmes ?

Bolan avait au moins un motif de satisfaction : que le Quail Group soit venu contrarier ses plans en attaquant le hangar, à l'aéroport. L'Exécuteur n'aurait probablement jamais réussi à atteindre cette base avec le Land Rover. Pas avec le genre de terrain qu'il avait dû traverser pour y parvenir à pied. Mais peu importait. Il devait prendre des décisions, maintenant, pour le meilleur ou pour le pire.

La tactique la plus logique consistait à s'introduire à l'intérieur du camp, à trouver les prisonniers et à voir alors s'il pouvait sans trop de problèmes procéder à leur évacuation. Quant au meilleur moment pour passer à l'action, ce serait sans doute juste avant l'aube, quand l'ennemi serait fatigué, un peu moins sur ses gardes. Il y avait quand même un inconvénient : les autres se rendraient compte plus tôt de la disparition des prisonniers.

Mais il serait trop tard, alors. Car avec les premières lueurs de l'aube, et en espérant que Esposito et Gustavo seraient en état de marcher à un bon rythme, Bolan pourrait rapidement rejoindre le point de rendez-vous convenu avec Grimaldi. Et avec les deux hommes, il atteindrait Quito aux environs de midi.

Le Guerrier se livra à un rapide examen de son équipement, puis il s'avança vers le camp, sans bruit.

Baissé en avant, il faisait quelques pas et s'arrêtait, tendant l'oreille. Mais tout semblait tranquille dans la base et ses alentours. Seuls quelques cris d'animaux venaient briser le silence. Bolan atteignit enfin un premier bâtiment, une espèce de cabane perchée au dessus du sol. Sans doute une guérite destinée aux gardes.

Il s'arrêta et rampa sous la petite construction. Il fouilla dans son sac et en sortit un morceau de C-4 et un détonateur. Il utilisa un stylo pour creuser le plastic et faire un trou pour l'explosif, puis il fourra le détonateur dedans. Il y avait un grand objet métallique et cylindrique qui le gênait, et à l'odeur, Bolan devina que les gardes devaient avoir à l'intérieur de la cabane des chiottes improvisées. Le méthane ferait un excellent accélérateur. Il moula avec soin le plastic contre le sol du cabanon et le bord du cylindre métallique.

Bolan roula de sous la guérite et continua sa progression vers le bâtiment principal. Il estima que le bâtiment en question devait faire dans les trois cents mètres carrés. Il était assez impressionnant, quand on pensait à l'endroit paumé où il se trouvait. Deux gardes se tenaient à la porte d'entrée. Pas de chance, songea Bolan. Deux solutions : ou bien, il descendait tranquillement les deux hommes, avec le risque d'alerter tout le camp ; ou bien, il trouvait un autre moyen d'entrer.

Il n'avait pas vraiment le choix.

Mario Esposito sentait la frustration monter en lui.

Malgré ses recherches, il n'avait toujours pas trouvé Hernando Gustavo. Il commençait à perdre tout espoir. Rivas avait dit lui-même qu'il avait d'autres projets pour Gustavo. Et s'il l'avait tué ? Venant de lui, ça n'aurait rien d'étonnant.

Esposito était plongé si profondément dans ses pensées qu'il faillit passer à côté... Pendant une ou deux secondes, il pensa qu'il imaginait des choses, mais après avoir cligné des yeux, et même secoué la tête, il décida que cela n'avait rien à voir avec les drogues. Des rais de lumière dorée, au niveau du sol, au bout du couloir. Il fit quelques pas incertains, se rapprochant jusqu'à ce qu'il soit absolument sûr.

Le sénateur scruta de nouveau le couloir, avant de se baisser et de passer la main sur le sol. C'était bien de la lumière, qui formait un carré presque régulier. Une trappe, comprit-il. Là, juste au milieu du couloir.

Il trouva la poignée, souleva lentement et ouvrit la trappe.

La seule façon de descendre les deux gardes en même temps sans risquer de se faire repérer, c'était d'utiliser un pistolet équipé d'un réducteur de son. Mais avec le silence qui régnait, et malgré les cartouches subsoniques du Beretta, c'était trop risqué. Pour des raisons évidentes, il ne pouvait pas espérer avoir les deux types avec des armes de contact, type couteau ou garrot.

Ce qui lui laissait les fléchettes tranquillisantes qu'il avait à sa

ceinture.

Malgré leur taille, et bien qu'elles soient tirées au moyen d'un petit tube fonctionnant avec une cartouche de CO₂, elles étaient très efficaces. Elles contenaient un puissant sédatif, la Thorazine, sous une forme concentrée utilisée par les vétérinaires pour calmer les gros animaux, comme les ours ou les éléphants. Bolan chargea la première fléchette, il amorça la cartouche et bloqua ses avant-bras contre le côté du bâtiment principal.

Il n'y eut guère plus qu'un soupir, et la fléchette atteignit le garde dans le cou. Le type ouvrit la bouche, en même temps qu'il portait sa main sur son cou, mais aucun son ne franchit ses lèvres. La Thorazine monta jusqu'à son cerveau, et son visage prit une expression confuse. Il tomba comme une pierre, à la grande surprise de son copain, qui vint aussitôt se pencher sur lui. Bolan suivit les contours de sa silhouette et il tira la seconde fléchette, qui toucha le garde juste au-dessus du rein gauche. Il se redressa et tapa au point d'impact de la fléchette, comme s'il avait été piqué par une guêpe. L'effet fut le même que pour son copain : quelques secondes passèrent, et il s'écroula comme une masse.

Bolan jaillit et courut vers leur position. Il promena son regard sur les environs, puis soulevant le premier garde, il passa la porte en le tirant. Dans le grand hall d'entrée, il trouva un placard et le fourra à l'intérieur. Il alla chercher l'autre et répéta son manège. Il ferma alors la porte et prit un instant pour étudier l'intérieur du bâtiment. Les proportions étaient impressionnantes, mais le décor ne laissait rien présager de bon. L'endroit était éclairé comme un donjon, avec des torches artificielles qui se succédaient sur les murs à intervalles réguliers.

D'un côté, toute une série de portes donnaient sur des pièces, sans doute des chambres. De l'autre côté, une courte volée de marches menait à l'étage, sur l'arrière de la maison, dont le style architectural faisait penser à celui d'un ranch. Bolan décida de s'intéresser d'abord aux chambres. Il était sur le point de rejoindre les portes, quand un bruit attira son attention. Il tourna la tête et écouta. Il n'arriva pas à déterminer d'où provenait le son, d'abord, avant de se rendre compte que cela se passait à l'étage, dans le couloir.

Oubliant ses projets, il rejoignit l'escalier. Le dos pressé contre le mur, le FN-FNC Para devant lui, il gravit lentement les marches, marquant une pause à chaque craquement sous son poids. Au-dessus, les bruits se poursuivaient.

Il atteignit le sommet des marches et s'accroupit, restant dans l'ombre que lui offrait le mur. Juste devant lui, il découvrit un homme armé qui regardait dans une trappe ouverte au beau milieu du couloir. Il reconnut aussitôt le visage. Mario Esposito ! Revenu de sa surprise,

l'Exécuteur s'avança, avant de se raviser.

Il risquait de faire peur au sénateur ; et, en le voyant, habillé et armé comme il l'était, l'autre pouvait lui tirer dessus.

L'appeler n'était pas non plus une solution. Bolan décida donc d'attendre. Il observa Esposito tandis qu'il passait prudemment un pied, puis l'autre dans la trappe. À la faveur de la lumière qui s'échappait de l'ouverture, Bolan remarqua le bandage que l'autre avait à la jambe. Il était visiblement blessé. Aussitôt, le Guerrier se demanda dans quelle mesure il allait pouvoir se déplacer.

Il attendit qu'Esposito ait disparu pour s'avancer. Au même moment, plusieurs portes s'ouvrirent de part et d'autre du couloir, livrant le passage à quatre hommes qui se dirigèrent droit vers la trappe. Le premier sauta dedans, aussitôt suivi d'un autre.

Le Guerrier sortit le Beretta 93-R, visa une première cible et pressa la détente. La 9 mm Parabellum transperça le crâne du flingueur, côté droit, et le fendit en deux, éclaboussant les autres de sang et de matière cérébrale. Le canon du Beretta se déplaça légèrement vers le suivant. Les deux balles lui perforèrent le torse, lui déchirèrent le poumon gauche, et l'impact le repoussa contre le mur, où il rebondit comme une balle en caoutchouc, avant de s'effondrer en avant.

Le troisième garde gueula pour avertir le flingueur qui s'était déjà engagé dans la trappe ; il chercha aussi, avec des gestes affolés, à braquer son P-M vers Bolan. Mais, déjà, celui-ci avait de nouveau pressé la détente du Beretta. La 9 mm traversa le ventre du garde et lui déchiqueta le rein, avant de sortir en lui laissant dans le bas du dos un trou de la taille d'une balle de tennis. Il tomba sur son copain, qui avait commencé de remonter l'échelle, et ils disparurent tous les deux dans la trappe.

Bolan s'élança dans le couloir. Se penchant dans l'ouverture, il vit le garde qui essayait de se dégager du cadavre qui venait de lui tomber dessus. L'Exécuteur positionna le sélecteur de tir du 93-R en mode rafale et il pointa le pistolet vers le bas. L'autre leva les yeux et comprit ce qui l'attendait. Il chercha désespérément à récupérer son arme. Trois projectiles lui désintégrèrent la tête.

Le Guerrier remit le Beretta dans son holster et il descendit l'échelle. Il se laissa tomber sur le sol et, avec le canon du FN-FNC Para, il fit le tour de l'espèce de salle où il se trouvait. Mario Esposito se tenait dans un coin, un fusil d'assaut pointé sur lui. Après une courte hésitation, le Guerrier baissa le canon de son arme pour montrer qu'il était avec lui.

— Qui êtes-vous ? lui demanda Esposito.

— Pas le temps de vous expliquer, répondit Bolan. Mais je suis de votre côté, vous pouvez me faire confiance, sénateur.

Cela dut suffire à Esposito, car il abaissa à son tour le canon de son

arme.

Bolan le vit alors se baisser vers un lit de camp. Il ne pouvait pas distinguer les traits de l'homme allongé dessus, mais il devina qu'il devait s'agir d'Hernando Gustavo. Le fusil en bandoulière, Bolan s'approcha rapidement, et il aida Esposito à débarrasser Gustavo de ses liens. Il coupa le chiffon sale qui lui tenait lieu de bâillon. Une lueur de peur traversa le regard de Gustavo.

— Tout va bien, lui assura Bolan.

— Qui... êtes-vous ?

— Un ami.

Le Guerrier se tourna vers Esposito.

— Rivas vous retenait ici ?

Le sénateur hocha la tête.

— Oui. Et si je le trouve, ce salaud, je lui colle une balle entre les yeux !

— D'accord, mais pour l'instant, on n'a pas trop le temps. Vous pouvez marcher ? demanda Bolan en désignant le bandage d'Esposito.

— Vous allez nous faire sortir de là ?

L'Exécuteur grimaça un sourire.

— C'est bien mon intention, oui.

— Alors, oui, je peux marcher ! assura Esposito.

Ils n'eurent pas besoin d'aider Gustavo à se lever.

Il n'était pas blessé, assura-t-il. Bolan s'approcha du cadavre d'un des deux gardes, au sol, et il le délesta de son arme, une Kalachnikov de fabrication chinoise, comme Bolan n'en avait pas croisé depuis un moment. Il vérifia son bon fonctionnement, puis rejoignit le lit et tendit le fusil d'assaut à Gustavo.

— Vous avez déjà tiré avec ça ?

Le jeune homme prit l'arme avec réticence, et tout en l'étudiant avec intérêt, il secoua la tête.

— Cours accéléré, annonça Bolan. Vous le tenez assez bas, bien serré, vous visez votre cible et vous pressez la détente. Vous ne touchez pas à ça, précisa-t-il en désignant le sélecteur de tir. En position haute, le chien est verrouillé, il ne se passe rien. Je l'ai mis en bas, en mode coup par coup. Au milieu, c'est pour le tir automatique – à utiliser que si vous vous trouvez en face de cibles multiples. Compris ?

Le regard de Gustavo était plutôt flottant, mais il murmura qu'il avait compris, oui. Bolan hocha la tête. Quand la vie d'un homme était en jeu, celui-ci était capable d'apprendre très vite. Il devrait juste s'assurer que Gustavo resterait toujours entre Esposito et lui. L'ancien agent de la C.I. A. occuperait l'arrière et lui, il marcherait à l'avant.

— Allons-y, annonça-t-il.

L'Exécuteur gagna le haut de l'échelle pour s'assurer que le passage

était libre, dans le couloir, puis il aida les deux hommes à monter. Ils longèrent le couloir. Bolan, qui jetait de fréquents coups d'œil derrière pour s'assurer que les deux autres suivaient ne pouvait qu'admirer Esposito. Il avait indéniablement du cran.

Ils avaient atteint le bout du couloir et allaient descendre l'escalier quand les ennuis survinrent. Six gardes armés, qui firent irruption à la porte d'entrée. Bolan réagit aussitôt en poussant Gustavo derrière une table en cerisier, sur la gauche. L'autre n'eut pas besoin qu'on lui explique que c'était sérieux ; les armes des flingueurs de Rivas parlaient d'elles-mêmes.

Bolan décrocha une DM-51 de sa ceinture de harnais.

Il la dégoupilla et lança la grenade, qui rebondit au milieu de la salle du bas. Il poussa Esposito à l'abri d'un meuble bibliothèque en chêne, juste avant l'explosion. Des milliers de petites billes métalliques sifflèrent dans la pièce, délimitant un périmètre mortel d'une quinzaine de mètres. Alors que le plancher de bois vibrait sous les pieds de Bolan, deux des assaillants s'effondrèrent. Le choc de l'explosion désorienta complètement les autres.

Bolan mit un genou en terre, et, embusqué derrière la bibliothèque, il ouvrit le feu. Esposito fit de même, de l'autre côté du haut meuble. Les balles déferlèrent dans la pièce, à coup de rafales courtes et maîtrisées. Le Guerrier abattit un premier flingueur d'une rafale ascendante, en spirale, qui poinçonna le type de l'entrejambe au sternum. Sous la violence des impacts, il exécuta une danse vers l'arrière, laissa échapper son arme et tomba à son tour peu après.

C'est Esposito qui atteignit le second, aux jambes et à l'abdomen. Le fusil d'assaut fit entendre son macabre chant de destruction tandis que le ventre du flingueur, déchiqueté, laissa échapper des kilos d'entrailles. Dans un cri d'agonie, il tomba à genou. Esposito termina ce qu'il avait commencé d'une triple rafale qui ouvrit le crâne du garde.

Bolan risqua un coup d'œil vers Gustavo. Le jeune homme faisait de son mieux pour trouver une cible, et il y parvint. Il visa aussi bien qu'il pouvait et pressa la détente, plusieurs fois. Un des gardes, qui cherchait à se mettre à l'abri, tomba sous trois des sept balles que le fils du président tira, atteint au torse.

L'Exécuteur ramena son attention vers la dernière cible, qui avait réussi à trouver refuge derrière l'encadrement d'une des portes. Le flingueur échangeait des coups de feu avec Esposito, arrosant devant lui au jugé, moins pour atteindre une cible que pour obliger l'ennemi à baisser la tête. Bolan ne laissa pas passer sa chance. Il attendit que l'autre se montre pour balancer une nouvelle rafale, et dès qu'il aperçut la tête du flingueur, il pressa la détente de son fusil d'assaut. La première rafale fit sauter le bois de l'encadrement, près du visage

du garde. Bolan profita du moment de distraction pour affiner sa visée, et une seconde rafale mit fin à l'histoire : le type eut le haut de la mâchoire emportée et le cou en partie déchiqueté. Sa tête se balança curieusement au-dessus de l'amas de chair sanglante, avant qu'il ne s'écroule.

— Attention !

C'était Esposito. Bolan pivota à temps pour voir un garde qui se précipitait dans l'escalier en levant son arme vers le Guerrier. L'Exécuteur tourna son fusil vers lui, mais, avant qu'il ait pressé la détente de son FN-FNC Para, deux projectiles atteignirent le garde au côté, le premier au bras, le second à la tête. Il tituba sur le côté, puis bascula et termina l'escalier en roulant sur les marches. Bolan se tourna et vit Gustavo. Il était debout et tenait la Kalachnikov au canon fumant contre son épaule.

Bolan hocha la tête à son intention, et Gustavo esquissa un timide sourire.

Les trois hommes se regroupèrent et descendirent l'escalier, avant de se diriger vers la porte d'entrée.

— Il n'y a pas une autre issue, derrière ? demanda Esposito.

— Je ne sais pas, répondit Bolan, en scrutant l'obscurité, dehors.

On entendait des hommes crier, s'interpeller ici et là.

— Mais j'ai encore quelques surprises, ajouta-t-il.

L'Exécuteur sortit le boîtier de télécommande d'une poche de sa combinaison. Puis, d'un signe de tête, alors qu'il s'enfonçait dans les ténèbres, il indiqua aux autres de le suivre tandis qu'il activait la mise à feu du détonateur. La guérite de garde explosa, illuminant la nuit lorsque le méthane s'enflamma et provoqua une seconde explosion. D'autres cris s'élevèrent. De hautes flammes éclairèrent la nuit.

Bolan se dirigea droit à travers le camp, avec Gustavo derrière lui, et Esposito qui faisait de son mieux pour rester au contact. L'Exécuteur entendait le grognement d'agonie qui lui échappait pratiquement à chaque pas. Impossible qu'il puisse faire le trajet en pleine jungle sans assistance. S'ils voulaient avoir une chance de s'en sortir, Bolan allait devoir passer au Plan B. Un homme blessé allait inévitablement les ralentir et laisser le temps aux autres de se remettre de l'attaque.

Alors qu'ils atteignaient les limites de la base, ils se retrouvèrent sur un territoire plongé dans l'obscurité, sans aucun garde. Bolan fit signe à Gustavo de continuer, et de son côté, il rejoignit Esposito. Il trouva l'ancien agent de la C.I.A. sur un genou, haletant, la main posée sur sa blessure. Le bandage était rouge de sang. À cet instant, il s'évanouit. Son fusil en bandoulière, le Guerrier releva Esposito. Il le hissa sur son épaule, trouva une bonne position et un bon équilibre, puis il se tourna et revint sur ses pas. Une minute plus tard, il s'était fondu dans la pénombre de la jungle.

L'opération de sauvetage avait été un succès.

CHAPITRE XVI

Il arrivait que la chance sourie à un homme sans qu'il puisse trop s'expliquer ce qui s'était passé. C'était le cas pour Curtis Kenney – même si dans son cas, il ne savait pas si l'on pouvait parler de chance. C'était peut-être le destin, l'ordre des choses.

Avec l'argent qu'ils comptaient tirer de cette mission – la part de Lou Sturgis devant aller à ses enfants –, Kenney caressait sérieusement l'idée de prendre sa retraite. Cinq cent mille dollars en plus sur son compte : avec ça, il pouvait envisager de vivre confortablement jusqu'à la fin de ses jours. C'était la première fois que le Quail Group acceptait un contrat aussi lucratif. En réunissant ses comptes et ses investissements, Kenney disposait d'environ deux millions de dollars – une somme suffisante pour un homme qui menait une existence aussi simple que lui.

En même temps, Kenney savait qu'il se mentait. Jamais il n'aurait le cran de raccrocher comme ça, à la manière d'un bon vieux retraité. Il se doutait que le jour viendrait où il devrait accepter sa dernière mission – le genre de mission dont il ne reviendrait pas –, mais il n'avait pas prévu que ce serait celle-ci. Pour cette raison, il avait accepté de rencontrer un homme qui affirmait avoir été envoyé par Rutheford Emerson, de la TOBA.

Avec Jones, il avait retrouvé l'homme dans un endroit isolé situé à l'extérieur de San Lorenzo, une rencontre que Peter Morristown avait suivie de loin dans la puissante lunette de son fusil. L'homme lui avait raconté toutes sortes de conneries, notamment sur Stone, qui aurait été envoyé par le gouvernement américain pour retrouver Esposito et le buter, afin qu'il ne parle pas. Il lui avait aussi parlé des relations qu'Emerson avait en Équateur, de ses intérêts dans le pays, des intérêts à protéger, qui n'avaient rien à voir avec la TOBA et pour lesquelles il était prêt à doubler la somme promise au Quail Group s'ils ramenaient Esposito et Gustavo vivants à Quito.

Kenney avait bien voulu gober tout ça, jusqu'à ce que l'autre lui explique de quelle manière Stone avait déjà découvert la base secrète des trafiquants de drogue. Emerson voulait s'assurer que si jamais le Quail Group tombait sur ce Stone, l'homme ne sortirait pas vivant de la rencontre. À ce moment-là, Curtis Kenney avait senti que toute cette histoire puait plus fort qu'un cadavre en décomposition.

Pourtant, il avait accepté la proposition. C'était le seul moyen de terminer la mission qui leur avait été confiée au départ.

— Pour ce qui est de Stone, avait-il dit à l'homme, on s'occupera de

lui.

À présent, ils roulaient sur le sol accidenté de la jungle, à bord d'une jeep spécialement étudiée pour ce type de terrain. Un guide de la région était au volant et suivait les indications d'une carte fournie par Emerson. La prétendue « piste » qu'ils suivaient était tout sauf une « piste », mais Kenney avait décidé de garder l'esprit ouvert. Leur guide, un petit homme qui parlait à peine anglais, était censé connaître la région mieux qu'eux, et il aurait besoin de lui pour quitter ces foutues montagnes une fois qu'ils auraient récupéré les otages.

Kenney n'arrêtait pas de penser à l'énigmatique colonel Brandon Stone. Par deux fois, il avait eu la possibilité de les tuer, tous, mais il ne l'avait pas fait. Kenney n'arrivait même pas à le haïr pour la mort de Sturgis. Il n'avait fait que défendre sa vie, et Kenney devait respecter cela. À sa place, il aurait fait exactement la même chose.

Stone n'avait rien d'un assassin. D'abord, il avait fait trop de raffut. Ensuite, le gouvernement U.S. n'envoyait pas des gens de son calibre pour commettre des assassinats politiques. Esposito avait été chargé de sceller un marché qui profiterait aux Américains, non ? Alors, quel intérêt de le faire tuer ? Il aurait été stupide d'envoyer Stone, un soldat, visiblement, et non un assassin à la solde d'un gouvernement, pour éliminer un homme qui agissait pour le bien de son pays. Et rien dans le passé d'Esposito au sein de la C.I. A. ne justifiait qu'on se donne tant de peine pour l'éliminer.

Non, il était évident que l'homme d'Emerson ne lui avait pas tout dit. D'ailleurs, plus il y réfléchissait, et plus Kenney trouvait étrange qu'Emerson agisse en dehors du cadre de la TOBA. Il ne l'avait jamais rencontré personnellement, pas plus que les autres membres de l'association, à l'exception de Weygand, mais il savait qu'il ne l'aimait pas du tout. Pas question de tuer Stone sans connaître les véritables intentions du bonhomme. Comme Stone, il était un soldat, pas un truand.

— Tu penses qu'on est loin ? demanda-t-il en essayant de couvrir les rugissements du moteur, qui peinait.

— Non, on devrait bientôt y être, répondit depuis l'arrière Morristown, qui étudiait la carte avec Jones.

— Dis donc, Curt, je pensais à un truc..., lança Jones.

— Quoi donc ?

— Comment il a pu avoir cette info, Emerson ? Si c'était si facile à trouver, pourquoi est-ce qu'ils n'y sont pas allés tout de suite ?

— Je me posais la même question...

— Ça me paraît pourtant évident, déclara Morristown. C'est un piège.

— Et pourquoi est-ce qu'il nous piégerait ? On les aide, en acceptant cette mission. Personne ne se serait emmerdé à accepter un

boulot pareil. Trop dur et trop politique.

— Ils se sont peut-être imaginé qu'on allait y passer, et qu'ils n'auraient pas à nous payer, répliqua Jones. Ils savent peut-être qu'Esposito et le fils Gustavo sont déjà clamsés.

— Ça n'a aucun sens, dit Kenney. Les deux millions qu'ils nous ont offerts, c'est de l'argent de poche, pour la TOBA. Le fait qu'Emerson double la mise ne signifie rien. Tous ces types sont multimillionnaires, voir milliardaires. Ce n'est pas d'argent, qu'il s'agit...

— Et je pense qu'il ne s'agit pas de pétrole non plus.

— Pareil pour moi.

Alors qu'ils progressaient lentement, mais régulièrement dans la jungle, l'aube se leva et laissa place au matin. Le soleil allait s'élever dans le ciel, et l'air serait bientôt chaud et poisseux. Cela signifiait qu'ils allaient devoir donner l'assaut sur la base en plein jour. Kenney aurait préféré mener l'opération juste avant l'aube, mais ce n'était pas à lui de décider, cette fois. Ils manquaient de temps.

— Arrête-toi ! dit-il en tendant la main vers le chauffeur.

Le moteur cessa net ses mugissements plaintifs alors que le véhicule s'arrêtait brusquement, manquant faire passer Kenney à travers le pare-brise. Il marmonna un juron, puis se pencha pour tourner la clé de contact et couper le moteur.

Il regarda autour d'eux avec attention.

— Mais qu'est-ce qui se..., commença Morristown.

— La ferme ! chuchota Kenney. J'ai vu quelque chose. Un mouvement, à une heure.

Il indiqua la direction, puis récupéra le M-16 sur le plancher du véhicule, devant lui. Morristown et Jones l'imitèrent et les trois hommes descendirent de la jeep. Kenney ordonna à Jones d'aller sur la gauche, désigna la droite à Morristown, signifiant qu'il s'occupait du milieu. Ils se disposèrent de front, mais en laissant environ vingt-cinq mètres entre eux. Puis, au signal de Kenney, ils commencèrent d'avancer à travers la végétation dense.

Kenney était certain d'avoir vu quelque chose, et ce n'était pas une des innombrables créatures qui peuplaient la forêt. Les animaux n'étaient pas faits de métal. Or, c'était bien un objet métallique qui avait reflété un rayon de soleil. Il y avait donc des êtres humains. Pour avoir passé beaucoup d'heures sur des terrains de ce genre, Kenney savait quand il était observé.

Il était formel : il y avait des yeux fixés sur eux. Des yeux humains.

Mack Bolan entendit le véhicule bien avant de le voir.

Aussitôt, il fit signe à Gustavo d'aller se planquer derrière une grosse racine qui sortait du sol. De son côté, il se débarrassa de son fardeau humain sur un tapis de mousse. Il chercha le pouls d'Esposito et constata avec satisfaction que le rythme s'était ralenti et semblait

régulier. Le sénateur n'avait pas repris connaissance. Ils avaient gardé une bonne allure au cours des deux dernières heures, et ils n'étaient plus très loin du lieu de rendez-vous, environ quatre cents mètres. Le Guerrier consulta sa montre. Il lui restait quarante minutes pour retrouver Grimaldi.

Bolan se sentit léger. Esposito n'était pas spécialement lourd, mais avancer dans la jungle colombienne avec un poids mort sur le dos n'avait rien d'évident. Le Guerrier récupéra à sa ceinture une paire de jumelles aux verres antireflets et il scruta la forêt, devant eux. Et il finit par repérer le véhicule.

Il était en grande partie dissimulé par la végétation, mais Bolan put quand même voir clairement le conducteur. Petit, la peau sombre, un type de la région. Il pouvait s'agir d'une unité de patrouille des frontières, ou bien de chasseurs. Pas forcément d'ennemis. Peut-être. Dans tous les cas, Bolan n'avait pas le temps de se détourner de son chemin. Il devait trouver le moyen de passer ce véhicule, et vite. Un affrontement risquait de lui faire perdre trop de temps. Il avait ordonné à Grimaldi d'annuler le rendez-vous s'il n'était pas à l'heure. Tout en sachant que son ami n'obéirait pas, il ne pouvait pas prendre le risque d'arriver avec du retard. Le Guerrier jeta un nouveau coup d'œil à sa montre. Il disposait de cinq minutes pour neutraliser d'une manière ou d'une autre l'obstacle qui le bloquait.

Il espérait que cela suffirait.

* * *

Buford Jones avait une certaine expérience de la jungle.

Durant sa carrière de Marine, il avait stationné ou combattu sur presque tous les continents et types de terrains – le Liban, les Grenades, l'Irak... Il avait cherché à rempiler lors de l'opération Iraqi Freedom, mais entre son âge et son statut de réserviste « inactif », impossible pour lui de se retrouver sur le front. C'était à ce moment-là que Kenney était apparu.

Jones n'avait pas hésité à se joindre au Quail Group. Il sortait d'un divorce douloureux, au terme duquel sa femme s'était débrouillée pour obtenir la garde de leur fille unique et pour limiter au maximum les visites de Jones. La proposition de Kenney tombait à pic.

En cet instant, il éprouvait une terrible frustration. Comme Morristown, il n'avait pas accueilli avec enthousiasme cette nouvelle mission. Si elle était indéniablement bien payée, elle n'était depuis le départ qu'une suite de désastres. Et Jones avait le sentiment que les choses n'allaient pas s'améliorer.

Il repoussa ces pensées, pour se concentrer. Dans un environnement

aussi hostile, une petite erreur pouvait se révéler fatale. Malgré sa masse imposante, il se déplaçait sans le moindre bruit à travers la végétation dense de la jungle. Il n'était pas trop certain que Kenney ait vraiment vu ce qu'il disait avoir vu, mais il lui faisait confiance. Curtis Kenney était un bon soldat... ils étaient tous de bons soldats, bon sang !

Soudain, il se figea. Il avait entendu quelque chose. Quoi, il n'en savait rien. Ou plutôt, il lui avait bien semblé reconnaître une espèce de gémissement. Il regarda sur sa droite, mais n'aperçut ni Kenney ni Morristown. Il n'y avait sans doute rien, décida-t-il. En revanche, il n'aimait pas trop que les autres soient invisibles : ils étaient censés rester suffisamment près les uns des autres pour pouvoir communiquer par signes.

Où est-ce qu'ils étaient allés se fourrer ?

Peter Morristown ne vit rien venir.

Un bras musclé lui entoura le cou et tira vers l'arrière. Presque aussitôt, il eut l'impression que des étoiles s'allumaient devant ses yeux ; il sentit aussi que son cerveau n'était plus alimenté correctement en sang. Il réagit en adoptant la meilleure tactique qui lui vint à l'esprit : il tordit son corps de manière à pouvoir frapper le cou-de-pied de son agresseur. Mais ce fut inefficace, car son assaillant s'était lui-même positionné de manière à l'empêcher d'aller au bout de sa manœuvre.

Morristown chercha alors à récupérer le couteau de combat Ka-Bar, à sa ceinture. Il réussit à l'atteindre, mais il se prit un coup terrible au poignet. La douleur ne fut pas suffisante pour lui faire lâcher le couteau, sauf qu'au bout de quelques secondes, son bras devint complètement insensible, de la pointe des doigts jusqu'au coude, et il s'aperçut que ses muscles n'avaient plus de force. De son bras valide, il chercha à se débarrasser de l'étau qu'il avait autour du cou, mais il comprit qu'il n'y parviendrait pas.

Il songea qu'il ne lui restait plus qu'une solution, qu'il mit aussitôt en œuvre. Il donna un grand coup de tête vers l'arrière et fut récompensé par un craquement. Il sentit que l'étau, autour de son cou, se relâchait légèrement, mais ce fut trop bref pour qu'il puisse en profiter.

Et la seconde d'après, un rideau noir se ferma devant ses yeux.

Bolan laissa glisser le corps de Peter Morristown, inconscient, par terre et se redressa, portant la main à son visage. Il saignait. Il chercha quelque chose pour s'essuyer, quand deux bras noirs se fermèrent brusquement autour de son torse. Le Guerrier sentit ses pieds quitter le sol. Il balança ses jambes vers l'arrière, et les talons des grosses bottes entrèrent violemment au contact des tibias de son agresseur. Il y eut un grognement, et l'étau, autour de lui, se desserra.

L'Exécuteur tourna sur lui-même, tout en se libérant, et il retrouva le contact du sol. Il fit suivre d'un coup de poing dans l'abdomen et d'un coup de coude dans l'entrejambe. L'autre se vida de tout l'air que contenaient ses poumons, et Bolan en profita pour avoir un aperçu de son adversaire. Une impressionnante masse de muscles vêtue d'un treillis camouflage identique à celui de Morristown. Buford Jones. Bolan lui donna un coup derrière l'oreille gauche et le fit basculer. L'autre laissa échapper un gémissement et ne bougea plus, apparemment inconscient.

L'Exécuteur fit volte-face en entendant du bruit sur sa gauche. Dans le même mouvement, il sortit le Desert Eagle. Il braqua son arme en direction du bruit quelques millièmes de secondes avant que Curtis Kenney n'apparaisse au milieu de la végétation, un M-16 en main. Bolan dégagea la sécurité de son pistolet et abaissa très légèrement son canon. Kenney s'arrêta net, levant son arme vers le Guerrier.

Les deux hommes hésitèrent une fraction de seconde, les yeux rivés à ceux de l'autre et les doigts posés sur la détente de leurs armes respectives.

C'est Kenney qui parla le premier.

— Pourquoi est-ce que vous faites ça ?

— Pourquoi est-ce que vous faites ça ? répliqua Bolan.

— Parce qu'on nous a informés – une source relativement sûre – que vous êtes ici pour trahir votre pays.

— Et qui vous a refilé ce tuyau ?

Kenney secoua la tête.

— J'ai répondu à une de vos questions. À votre tour.

— Entendu. Pourquoi je fais ça ? Parce que vous m'empêchez de remplir ma mission.

— À savoir ?

— Sauver des otages, répondit Bolan. Vous n'avez pas besoin d'en savoir plus.

— Donc, vous n'avez pas été envoyé pour assassiner le sénateur Esposito.

— Drôle d'idée. C'est ce que vous avez cru, tout ce temps ?

— C'est ce qu'on nous a dit hier soir..., expliqua Kenney.

— Un mensonge.

— Je ne pense pas que Rutherford Emerson ait de raison particulière de mentir là-dessus.

Le nom ne disait rien à Bolan.

— Je ne sais pas qui est cet Emerson, mais il raconte des bobards. On vous a monté un bateau.

— Pourquoi avez-vous tué un de nos hommes ?

— Parce que c'était lui ou moi, expliqua Bolan. Votre équipe et vous, vous ne vous êtes même pas demandé ce qui se passait. Vous

avez gobé tout ce qu'on vous a dit et vous avez foncé, sans même un plan.

— Nous sommes payés pour faire un travail, répliqua Kenney. Esposito et Gustavo représentent beaucoup d'argent, pour nous.

— Ils représentent surtout des ennuis, déclara tranquillement Bolan. Le genre d'ennuis dont vous n'avez pas envie. Maintenant, je suis pressé et vous allez me laisser passer.

— Je ne crois pas.

Dans le silence qui suivit ces mots, un cliquetis familier retentit.

— Et moi je crois que si.

Tous les yeux se tournèrent vers la voix qui venait de parler. Esposito et Gustavo se tenaient juste dans la clairière, leurs armes braquées sur Kenney. Jones et Morristown avaient commencé de revenir à eux, ne sachant pas trop ce qui se passait. On était dans l'impasse, mais le moindre faux mouvement pouvait provoquer un bain de sang.

— Comme vous le constatez, dit Bolan avec un sourire glacé, Esposito et Gustavo sont vivants. Et ils vont le rester. Maintenant, lâchez votre quinquallerie.

Kenney baissa les yeux vers ses hommes, et il comprit qu'ils ne lui seraient d'aucune utilité. Bolan entrevit dans ses yeux comme de la honte, ce qu'il pouvait comprendre. Ce n'était pas la première fois que le Guerrier avait le dessus sur lui ; ça n'était pas bon pour son ego. Mais franchement, Bolan s'en foutait.

Tout en allant récupérer le fusil et le pistolet, dont il éjecta les chargeurs, il lui dit :

— Regardez les choses du bon côté. Vous auriez pu aller vous faire tuer sur la base de Rivas. Je vous ai épargné des ennuis, et je vous ai sauvé la vie, d'une certaine manière.

— La base de qui ?

— Adriano Rivas, dit Bolan. C'est lui qui est derrière tout ça. Vous ne le saviez pas ?

— Mais c'est qui, ce Rivas, bordel ? demanda Morristown.

Des bruits de moteurs, au loin, convainquirent Bolan qu'il n'avait vraiment plus le temps de discuter. Les forces de Rivas, du moins ce qu'il en restait, s'étaient lancées aux trousses des fugitifs. Et le Guerrier n'avait que très peu de temps pour rejoindre le point de rendez-vous avec Grimaldi.

— Désolé, messieurs, mais nous allons être obligés de vous emprunter votre guide et votre véhicule.

— Pas question ! lança Morristown, qui avait complètement recouvré ses esprits.

— Ça ne se négocie pas. Je ferai en sorte qu'on vienne vous rechercher. En attendant, à votre place, je me ferais discret. Les

hommes de Rivas ne vont plus tarder. Vous ne devriez pas avoir trop de peine à les éviter.

S'aidant de la carte de Bolan, Gustavo expliqua rapidement au guide où il devait les amener. Il le prévint aussi qu'il devrait ensuite venir récupérer les trois membres du Quail Group à ce même endroit. L'autre haussa les épaules et leur fit signe de monter à bord.

Tandis qu'ils s'éloignaient, Bolan pensa aux hommes de Kenney. Il n'éprouvait aucun sentiment de victoire particulier. On les avait trompés, tout comme il l'avait été, et il était vaguement désolé pour eux. Mais ils avaient leurs règles, et il avait les siennes. Combattre d'anciens soldats américains comme lui était une violation de ces règles, à moins qu'ils aient décidé de jouer du mauvais côté. Mais Kenney ne lui avait pas donné cette impression.

Bolan espérait lui avoir donné une bonne leçon. Malgré tout, il avait l'intuition qu'il le reverrait.

Cette histoire n'était pas terminée, loin de là.

CHAPITRE XVII

Quito, Équateur

La nouvelle de la libération de Mario Esposito et de Hernando Gustavo se répandit très vite dans la capitale équatorienne.

Aussitôt après avoir laissé les deux hommes en lieu sûr, Mack Bolan avait fait le nécessaire pour quitter le pays aussi vite que possible. Il avait un certain nombre de détails à régler. Si la Proctor Initiative était de nouveau d'actualité, le problème Adriano Rivas n'était pas pour autant réglé. Bolan s'était débrouillé pour que Carmita Rivas soit arrêtée et gardée en prison, mais il était à peu près certain que cela ne suffirait pas à faire sortir Rivas du bois.

Tandis que Grimaldi était aux commandes du Learjet 36A qui les ramenait aux Etats-Unis, Bolan contacta le Black Warriors Ranch.

— Du bon boulot, vraiment, Striker, le félicita Brognola.

— Pas aussi cool que j'aurais aimé, répondit Bolan. Mais je te remercie.

— Et maintenant ?

— Rivas.

— Rivas ? répéta Evangelista Preston. Mais il ne faisait pas partie de tes objectifs. Tu as ramené Esposito et Gustavo sains et saufs. Tu te lances dans une mission privée ?

— Non, je termine celle que j'ai commencée. Et je vais avoir besoin de soutien.

— Tu peux t'expliquer ? demanda Brognola.

— Plus tard. Pour l'instant, j'aimerais que vous fassiez deux choses. D'abord, trouvez-moi tout ce que vous pourrez sur un certain Rutherford Emerson, et transmettez les infos à Curtis Kenney, le type qui dirige le Quail Group.

Brognola fronça les sourcils en même temps qu'il sortait de sa bouche le cigare éteint qu'il suçotait.

— Rutherford Emerson ? Tu veux dire, *le* Rutherford Emerson, le magnat du pétrole ?

— Le magnat du pétrole..., répéta Bolan. Il ne serait pas membre de la TOBA, par hasard ?

— Un de ses dirigeants, précisa Brognola. Et un ami personnel très proche de Frederick Proctor.

— Je ne sais pas comment il se retrouve dans cette histoire, Hal, mais si Proctor est réglo, Emerson ne l'est pas du tout. Je pense que ce

type est un pourri. Je crois aussi qu'il a un lien avec Rivas, d'une manière ou d'une autre. Il reste juste à le prouver...

— Plus facile à dire qu'à faire, Striker, intervint Preston. Emerson a des amis très puissants, y compris à la Maison Blanche. Il est connu et respecté dans le monde des affaires. Il a des liens financiers d'ici jusqu'au sultanat d'Oman, et c'est un entrepreneur doublé d'un philanthrope, avec de sacrées références. J'ai du mal à le voir impliqué avec des types comme Rivas.

— En tout cas, il a trouvé le moyen de convaincre Kenney qu'on m'avait envoyé en Équateur pour assassiner Rivas. Il a donc commis l'erreur de faire de moi son ennemi. Je pense qu'il est pourri, et j'aimerais laisser au Quail Group l'opportunité de lui rendre la monnaie de sa pièce.

— Tu veux peut-être commencer par le commencement, Striker ?

Bolan leur fit un exposé de tous les problèmes rencontrés depuis l'instant où il avait mis le pied en Équateur. Il livra aussi le détail de ses rencontres avec le Quail Group durant les dix-huit dernières heures. Il rapporta l'offre d'Emerson, qui avait promis aux hommes de Kenney de doubler leur rémunération s'ils réussissaient à tuer Bolan et à ramener Esposito et Gustavo vivants.

— On devrait parler de ça au Président, suggéra Brognola quand Bolan eut terminé. S'il y a des problèmes, il pourrait utiliser la Procter Initiative comme moyen de pression pour faire reculer la TOBA.

— Tu penses qu'en amenant la TOBA à adopter un profil bas, tout ce qu'Emerson ferait de son côté attirerait plus l'attention ?

Brognola hocha la tête.

— Exactement. S'il continue d'agir en dehors de l'association, et même à son insu, on aura beaucoup plus de facilité à voir ce qu'il fabrique.

— C'est un bon plan. À côté de ça, j'aurais besoin que vous vous renseigniez pour savoir si quelque chose d'inhabituel est prévu au cours des deux prochains jours. En particulier un événement lié à l'accord qu'Esposito était venu conclure.

Preston hocha la tête et alla vérifier aussitôt. Moins d'une minute plus tard, elle était de retour avec une feuille de papier.

— Vous vous souvenez peut-être qu'il y a dans la Procter Initiative la promesse d'aider l'Équateur à améliorer ses techniques de raffinage. Or, une importante quantité de barils d'échantillons de pétrole brut et raffiné doit être envoyée à Houston. La TOBA a apparemment chargé une équipe de scientifiques de commencer à étudier les échantillons sur-le-champ.

— Et quand tout ça est-il censé arriver ?

— Dans deux heures. Les gens des douanes et un certain nombre de fonctionnaires sont déjà sur place. Je pense qu'ils voulaient garder la

presse en dehors de cela – ce qui expliquerait pourquoi ils ne sont pas passés par les filières traditionnelles.

Tout s'éclaira, pour Bolan. Cette histoire n'avait été qu'un moyen de gagner du temps. Le Guerrier avait couru un peu partout pendant que Rivas suivait tranquillement un plan bien préparé.

— Et j'imagine qu'il n'y a aucun moyen d'empêcher cette cargaison d'entrer dans le pays ?

— J'en doute, répondit Brognola. Mais avec tout le petit monde présent là-bas, le chargement a dû être examiné plus que soigneusement avant de pouvoir passer les douanes.

— Admettons. Même si je pense que Rivas et Emerson, s'il est dans le coup, ont probablement tout prévu. Il y a peut-être du pétrole dans ces barils, mais je suis prêt à parier qu'ils contiennent surtout de la drogue.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— L'échantillon reste trop peu important pour que quiconque s'en inquiète plus que ça, répondit Bolan. Réfléchis, Hal. Les gens en ont assez de la crise de l'énergie, et ils sont prêts à tout pour que cette affaire marche.

— Ils ne verront rien, parce qu'ils ne veulent pas voir..., murmura Brognola. Tu as raison.

— Il faut qu'on trouve le moyen de suivre cette cargaison. Je vais filer directement jusqu'à Houston pour voir si je peux arrêter l'opération avant qu'elle nous échappe complètement.

— Qu'est-ce qu'on peut faire, de notre côté ?

— Dégotez-moi tout ce que vous pourrez sur cette cargaison – manifestes, documents d'expédition, tout ce qui se présentera.

— Bien reçu. On s'y met tout de suite.

— Et demandez au Président de mettre la pression, pour la Proctor Initiative. Plus vite la TOBA lâchera le morceau, plus vite Emerson nous révélera ses cartes. Et quand on saura où et comment ça se passe, je veux être sûr que Curtis Kenney sera dans le coup. C'est un type bien, Hal. Laissons-lui une chance de le prouver. Et puis, ça aura l'avantage de l'écarter de mon chemin...

Brognola hocha la tête.

— Je vais faire mon possible là-dessus, Striker.

— Si Kenney découvre qu'Emerson l'a piégé, il agira en conséquence. Je ne peux pas être à deux endroits en même temps. Et je crois qu'on peut compter sur sa coopération.

Houston, Texas

Aussitôt arrivé à Houston, Bolan fit une rapide toilette, changea de

vêtements, puis il prit une voiture de location pour se rendre à la Gentry Tower.

L'Exécuteur n'avait toujours aucune certitude sur la participation de la TOBA aux activités d'Emerson. Il avait en tout cas réussi à obtenir un rendez-vous avec le président de l'association, Hoover Weygand, et l'avocat, Benjamin Samson. Bolan était maintenant l'agent spécial Matthew Cooper, du *Justice Department*. Brognola avait réussi à obtenir les papiers dans un délais très court, laissant toute latitude au Guerrier pour la suite des événements.

On vérifia son identité à l'accueil du grand immeuble où siégeait la TOBA, et des gardes l'escortèrent jusqu'à l'ascenseur qui l'emmena jusqu'au dernier étage.

— Agent Cooper ? demanda Weygand, la main tendue, alors que Bolan sortait de l'ascenseur. Bienvenue dans la Gentry Tower. Entrez, je vous en prie. Puis-je vous offrir quelque chose ?

— Un café. Noir.

— Bien sûr, fit Weygand.

D'un signe, il ordonna à l'homme qui se trouvait là d'aller chercher le café en question. Il entraîna ensuite Bolan dans un salon confortable et lui désigna un luxueux fauteuil en cuir, en face d'une causeuse assortie.

— Prenez place, je vous en prie.

Ils s'assirent, et il ne fallut que quelques secondes à Bolan pour saisir que la pièce se voulait une réplique de l'intérieur d'un vieux navire. Des gros livres reliés en cuir se tenaient serrés les uns contre les autres, comme une rangée de soldats au garde-à-vous. Sans doute des livres juridiques. Le mobilier de la pièce était de bois sombre finement ouvragé – teck, acajou et cerisier. Les lampes et autres objets décoratifs étaient en cuivre et en laiton. Un bar bien fourni occupait presque tout un mur. Un environnement très... masculin, qui était sans doute censé intimider le visiteur.

Il n'avait évidemment aucun effet de ce genre sur Bolan.

— J'ai cru comprendre que vous étiez ici pour une question urgente, commença Weygand. Vous ne m'en voudrez pas, j'espère, si je vous demande d'aller droit au fait.

— Au contraire, répondit Bolan en souriant. Même si j'avais cru comprendre de mon côté que quelqu'un d'autre devait se joindre à nous... Votre avocat ?

— Benjamin Samson, acquiesça Weygand en lui rendant son sourire. Il a été appelé à la dernière minute pour un problème important concernant l'association. Il ne pourra malheureusement pas se joindre à nous. Je suis sincèrement désolé qu'il ne puisse pas être présent.

Bolan hocha la tête.

— Pour résumer, dit-il, le gouvernement américain m'a envoyé ici parce que nous soupçonnons la TOBA, ou plus exactement des membres de la TOBA, d'entretenir des liens avec des membres connus du trafic de stupéfiants.

La surprise qui apparut sur le visage de Weygand parut sincère à Bolan. Il serait même allé jusqu'à dire que l'autre prenait l'accusation comme une insulte personnelle. Mais Weygand garda sa contenance et il ne fit rien pour confirmer ou infirmer l'impression de Bolan. Il se contenta de croiser les jambes et d'étudier son invité.

— C'est une accusation très grave, agent Cooper, dit-il enfin. Avez-vous la moindre preuve pour étayer une hypothèse aussi ridicule ?

— Que pensez-vous du pétrole que vous recevez cet après-midi en provenance d'Équateur ? proposa Bolan. Si je parviens à prouver qu'il y a de la drogue dans cette cargaison, ce sera une preuve suffisante, pour vous ?

— Ce le serait en effet. Mais cela fait un bien gros « si ». Car, tout de même, des inspecteurs des douanes américaines et des représentants d'une demi-douzaine d'agences fédérales sont sur place pour vérifier que rien de dangereux ou d'illégal n'entre sur le territoire américain. Nous suivons à la lettre toutes les lois sur les importations. Cela sur l'ordre du gouvernement américain... qui maintenant nous soupçonnerait donc d'activités illégales ?

— Si je comprends bien, l'ensemble des membres de la TOBA savent exactement ce qui doit se passer durant toute cette opération ?

— Bien sûr.

Weygand souriait toujours, comme si ses lèvres étaient figées.

— Dans ce cas, dit Bolan, il serait normal que vous sachiez qu'un des hommes du groupe qui escorte le produit jusqu'à sa destination finale est Adriano Rivas. Ce nom vous dit quelque chose ?

— J'avoue que non...

— Je vais vous éclairer, alors. Il n'y a pas si longtemps, Adriano Rivas était le baron de la drogue le plus puissant et le plus craint de Colombie. En plus d'être à la tête de la quasi-totalité du réseau de distribution de cocaïne en Équateur, il était soupçonné d'avoir fait assassiner par ses escadrons de la mort des dizaines voire des centaines de personnes – des concurrents et leurs familles, et de manière générale tous ceux qui se mettaient, volontaire ou non, en travers de son chemin.

— C'est très intéressant, vraiment, mais je ne vois pas...

— Je crois que c'est ça, monsieur Weygand, coupa Bolan. *Vous ne voyez pas.* Vous ne voyez pas du tout ce qui se passe. Pour ce qui me concerne, tous les membres de la TOBA sont suspects jusqu'à ce que je puisse prouver le contraire.

Weygand se laissa aller en arrière avec un soupir.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Que vous m'amenez à l'endroit où la cargaison doit être entreposée, dit Bolan. Que je voie par moi-même. S'il n'y a rien là-bas, je m'en irai et vous n'entendrez plus jamais parler de moi.

— Je ne peux pas faire ça. Pas sans un mandat ou la présence d'un avocat – et certainement pas sans l'assentiment des autres membres de la TOBA.

— À vous de voir. Mais si vous m'obligez à passer par une longue procédure, je serai amené à penser que vous avez tout fait pour me retarder et vous serez arrêté avec les autres.

— Jamais vous ne pourrez prouver ça ! s'exclama Weygand en essayant d'être convaincant.

Mais sa voix avait légèrement fléchi.

— Je n'aurai pas à le faire, répliqua Bolan. Il me suffira de procéder aux arrestations. Le reste sortira dans la presse. Les articles mentionneront sans doute de quelle façon la TOBA et vous, vous êtes assis sur les réserves pétrolières pendant que les États-Unis continuaient de payer le pétrole au prix fort.

— Nous ne régulons pas l'utilisation des réserves, agent Cooper !

Weygand se leva et ajouta :

— À présent, vous avez abusé de mon hospitalité. Je crains de ne plus avoir de temps à vous consacrer. Il vous faudra revenir avec un mandat, la prochaine fois.

— Vous commettez une erreur, dit Bolan.

— J'ai bien peur que ce soit vous qui ayez commis une erreur, colonel Stone ! lança une voix derrière lui.

Bolan se tourna et découvrit un homme imposant aux yeux gris et aux cheveux blonds. Il était vêtu d'un élégant costume et avait les bras croisés, dans une attitude de défi. Deux types encore plus imposants se tenaient derrière lui.

Armés.

— Samson ! s'exclama Weygand. Mais qu'est-ce que cela signifie ?

— Du calme, Hoover, lui répondit l'avocat. Il faut toujours que vous cherchiez à prendre le contrôle des choses. Je pense préférable que vous compreniez que vous ne dirigez plus rien, maintenant.

— Benjamin Samson..., déclara tranquillement Bolan. J'avais prévu que vous feriez cela.

— À savoir ?

— Que vous exposeriez votre main un peu trop tôt. Vous auriez dû attendre. Je sais que vous êtes dans le coup, maintenant, et je vais mettre fin à vos activités. Définitivement.

— Mais qui est ce Stone ? demanda Weygand.

Furieux, il contourna la table et se dirigea vers Samson.

— Doucement ! fit l'avocat en levant une main boudinée lorsque

ses deux gorilles tournèrent leurs flingues vers Samson. Cela me désolerait qu'il vous arrive quelque chose, Hoover. Je vous ai toujours bien aimé. Je pensais que vous faisiez partie des plus malins de cette association. Et voilà que vous me prouvez que j'avais tort. C'est Rutherford qui m'a toujours dit qu'on ne pouvait pas se fier complètement à vous. J'ai bien fait de l'écouter.

— Rutherford ? répéta Weygand, abasourdi. Il trempe là-dedans, lui aussi ?

— Bien sûr, répondit Samson. Vous n'avez quand même pas cru que l'argent que je lui ai fait gagner pendant toutes ces années était de l'argent propre ? Le monde des affaires est ainsi : il faut prendre ce qui s'offre à nous. La plupart de vos associés manquent malheureusement de perspicacité. Il m'a fallu protéger nos investissements. Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour la TOBA. Je l'ai fait pour *nous*.

— Tout ce que vous avez fait, c'est inonder les rues de drogue ! lança Bolan en se tournant vers lui. Je suis là pour que ça s'arrête.

Samson lui jeta un regard méprisant.

— Je ne pense pas que vous puissiez y faire grand-chose.

— On parie ? répliqua l'Exécuteur avec un sourire glacé.

Juste avant de lui faire face, il avait donné un léger coup sur sa montre. C'était le signal qu'attendait Grimaldi.

De son côté, Bolan jaillit du fauteuil qu'il occupait et atteignit Weygand. Au moment où il l'attrapait aux épaules, la pièce voisine sembla exploser. Un souffle brûlant projeta du bois, du métal et du plâtre dans toutes les directions. Le Guerrier s'écrasa avec Weygand derrière une grosse table. Il eut l'impression que la chaleur lui avait vidé les poumons de tout l'air qu'ils contenaient.

Il retourna la table et se pressa contre le plateau, protégeant Weygand avec son propre corps. Au bout d'une trentaine de secondes, il se redressa. Il aida Weygand à faire de même et inspecta rapidement la pièce. L'explosion n'avait laissé aucune chance aux trois autres. Les deux flingueurs avaient été projetés la tête la première contre le mur opposé, au pied duquel ils gisaient, désarticulés. Si le corps de Samson avait été protégé en grande partie de l'explosion par les deux flingueurs, il avait été violemment projeté par-dessus le sofa en cuir, et sa tête reposait curieusement sur ses épaules, dans un angle impossible, tandis que ses yeux sans vie regardaient vers le plafond.

Bolan porta la main à l'émetteur-récepteur qu'il avait à la ceinture et ajusta l'oreillette.

— Striker à Aigle Un.

— Ici Aigle Un, répondit aussitôt Grimaldi.

— Joli travail, Aigle Un. Tu me donnes deux minutes pour rejoindre le sommet pour la récupération.

— Bien reçu, Striker. Terminé.

— Allons-y, Weygand, dit Bolan.

Il attrapa le vieux magnat du pétrole et l'entraîna vers le toit terrasse du dernier étage, où Grimaldi les récupérerait.

— Qu'est-ce que... où allons-nous ? interrogea le vieil homme, toujours étourdi.

— Trouver la cargaison, lui répondit l'Exécuteur. Et vous allez m'indiquer où elle est.

CHAPITRE XVIII

San Lorenzo, Équateur

Curtis Kenney observait l'immense propriété de front de mer et son terrain.

L'endroit devait être bien gardé, cela tombait sous le sens. Á en croire les informations que lui avait fournies le contact de Stone, l'endroit appartenait à Rutherford B. Emerson. Á la limite, c'était tout ce que Kenney avait besoin de savoir. Il avait un compte à régler avec Emerson, et il avait l'intention de s'en tenir là.

Comme promis, Stone leur avait renvoyé le guide et le véhicule, dans la jungle, et ils étaient rentrés sains et saufs à San Lorenzo. Á ce moment-là, des bulletins spéciaux annonçaient déjà à la télévision le retour à Quito d'Esposito et de Gustavo – sains et saufs eux aussi. Moins d'une heure plus tard, Stone avait contacté Kenney par téléphone pour le prévenir qu'Emerson avait une grande propriété à San Lorenzo.

Il lui avait donné toutes sortes de détails, avec pour seule instruction de faire ce que bon lui semblerait.

Stone était la seule personne en qui Kenney puisse avoir confiance. Qu'un ou plusieurs hommes de la TOBA l'aient trahi n'avait plus d'importance. Dans cette mission, et depuis le début, il avait été abreuvé d'informations bidon, des informations qui venaient d'Emerson, Stone l'en avait convaincu. Ce salaud avait tout fait pour les monter l'un contre l'autre, et ses manigances avaient coûté la vie à Lou Sturgis.

Kenney avait bien l'intention de lui faire payer ses magouilles au prix fort.

Ses hommes et lui étaient équipés pour un assaut violent, sanglant. Il portait un treillis noir. Son M-16, nettoyé avec soin, était chargé de cartouches 5,56 mm NATO haute vélocité. Également en noir, Morristown et Jones étaient armés de MP-5. Les trois hommes avaient en plus chacun un pistolet-mitrailleur MP-5K chambré en 9 mm, un couteau de combat Ka-Bar et des grenades flash bang.

Kenney abaissa ses jumelles et il fit signe à ses deux équipiers, qui observaient comme lui la propriété derrière un bosquet d'arbres, de se déployer. L'heure était venue de faire payer à Emerson la mort de leur ami. Morristown et Jones avancèrent sans un bruit, rapidement, en professionnels bien entraînés. Kenney couvrit leur approche à

distance, à travers la lunette Rangefinder 20 de son M-16.

Toujours sans bruit, à l'aide de leurs Ka-Bar, Morristown et Jones se débarrassèrent des deux gardes qui patrouillaient devant la grande maison posée en bord de plage. Dès qu'ils eurent traîné les deux cadavres hors de vue, Kenney quitta le couvert des arbres et rejoignit en courant l'extrémité est de la maison. Il avait franchi la moitié des cinquante mètres quand un garde passa les portes vitrées coulissantes et s'arrêta au bord de la véranda.

Le type fit le geste d'allumer une cigarette et remarqua au même moment Kenney. Mais le mercenaire avait déjà mis un genou en terre et dirigé son arme vers le flingueur. Il attendit que le réticule s'aligne électroniquement, que les fils croisés passent au vert pour presser la détente. Trois balles atteignirent la cible humaine, les deux premières pour lui fracasser la clavicule, la troisième lui traversant le crâne qui s'ouvrit en deux tandis que le type s'écroulait.

Kenney se redressa et poursuivit sa course vers la maison. Il en atteignit la base sans autre problème et pressa son dos contre le mur. Il risqua un coup d'œil de l'autre côté, à l'angle, et il aperçut Morristown qui longeait le mur arrière, vers une porte. Deux hommes armés sortirent alors qu'il n'en était plus qu'à quelques mètres. Morristown leva son MP-5 et, en deux rafales contrôlées, se débarrassa de la double menace. Les autres n'avaient rien pu faire.

Kenney rejoignit son ami.

— Où est Jones ? demanda-t-il alors qu'ils prenaient position de part et d'autre de la porte.

— Il cherche une autre issue.

Kenney hocha la tête. Il décrocha une grenade flash bang de son harnais, la dégoupilla et la balança par l'ouverture. Une poignée de secondes plus tard, l'explosion lui fit presque s'entrechoquer les dents. Il désigna l'entrée de la tête et s'engouffra dans la maison à la suite de Morristown. Le premier était penché, presque accroupi, tandis que Kenney le couvrait, prêt à effacer toute menace qui se présenterait. Mais il n'y avait personne.

Ils suivirent un couloir qui les amena dans un grand salon. Il promenait le canon de leurs armes à travers la pièce, quand ils entendirent des bruits de pas, sur leur droite. Ils tournèrent la tête et virent quatre hommes qui descendaient un escalier.

Kenney poussa le sélecteur de tir de son M-16 en mode full auto et il ouvrit le feu, déplaçant son arme de gauche à droite et de droite à gauche. Les flingueurs dégringolèrent les uns sur les autres en essayant d'échapper au torrent de balles qui déferla sur eux. L'un des gardes eut moins de chance que les autres. Une double rafale de balles haute vitesse le transperça un peu partout. Le sang aspergea le mur, ses copains, et le type rebondit sur les marches qui lui restaient à

descendre, jusqu'au bas de l'escalier.

Les trois autres tournèrent leurs armes vers l'assaillant. Morristown dirigea une longue rafale vers l'un d'eux, et les 9 mm Parabellum lui forèrent le ventre et lui déchiquetèrent la rate. Il tituba vers l'arrière et se laissa tomber sur une marche, une expression abasourdie sur le visage. Un masque vite remplacé par celui de la mort quand il ferma les yeux et se coucha pour de bon.

Kenney en abattit un autre, d'une rafale en plein torse. La violence des multiples impacts fit tourner le garde, qui passa par-dessus la rampe et atterrit sur le plancher, en contrebas, avec un bruit sourd. Le dernier flingueur s'accroupit et rafala dans leur direction. Kenney plongea pour se mettre à l'abri d'un fauteuil à oreilles. Morristown, lui, ne put éviter les projectiles. Plusieurs balles l'atteignirent au torse et le projetèrent contre une grande statue en pierre.

Kenney sentit une bouffée de panique l'envahir, un poison qui lui fit comme un nœud au niveau de la poitrine. La douleur se calma quand Morristown laissa échapper un gémissement de douleur et glissa au sol. Il n'y avait pas de sang – le gilet en Kevlar avait tenu bon. Avant que Kenney ait pu réagir, la tête du dernier garde disparut dans un geyser de sang, explosée par une courte rafale. Un instant plus tard, Jones fit son entrée depuis une autre pièce.

— Qu'est-ce que vous foutez ici, à glander ? lança-t-il avec un grand sourire. Allons trouver cet enculé d'Emerson.

Kenney hocha la tête, et ils allèrent aider Morristown à se lever. Ils lui laissèrent une minute pour reprendre son souffle, puis ils se mirent en ligne et gravirent les marches de l'escalier – Kenney en tête et Jones à l'arrière. Une fois à l'étage, ils se dispersèrent. Jones prit un couloir, Kenney se chargea de l'autre tandis que Morristown les couvrait depuis l'escalier.

Il resterait là et protégerait leurs arrières, au cas où des gardes arriveraient depuis le jardin ou d'autres parties de l'immense maison.

Kenney inspecta méthodiquement le couloir, ouvrant toutes les portes d'un coup de pied, fouillant les pièces, avant de passer à la suivante. Quand il atteignit la dernière porte, au bout, il donna un grand coup de pied dans le battant et entra. Il fut accueilli par des balles, qui passèrent à quelques centimètres de lui.

Reculant aussitôt, il décrocha une autre grenade de son harnais, la dégoupilla et attendit quelques secondes avant de la lancer. Il ferma les yeux et se couvrit les oreilles. Quand il entendit peu après l'explosion des cris et des gémissements, il comprit que la grenade avait fait son boulot. Il franchit de nouveau la porte et marcha vers des portes-fenêtres qui donnaient sur une imposante véranda faisant face à l'océan. Un type qui avait apparemment survécu à l'explosion se montra, derrière un grand pilier de bois, et son Uzi rafala en direction

de Kenney.

Le mercenaire répliqua aussitôt. Deux de ses balles atteignirent le pilier, et des échardes de bois giclèrent sur le visage du garde. L'une d'elles se planta dans son œil droit. Poussant un hurlement, il laissa tomber son arme et porta les mains à son visage en titubant. D'une rafale au niveau du ventre, Jones le fit reculer de quelques pas, et l'autre bascula par-dessus le garde-fou de la véranda. Il disparut.

Kenney se tourna. Deux gardes étaient couchés par terre. L'un d'eux était inconscient, et l'autre avait les mains plaquées sur les yeux. Du sang coulait à ses oreilles. Le leader du Quail Group s'arrêta net en découvrant un homme sur une chaise roulante. Un vieux type plutôt décrépît qui fumait tranquillement une cigarette, au bout d'un long fume-cigarette en cuivre et onyx noir.

— Rutherford Emerson ? demanda Kenney en marchant prudemment vers lui.

— C'est bien moi, oui. De quoi s'agit-il ?

— Vous êtes très fort, vous savez ? Mais bientôt, vous allez être très mort. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Vous semblez bien sûr de vous..., répondit Emerson. Kenney, c'est ça ? Vous savez, des jeunes voyous de votre genre, j'en corrigeais déjà alors que vous n'étiez pas né. Vous ne me faites pas peur. Et je ne crains pas la mort.

— Moi, j'aimerais juste savoir ce qu'on vous a fait. Vous nous avez baladés depuis le début. À cause de vous, j'ai perdu un homme. J'ai failli tuer un soldat de premier plan. Pourquoi vous vous êtes foutu de nous ?

— C'est pourtant simple. Le profit. Le problème, avec les crétins de votre genre, patriotes et contents d'eux, c'est leur absence de vision. Vous prêchez le bien, mais quand on y réfléchit, vous seriez prêts à vendre votre propre mère pour de l'argent vite gagné.

— Désolé que vous pensiez ça, dit une voix derrière Kenney.

C'était Morristown.

— Vous vous êtes foutus de nous, et à cause de ça, notre ami est mort. C'est vous qui l'avez tué.

— Arrêtez donc un peu de geindre ! lâcha Emerson. Vous croyez que le sort de votre ami m'intéresse ? Vous avez été payés, et bien payés, pour prendre des risques. Je pourrais vous rendre riches, plus riches que ce que vous avez jamais rêvé. Au lieu d'accepter les pertes que vous avez subies et de partir avec votre argent, vous venez vous plaindre parce que vous avez été maltraités...

Il fit un geste de la main vers les hommes couchés par terre.

— C'est comme eux. Vous avez été payés pour prendre des risques. Il faut vous y faire, parce que personne ne vous traitera autrement.

— Vous vous trompez, salopard ! répliqua Kenney. Quelqu'un nous

a déjà traités autrement. Il a eu du respect pour les soldats professionnels que nous sommes. Stone... le nom vous dit quelque chose ? L'homme que vous avez cherché à nous faire tuer. La plaisanterie se retourne contre vous, on dirait. Rendez-vous en enfer, Emerson !

Alors que Kenney pressait la détente de son M-16, quelque chose le heurta violemment dans le dos, et des ondes de douleur se diffusèrent à travers toute sa colonne vertébrale. La violence des balles le fit tomber à genoux et la courte rafale qu'il balançait manqua Emerson. Il entendit un cri de surprise et se tourna juste à temps pour voir l'expression stupéfaite de Peter Morristown, une fraction de seconde avant qu'un nouvel essaim de balles vienne lui faire exploser le crâne. Le corps sans vie de son ami s'écroula à côté de lui, l'arrosant de sang tiède.

Les oreilles de Kenney se mirent à sonner, avec toutes ces détonations, et c'est à peine s'il entendit le cri de guerre de Buford Jones. Un cri de guerre englouti par le crépitements de plusieurs fusils automatiques. Et soudain, tout devint silencieux. Tout ce qu'il entendit, ce fut le cri des oiseaux de mer, la rumeur de l'océan et le ricanement de Rutherford Emerson.

Kenney voulut se lever pour lui exploser la tête, à cet enfoiré, mais ses jambes ne lui répondaient pas. Il essaya de sentir ses doigts de pieds... Rien. Les balles avaient touché la colonne, comprit-il. Le Kevlar n'avait réussi qu'à lui sauver la vie. Une vague de terreur l'inonda, mais il s'empressa de repousser la peur. Avec ce qui lui restait de lucidité, il passa la main au-dessous de lui et décrocha une grenade à fragmentation M-33 HE de son harnais. Il la dégoupilla, puis tendit le bras le long de son corps, utilisant l'autre main pour rouler sur le dos.

Emerson approcha sa chaise roulante et se pencha sur lui.

— Vous comprenez ce que je veux dire, Kenney ? Cela fait longtemps que j'ai affaire à des gens de votre espèce. Il faudra plus qu'une poignée de mercenaires pour abattre un Emerson. Beaucoup plus que ça, oui.

— Vous oubliez une des règles fondamentales sur un champ de bataille, Emerson, dit Kenney en relâchant la cuillère de sécurité.

— Ah, oui ? Et laquelle ?

Kenney brandit la grenade avec un sourire et répondit :

— Ne jamais sous-estimer l'ennemi.

Houston, Texas

Mack Bolan était assis au bord de l'hélicoptère, un Kiowa OH-58D

de l'armée américaine, avec un pied sur le patin d'atterrissage et un fusil Heckler & Koch PSG-1 sur les genoux. Il était retenu à l'appareil par un de ces harnais spécialement conçus pour les mitrailleurs de porte. Grimaldi était aux commandes de l'appareil, emprunté à une unité de reconnaissance de Fort Houston. Ils volaient en direction d'un entrepôt de pétrole appartenant à la TOBA, au sud de Houston. D'après les informations de Weygand, c'était là que la cargaison était arrivée un peu plus tôt dans la journée.

Convaincre Weygand de collaborer n'avait pas été trop compliqué, après l'incident avec Samson. L'Exécuteur avait déjà préparé sa petite visite jusque dans les moindres détails. Il était prêt à abattre l'empire TOBA par tous les moyens à sa disposition.

Un bourdonnement, dans son oreille, lui indiqua que Grimaldi cherchait à communiquer. Le Guerrier coiffa le casque qui pendait à côté de lui.

— Oui, Jack ?

— Mauvaise nouvelle, Striker. J'aurais préféré t'avertir plus tard, mais Hal m'a assuré que tu voudrais savoir tout de suite.

— Je t'écoute.

— C'est fini, pour le Quail Group.

Grimaldi laissa passer un instant, puis ajouta :

— Kenney et les autres sont morts.

L'Exécuteur observa un moment de silence. C'est lui qui aurait dû se charger de cette mission. Jamais il n'aurait dû les envoyer liquider Emerson. S'il avait convaincu le Black Warriors Ranch de les laisser intervenir, c'était parce qu'il avait le sentiment de le devoir à Kenney. Et voilà où ça les avait menés.

Mais Kenney et les autres n'auraient pas voulu que les choses se passent autrement, il le savait.

— Et Emerson ?

— Ils l'ont eu, dit simplement Grimaldi. Hal m'a dit qu'on essayait de reconstituer un vague cadavre. À ce que j'ai cru comprendre, Kenney l'a fait sauter avec une grenade, en même temps que lui.

— D'accord, Jack, dit Bolan. Allons-y.

L'hélicoptère se dirigeait droit vers le sud. Bolan regarda les toits de la ville qui défilaient au-dessous de lui, à une centaine de mètres. Le PSG-1 était l'arme parfaite, pour un boulot comme celui-ci. Fabriqué avec des matériaux de qualité, le H & K avait une portée supérieure à celle des fusils de même calibre. Il avait aussi l'avantage de s'adapter à tous les environnements et à tous les climats.

Bolan attendit que Grimaldi lui signale qu'ils étaient à trente secondes du *ground zéro*, et il regarda dans la lunette du PSG-1. Il n'aurait qu'une chance, dans cette opération. Si les choses se passaient mal, il risquait de voir la cargaison lui glisser entre les doigts. Rivas

devait avoir prévu différents modes de transport et différentes routes, et il serait impossible au Guerrier de les couvrir toutes.

— On arrive sur l'objectif, Striker, annonça le pilote. Cinq... quatre... trois...

À zéro, il fit basculer l'appareil vers l'avant et longea toute la zone, restant bien au bord pour que l'Exécuteur ait une vision claire de l'ensemble du périmètre. Les soupçons du Guerrier se confirmèrent presque aussitôt, quand il repéra les deux premières sentinelles, sur un toit. Ce n'étaient pas des hommes de sécurité comme les autres. Des Latinos, avec costards noirs, lunettes de soleil et fusils.

Bolan examina le reste des toits, mais ne remarqua aucune autre sentinelle. C'était donc probablement là que la cargaison était entreposée. Il devait maintenant trouver le moyen d'entrer et de détruire la marchandise. L'expérience lui avait appris qu'une approche directe était souvent encore la meilleure. Comme ici. Le Guerrier repéra deux Humvee M-998 décapotés sortir de ce qui ressemblait à un grand garage et rouler en direction du bâtiment principal. Des types, avec le même uniforme et la même quincaillerie que les sentinelles, se trouvaient à l'arrière.

Bolan ordonna à Grimaldi de refaire un passage et il pressa son œil contre le réticule. Il visa un des deux types, sur le toit. Le flingueur, comprenant que l'hélicoptère n'était pas là pour le tourisme, saisit son arme. Mais l'Exécuteur avait déjà relâché la moitié de l'air dont il avait empli ses poumons, et il pressa la détente.

CHAPITRE XIX

La 7,62 mm qu'avait vomie le PSG-1 fracassa le nez de la sentinelle. La balle lui sortit à l'arrière du crâne, laissant une tranchée meurtrière dans son sillage. Les yeux écarquillés, le flingueur s'effondra, et son corps sans vie heurta la surface du toit moins d'une seconde après que la balle létale lui avait traversé la tête.

Bolan positionna ses fils de visée sur l'autre sentinelle tandis que Grimaldi faisait décrire un grand arc de cercle à l'hélicoptère. Ils n'avaient pas eu le temps d'effectuer un second passage de reconnaissance, mais l'Exécuteur en avait vu assez : il savait à qui il avait affaire. Il devait éliminer autant d'ennemis que possible, avant de passer à l'étape suivante : la destruction de la drogue.

Le second garde était en train de courir vers son copain. Il n'avait visiblement pas compris ce qui venait de se passer – et donc pas entendu le coup de feu. Il n'avait aucune raison de penser que sa vie était en danger. L'Exécuteur régla la question une bonne fois pour toutes, d'une balle qui atteignit le flingueur en plein torse et lui ouvrit le cœur. Il tituba en avant et s'écroula à son tour.

Le Guerrier ordonna alors à Grimaldi d'atterrir sur le toit, tout en observant les Humvee qui disparaissaient derrière le bâtiment principal. Le pilote entama aussitôt sa descente et la turbine du moteur passa la vitesse supérieure. L'appareil souleva un nuage de poussière et de gravillons tandis qu'il se posait en douceur.

Bolan décrocha aussitôt son harnais et sauta. Il courut vers la porte d'accès au toit, faisant signe à Grimaldi que tout allait bien. Il atteignit la porte alors que l'hélico reprenait le ciel. Le Guerrier s'était donné vingt minutes pour entrer, localiser la cargaison et tout faire sauter. Il devrait alors rejoindre le toit pour retrouver Grimaldi et quitter les lieux. Le paramètre le plus délicat à gérer serait la résistance qu'il allait rencontrer et qu'il lui faudrait éliminer sans perdre trop de temps.

La porte du toit était ouverte, et il s'engouffra aussitôt dans l'escalier pour gagner l'étage supérieur du bâtiment. Le Desert Eagle et le Beretta 93-R étaient à leurs places habituelles, avec tout un assortiment de grenades Dielh DM-51 et deux pistolets-mitrailleurs MP-5 suspendus à son harnais. Bolan ouvrit la porte donnant sur le palier du deuxième étage et jeta un coup d'œil dans le couloir. Il découvrit de part et d'autre des bureaux, presque tous occupés. Il devait tout faire pour épargner les innocents qui travaillaient ici. Il s'engagea dans le couloir en sifflotant doucement. Il espérait que

personne ne ferait trop attention à lui.

Atteignant le premier bureau, il passa la tête dans l'encadrement de la porte. Il sourit à la jolie brune qui travaillait là.

— Bonjour !

— Bonjour.

Elle esquissa un sourire, même si elle parut alarmée par la tenue de l'Exécuteur.

— Nous avons un problème de sécurité, mademoiselle, lui expliqua-t-il. Il faudrait que vous quittiez les lieux et que vous ne reveniez pas jusqu'à nouvel avis. D'accord ?

Elle hocha la tête. Ses lèvres bougèrent, mais aucun son ne les franchit.

— Merci de votre coopération, lui dit Bolan.

Et il se dirigea vers le bureau suivant pour reproduire le même scénario. Bureau, après bureau, box après box, il fit ainsi partir tout le monde. Personne ne discuta. Les employés prirent l'escalier de secours, ignorant tous l'ascenseur.

Bolan n'avait rencontré aucun garde. Lorsqu'il eut évacué tout l'étage, il rejoignit au pas de course l'ascenseur. Le temps passait et, il le savait, il devait respecter scrupuleusement son timing.

Il lui restait quatorze minutes.

Quand on lui apprit que Rutherford Emerson et Benjamin Samson étaient mort, Adriano Rivas raccrocha violemment et balança le téléphone devant lui. Prospéra et les quatre hommes qui se trouvaient dans la pièce voisine sursautèrent. Deux des flingueurs portèrent même la main à leur arme, mais Prospéra leur signifia d'un geste de se calmer. Il se précipita dans le bureau improvisé pour leur patron dans la suite d'hôtel.

Prospéra n'avait aucune idée de ce qui se passait, mais il savait que cela devait être grave pour que Rivas perde ainsi son calme. Oui, il se passait quelque chose, mais quoi ?

Carmita avait été libérée ; elle était saine et sauve. Pour le reste, tout se déroulait visiblement comme prévu. Dès que les barils avaient passé les douanes américaines, et après inspection de tous les papiers trafiqués, Rivas avait chargé Prospéra de conduire le produit jusque dans un endroit sûr. De là, il serait dispatché à travers tout le pays, dans un certain nombre de zones clés. Une grande partie de la cargaison était destinée au sud-ouest des États-Unis. La seconde, qui devait entrer dans le pays de la même manière, s'en irait vers les grandes villes du Midwest et de la côte Est.

Le lieu de stockage était un endroit appartenant à Rutherford Emerson, juste en dehors de Coldspring. Coldspring était ce que les Américains appelaient un bled paumé, situé à un peu plus de trente kilomètres de Huntsville, ville connue dans le monde entier pour son

pénitencier d'État, où étaient pratiquées les exécutions capitales du Texas. Se trouver aussi près de cet endroit amusait Prospéra, tout en le contrariant vaguement. Il n'aimait pas Emerson et ne lui faisait pas trop confiance, mais il fallait reconnaître que ce vieux fou avait des couilles.

— Qu'est-ce qui se passe, patron ? demanda-t-il à Rivas.

Celui-ci leva les yeux, se redressa et tapa des poings sur le bureau.

— C'était un de nos hommes, à San Lorenzo. Emerson est mort.

— Quoi ?

— Ces foutus mercenaires qu'il avait engagés. Ils se sont retournés contre lui et ils l'ont fait sauter ! À la grenade, bordel !

Il tapa de nouveau sur le bureau, avant de fermer d'un coup de pied un tiroir du meuble de rangement qui se trouvait à côté.

— Je suis sûr que c'est Stone qui les a rencardés.

— Vous voulez que j'envoie des hommes pour nous débarrasser de ces salauds ?

Rivas secoua la tête.

— Emerson a trouvé le moyen de les emmener en enfer avec lui. Maintenant, on doit se débrouiller tout seuls. Je vais essayer de joindre nos contacts et de les avertir que nous changeons le calendrier.

Prospéra haussa les épaules.

— On peut pas faire ça, patron. On vient juste de commencer le raffinage et la coupe de la cocaïne. Il va falloir des semaines avant que toute la marchandise soit prête à être vendue au détail.

— Oublie ça. Nos consommateurs se démerderont. Et le prix sera plus élevé parce qu'ils auront droit à de la pure. Ça se passera comme ça, et pas autrement, cette fois. J'ai déjà assez perdu comme ça avec ce projet.

— Il se pourrait que certains ne suivent pas...

— Qu'ils aillent se faire foutre ! C'est moi qui dirige les opérations, maintenant !

Rivas se calma et ajouta :

— Je vais contacter les associés d'Emerson. J'imagine qu'ils ont dû apprendre sa mort – et si ça n'est pas le cas, ils l'apprendront de ma bouche.

— Vous pensez qu'ils vont travailler directement avec vous ?

— Ils n'ont pas le choix, Antonio. Je connais personnellement la plupart de ces hommes. Je sais qu'ils ne voient en moi qu'un petit trafiquant de drogue, mais je m'en fous. Si j'étais assez bon pour Emerson, je le serai aussi pour eux. Sinon, qu'ils aillent voir ailleurs.

— Je comprends, dit Prospéra.

Plus il passait de temps au contact direct d'Adriano Rivas, plus Prospéra l'admirait pour son génie et sa ténacité. C'était un bon patron.

— Et Stone ? demanda-t-il.

Rivas le fusilla d'un drôle de regard.

— Hein ?

Inspirant profondément, Prospéra insista.

— Je vous parlais de Stone. Il est toujours dans la partie, lui. Il sait sûrement des choses sur nos projets...

— Il ne sait rien ! coupa Rivas en riant. Il est au courant, pour la cargaison, mais j'ai fait en sorte de laisser un appât, pour l'attirer ailleurs. Il s'agit d'un entrepôt du sud de Houston, dans une usine de raffinage et de stockage qui appartient à la TOBA. Tout le monde croit que c'est là que la cargaison a été transportée. Si quelqu'un a parlé de cet endroit à Stone, et que cette enflure a gobé au truc, il va avoir la surprise de sa vie.

— Quel genre de surprise ?

— Eh bien, en plus du fait que les cent barils transportés là ce matin ne contiennent que de l'eau distillée, il sera accueilli par une cinquantaine de soldats entraînés grâce aux dollars d'Emerson. Une rencontre qui risque de lui être fatale, j'en ai peur...

Mack Bolan flaira le piège.

Le Guerrier avait rejoint le rez-de-chaussée du bâtiment sans se faire remarquer. Cela s'était même passé un peu trop facilement. Alors qu'il avait abattu les deux gardes du toit sous les yeux ou presque des passagers des deux Humvee, alors qu'il avait fait évacuer tous les bureaux, le niveau inférieur de l'entrepôt était curieusement désert.

Bolan avait trop d'expérience pour se laisser prendre au piège. Son projet de repartir par le toit ne fonctionnerait pas : il était pratiquement sûr que les étages avaient dû être investis par l'ennemi, un ennemi qui tissait sa toile pendant qu'il était en train de réfléchir aux choix qui s'offraient à lui. Il allait devoir changer de tactique. Il ne se contenterait pas de placer ses explosifs, puis de s'esquiver. Il allait creuser une grosse brèche dans les rangs ennemis.

Il allait passer en mode blitz.

L'Exécuteur commença par disposer ses explosifs, méthodiquement. En plus de la drogue, les barils entreposés ici devaient logiquement contenir du pétrole, qui servirait d'accélérant. Le Guerrier effectua un rapide décompte : il devait bien y avoir une centaine de barils, placés sur des palettes, à une vingtaine de centimètres du sol, espacées d'un mètre. Ils étaient empilés, ce qui permettait à Bolan de rester dissimulé tandis qu'il se déplaçait entre les palettes, à quatre pattes.

Il entoura les blocs de C-4, d'une livre chacun, avec du cordeau détonnant. Il creusa un trou dans le plastic, fourra les deux extrémités du cordeau dans l'amorce, qu'il glissa à l'intérieur. Le tout lui prit une dizaine de minutes, et quand il en eut terminé, Bolan avait mis en place dix kilos d'explosif au total. Ce serait plus qu'assez pour tout

détruire. La cocaïne devait se trouver à l'intérieur des barils dans des sachets bien scellés et hermétiques. Le pétrole s'enflammerait rapidement, grâce aux gaz qui avaient dû se concentrer dans les barils, et cela suffirait. La cocaïne de Rivas ne vaudrait plus rien. Regardant autour de lui, Bolan régla la minuterie à cinq minutes.

Il empoigna les MP-5 K et sprinta à travers le dépôt.

Il fut à peine surpris quand les deux Humvee apparurent soudain aux deux immenses portes ouvertes de l'entrepôt. Le Guerrier s'arrêta, mit un genou en terre et il pressa la détente des pistolets-mitrailleurs. Les deux armes se mirent à jacasser et vomir un flot de 9 mm Parabellum, avec une précision infailible.

Derrière le pare-brise explosé, le conducteur d'un des Humvee se prit une grêle de verre sur le visage et sa tête partit vers l'arrière, traversée par une balle, avant de revenir s'écraser vers l'avant, sur le volant. Son corps s'affaissa sur le côté, et le passager se pencha pour attraper le volant et tenter de maîtriser le véhicule. Bolan prit des mesures préventives en rafalant sur le pneu arrière gauche, juste dans sa ligne de tir. Le véhicule, définitivement incontrôlable, partit sur la gauche. Il se retrouva sur deux roues, éjectant les quatre flingueurs qui se trouvaient à l'arrière.

Bolan avait déjà concentré son attention sur l'autre Humvee, toujours opérationnel. Le conducteur freina brusquement, et les occupants du véhicule comprirent qu'ils n'auraient pas aussi facilement que prévu leur gibier. L'Exécuteur les arrosa de 9 mm, plus pour leur faire baisser la tête qu'autre chose. Face à un tel nombre d'ennemis, il ne pouvait pas se permettre de choisir ses cibles.

Il se redressa et courut se mettre à l'abri, derrière deux énormes caisses qui se trouvaient à une vingtaine de mètres sur sa gauche. Il balançait une autre rafale, dans sa course, quand il eut soudain une sensation de brûlure dans la jambe. Il se laissa glisser dans un recoin, hors de vue des autres, et il s'arrêta net en découvrant une longue traînée de sang, par terre. Il scruta sa jambe et comprit qu'une balle, en ricochant, l'avait blessé à la cuisse.

Il leva les yeux, sur sa gauche, et vit un groupe de six flingueurs armés de fusils d'assaut apparaître à une porte du premier étage et traverser en courant une passerelle. Ils tiraillaient en se déplaçant, espérant sans doute atteindre leur cible. Bolan comptait bien les décevoir. Il décrocha une grenade Dielh DM-51 de son harnais et retira la gaine de fragmentation. Il dégoupilla l'engin et le lança par au-dessus, avant de se relever et dégoupiller une autre grenade. La première rebondit contre le mur qui bordait la passerelle et explosa au moment où Bolan lançait la seconde. L'explosion fit basculer deux flingueurs de la passerelle.

L'Exécuteur reprit les MP-5 K en main et arrosa tout ce coin en

dessinant un motif en spirale. Il fit deux autres victimes. Il éjecta ses chargeurs vides, et les calant sous son bras, il les remplaça. Il s'était remis à tirer quand la seconde grenade explosa. Ce qui restait des troupes, là-haut, fut anéanti.

L'Exécuteur reporta son attention sur les flingueurs arrivés à bord des Humvee. Récupérant une Dielh à son harnais, il la dégoupilla et la lança au milieu des hommes qui se redressaient après avoir été éjectés de leur véhicule. Il y eut des cris de confusion, de panique, puis l'explosion. Du shrapnel brûlant déferla sur les flingueurs, déchirant les chairs et démembrant certains des gardes.

Bolan jaillit alors de sa planque et traversa le dépôt en boitillant. Il balançait de nouvelles rafales avec les MP-5 K, ratissant les positions de quelques survivants. Deux des flingueurs s'étaient retranchés derrière leur véhicule retourné. Le Guerrier était à mi-chemin de la porte ouverte de l'entrepôt quand l'autre Humvee attira son attention. Il était abandonné, sans surveillance.

Le Guerrier grimaça un sourire tandis qu'il changeait de direction et fonçait droit sur la position ennemie. Les autres, d'abord, ne surent pas trop comment, réagir en voyant ce spectre vêtu de noir qui les chargeait, mais ils se remirent rapidement du choc et rafalèrent vers Bolan. L'Exécuteur poursuivit en zigzaguant vers le Humvee, derrière lequel il put enfin s'abriter. Son raisonnement était simple : il pensait avoir plus de chance de passer à travers les rangs ennemis en utilisant le Humvee qu'en courant en terrain découvert avec une jambe blessée.

Il grimpa à bord du véhicule, côté passager, se glissa derrière le volant, passa la marche arrière et pressa la grosse pédale de l'accélérateur. Dans un rugissement du puissant moteur diesel V-8, le véhicule s'élança vers l'arrière. Le Guerrier donna un grand coup de volant sur la droite et s'éloigna des flingueurs, qui pilonnaient sa position. S'ils étaient malins, ils allaient tirer sur les pneus pour les crever – auquel cas, il n'irait nulle part.

Sauf qu'ils n'étaient pas malins.

Bolan passa la première et il roula vers la sortie de l'entrepôt, prenant peu à peu de la vitesse. Il franchissait l'immense porte quand il repéra deux hommes, droit devant lui. L'un d'eux avait un genou en terre et l'autre se tenait à côté de lui, sur sa gauche. Sur l'épaule droite du type à genou, Bolan reconnut la silhouette familière d'un lance-grenades, illuminé par les feux rouge orangé du soleil couchant.

L'Exécuteur donna un coup de volant réflexe, alors que l'arme vomissait une langue de flamme et de fumée.

CHAPITRE XX

Mack Bolan ne comptait plus le nombre de fois où il s'était trouvé à deux doigts de mourir, et où il s'en était pourtant tiré ; toutes les missions au cours desquelles il avait mis un pied en enfer, avait failli y basculer sous le feu ennemi, et où, au dernier moment, il s'était retrouvé avec la victoire en main.

Une fois de plus, le destin était avec lui.

La grenade explosa juste devant le Humvee qui dérapait, et la déflagration souleva le véhicule. Les dents serrées, Bolan plaqua les mains contre le toit du véhicule qui fit deux tonneaux et se stabilisa sur ses quatre roues. Le Guerrier avait le front en sang, des points lumineux dansaient devant ses yeux, et il n'avait qu'une envie : se laisser aller dans les confortables ténèbres qui cherchaient à l'aspirer... Mais une voix lui rappela que sa mission n'était pas terminée. Elle ne le serait pas tant que Rivas vivrait.

Il chercha à sortir du Humvee. La portière était entrouverte, mais déformée, côté conducteur, et il dut pousser dessus avec toutes les réserves de force qu'il put trouver en lui. Le métal protesta et finit par céder, lui laissant le passage. Il se réfugia derrière le Humvee et sortit le Desert Eagle. Il arma l'énorme pistolet et se redressa par-dessus le toit du Humvee, tenant son arme à deux mains.

Il visa sa première cible, le grenadier, et pressa la détente. La balle traversa une partie de l'entrepôt et frappa le flingueur au torse, alors qu'il attendait que son copain recharge le lance-grenade. La balle lui explosa le sternum, fracassant les côtes et déchiquetant les muscles du torse, avant de poursuivre à travers la trachée, l'œsophage, de lui briser la colonne et de sortir de l'autre côté, en plusieurs fragments. L'impact souleva le type et le projeta en arrière. Il se fracassa le crâne en tombant.

Son copain regarda dans la direction de Bolan, abasourdi, et porta la main à son arme. Mais son destin était déjà scellé. Le Guerrier tira en double tap. Les deux balles atteignirent leur cible à l'estomac et poursuivirent vers le bas du dos, emportant avec elles une bouillie d'entrailles et d'organes vitaux.

De nouveaux flingueurs arrivèrent d'un bâtiment qui se trouvait à une cinquantaine de mètres de Bolan, derrière lui et sur sa gauche. Le Guerrier fit le tour du véhicule pour s'abriter, en même temps qu'il dégoupillait une grenade. Il la lança par au-dessus, pour qu'elle arrive au milieu du groupe. C'est ce qui se passa, et quand elle explosa, les petites billes qu'elle expulsa firent des ravages.

Passant du Desert Eagle au Beretta, Bolan entreprit de neutraliser les survivants avant qu'ils puissent se remettre. L'un d'eux se prit une ogive brûlante en plein crâne. Il tourna sur lui-même et tressaillit violemment, avant de s'écrouler. Un autre parvint à se rapprocher de Bolan et à balancer une courte rafale dans sa direction. Les balles passèrent à quelques centimètres de la tête du Guerrier, qui tira dans le ventre du pourri, deux fois, et l'autre, plié en deux, s'effondra en avant.

Bolan fit volte-face et vit un nouveau groupe émerger d'un autre bâtiment et le charger. Il avait donc vu juste : il était tombé dans un piège. Rivas avait sans doute espéré le vaincre en jouant la carte du nombre. Pour Bolan, poursuivre cette bataille n'avait aucun sens. Tuer ces soldats, ces mercenaires, quel que soit le nom qu'on pouvait leur donner, ne le ferait pas avancer. C'était la tête de l'hydre, qu'il devait trouver, pour la couper une bonne fois pour toutes.

Il activa son émetteur-récepteur.

— Aigle Un, ici Striker. Á toi.

— Ici Aigle Un.

— Je suis dans la grande cour et je ne serais pas contre un peu d'aide. *Tout de suite !*

— Bien reçu, Striker. J'arrive. Ne bouge pas et surtout, baisse la tête.

Quand l'hélicoptère arriva, Grimaldi commença par éclaircir le terrain avec deux roquettes 70 mm Hydra, qui établirent une ligne de démarcation entre Bolan et les flingueurs. Le pilote ouvrit ensuite le feu avec les canons 20 mm. Les hommes tombèrent comme des mouches sous les puissants projectiles. Bolan, qui s'était réfugié sous la carcasse du Humvee, aperçut une tête qui roulait sur le sol.

Quand Grimaldi passa au-dessus d'eux, tous les flingues s'étaient tus. Il tourna pour effectuer un autre passage, mitraillant l'ennemi avec ses 20 mm. Les survivants coururent se réfugier dans le bâtiment dont ils avaient surgi.

La voix de Grimaldi retentit dans l'oreille de Bolan.

— Ils vont se planquer là-dedans, Striker. Qu'est-ce que je fais ? Á toi.

— Laisse-les. La menace est neutralisée, je pense. Viens plutôt me récupérer, maintenant. Et grouille-toi, Aigle Un. Il nous reste quatre-vingt-dix secondes.

— Bien reçu.

Il ne fallut à Grimaldi que la moitié des quatre-vingt-dix secondes pour se poser. Bolan courut en boitillant vers le Kiowa, qui s'éleva aussitôt qu'il eut sauté à bord. Ils étaient déjà à bonne distance de leur objectif, quand l'entrepôt explosa.

Mack Bolan sentit aussitôt que quelque chose n'allait pas.

Fermant les portes arrière, il vint se glisser dans le cockpit et s'installa au côté de Grimaldi, veillant à ne rien toucher avec ses jambes. Il prit le casque accroché derrière lui et fit un signe au pilote, le pouce tendu.

— Beau boulot, Jack, dit-il. Merci.

Le pilote grimaça un sourire.

— C'est quand tu veux. Quel est le programme, maintenant ?

— Je crois qu'on s'est fait baiser.

— Comment ça ?

— Ce n'est pas du pétrole, que je viens de faire sauter. Et à mon avis, ça n'était pas non plus de la drogue.

Grimaldi se mordilla la lèvre, pensif.

— Un appât ?

— Affirmatif, répondit Bolan. Ce qui signifie que la vraie cargaison a été déroutée. Mets-moi en relation avec le Ranch, Jack.

Black Warriors Ranch, Virginie

Hal Brognola s'assit dans son fauteuil et mordilla pensivement le cigare éteint coincé entre ses lèvres, tout en étudiant les rapports affichés sur le grand écran, à l'autre bout de la pièce. Il réfléchissait à la situation. Il se sentait en partie responsable pour la mort de Curtis Kenney et de ses hommes, et il imaginait que l'Exécuteur devait partager le même sentiment.

Après avoir examiné divers comptes rendus concernant les membres de la TOBA, Brognola avait la conviction qu'ils avaient extirpé les deux vers pourris de la pomme. À condition que les machinations d'Emerson et Samson n'aient pas fait de petits, il n'y aurait sans doute plus de problème du côté de l'association. D'ailleurs, aussitôt après avoir exposé la situation à Proctor, le Président avait exigé une suspension immédiate des activités de la TOBA, il avait demandé à l'I.R.S. de geler tous ses avoirs et ordonné une enquête conjointe de l'I.R.S. et du *Justice Department*.

Rien de tout cela ne ferait revenir les hommes du Quail Group, ni aucun de tous les innocents qu'Adriano Rivas avait tués ou fait tuer. C'était lui la principale menace, maintenant – la seule vraie menace, en fait –, et, avec de la chance, Bolan était en ce moment même en train de la neutraliser.

L'Interphone sonna, interrompant net ses pensées. Il revint au présent, et ôtant le cigare de sa bouche, il pressa un bouton.

— Brognola, fit-il.

— Hal, c'est Evangelista, dit la voix de Preston. J'ai Striker en ligne. Il veut vous parler.

— Passez-le-moi.

Un instant plus tard, la voix de Bolan emplît la pièce, et Brognola comprit aussitôt qu'il se trouvait à bord d'un hélicoptère.

— On s'est fait avoir, Hal.

— Comment ça ? Que s'est-il passé ?

— Je suis allé sur la zone industrielle dont nous avait parlé Weygand. Je pense que c'était du pipeau.

Preston entra dans la pièce et s'assit en face de Brognola.

— Evangelista vient de me rejoindre, annonça-t-il. Alors, qu'est-ce qui te fait penser que c'était un tuyau percé ?

— Eh bien, pour commencer, ce que j'ai fait sauter, ce n'était pas cent barils de cinquante-cinq gallons de pétrole. Je m'en suis rendu compte au moment de l'explosion. Ensuite, ça a été trop facile d'entrer... et très difficile de quitter les lieux. Jack a dû sortir l'artillerie lourde pour me débarrasser de la petite armée que Rivas avait postée pour m'attendre.

Brognola soupira.

— Donc, on en revient à la case départ.

— Peut-être pas. J'ai une idée.

— Les bonnes idées sont toujours les bienvenues.

— Écoute d'abord ce que j'ai à te proposer. Selon moi, il est peu probable que Rivas possède aux États-Unis des contacts capables de contrôler une telle opération. Nous connaissons déjà ses liens avec Emerson – qui de son côté avait Samson pour se charger de toute la partie financière.

— Je vois où tu veux en venir, dit Preston. Tu penses que la cargaison, où qu'elle ait été transportée, ne se trouve pas loin.

— Exact. C'est forcément assez près, et ça s'est fait sous le contrôle d'Emerson ou de Samson. Nous avons une liste de biens immobiliers appartenant à la TOBA. Il nous faut chercher quelque chose d'assez grand et d'isolé, un endroit où ils auraient pu entreposer la cocaïne et procéder à sa transformation sans se faire remarquer.

— On se met là-dessus tout de suite, annonça aussitôt Preston, qui adressa un clin d'œil à Brognola.

Ça ne devrait pas être long. Gadgets te transmettra l'info dès qu'il l'aura.

— Bien, fit Brognola. Autre chose, Striker ?

— Nous allons devoir nous pencher sur tout le petit monde qui trempe sans doute dans cette histoire. Si jamais je ne parviens pas à détruire la totalité de la cargaison, il faudra que je m'attaque aux distributeurs – car Emerson n'était pas capable de distribuer lui-même un produit de cette importance et de cette pureté. Pour ça, il lui fallait un vrai réseau. Et il n'aurait rien fait qui puisse permettre d'établir un lien quelconque entre la drogue et lui.

— Donc, nous cherchons une liste d'associés.

— En particulier des contacts qui auraient des liens avec l'Amérique centrale ou l'Amérique du Sud. Ce sera nos candidats les plus plausibles. Et maintenant qu'Emerson est mort, il y a tout lieu de penser que Rivas va les contacter en direct. Je crois même qu'il va probablement accélérer le planning prévu. Je le bouscule depuis le début, dans cette histoire.

— Il a quand même réussi à garder une bonne longueur d'avance sur nous. Ça devient frustrant ! D'ailleurs, je dois t'avouer que le Président commence sérieusement à s'inquiéter et m'a demandé ce que je foutais.

— Dis-lui de faire preuve d'un peu de patience, Hal. Moi aussi, j'en ai assez, de Rivas. Cette fois, c'est la fin, pour lui.

— Entendu. Sois prudent.

— J'attends tes infos. En attendant, je prends la direction du hangar avec Jack, pour qu'il refasse le plein. Je vais aussi voir si Weygand peut encore nous être utile.

— Il est là-bas, sous bonne garde de l'U.S. Marshals Service. On lui a fait comprendre qu'il avait tout intérêt à coopérer à fond s'il a envie de sauver son derrière.

— Je pense que sa coopération ne fait de toute façon pas de problème : il m'a déjà dit que je lui avais sauvé la vie, qu'il me devait tout...

— Entendu. On reste en contact, Striker.

Moins d'une heure après sa communication avec le Black Warriors Ranch, Mack Bolan obtint l'information qu'il attendait.

La liste de noms associés à celui d'Emerson était pour le moins intéressante.

— Il y a apparemment là de grosses pointures, dit-il à Grimaldi.

Mais si certains des noms lui étaient familiers, la majorité lui évoquait vaguement quelque chose, quand ils ne lui étaient pas carrément inconnus. Il y en avait dix en tout. En tout cas, la liste offrait la preuve flagrante qu'Emerson avait établi des contacts étroits avec des hommes d'affaires d'Amérique du Sud et d'Amérique centrale aux personnalités assez discutables.

Au côté de ces noms, figuraient des informations concernant deux grandes propriétés d'Emerson et Samson. L'une d'elles était une maison en bord de plage, à Corpus Christi, que se partageaient les deux hommes. Mais à cause de la distance, Bolan laissa cette piste de côté. Difficile de croire qu'ils auraient pu transporter cent barils de pétrole là-bas sans se faire remarquer.

L'autre endroit était beaucoup plus intéressant. Il s'agissait d'un domaine de treize hectares, situé près de Huntsville, en bordure de la Huntsville State Forest Preserve – et pas très loin du pénitencier du

même nom.

Avec Grimaldi, ils étaient repassés par Fort Sam Houston pour refaire le plein, et pendant que Bolan interrogeait de nouveau Weygand, Grimaldi avait changé les paniers à roquettes, faisant installer d'un côté deux missiles AGM-114 Hellfire et de l'autre deux des roquettes Hydra 70. Les deux premiers, des missiles air-sol à guidage laser, pouvaient se révéler utiles si Grimaldi devait détruire des bâtiments – et s'il se fiait aux infos dont disposait Bolan, tout laissait penser que ce serait le cas.

Le plan était simple : ils allaient frapper l'endroit avec tout ce qu'ils avaient à leur disposition. Grimaldi apporterait un soutien aérien lorsque l'Exécuteur ferait appel à lui ; Bolan, de son côté, donnerait l'assaut à pied. L'ordre de mission était simple ; ne pas laisser échapper Rivas. Et ne pas laisser la drogue partir, évidemment. Si toute cette cocaïne débarquait dans les rues sans avoir été coupée, elle occasionnerait des dégâts terribles.

— Rivas se fout des effets de son petit trafic sur le pays, déclara Bolan. C'est une pourriture de premier ordre. Il fait son profit en répandant la mort. Je vais le réduire à néant, lui et son opération.

Grimaldi hocha la tête.

— Je te crois, Striker. Prêt ?

— Prêt, répondit Bolan. Allons-y.

CHAPITRE XXI

Le sommet des arbres défilait à toute vitesse sous les yeux de Mack Bolan, quelques mètres à peine au-dessous de lui. Il avait passé le harnais de sécurité et il était prêt à sauter. Il disposait d'informations fiables, pour cette opération, Herman « Gadgets » Schwarz ayant réussi à se procurer des plans de la propriété et des bâtiments annexes, ainsi que des images satellites de tout le domaine. Bolan se sentait plus à l'aise : il savait ce qu'il affrontait, cette fois, et il avait établi un plan de bataille précis, avec la possibilité d'évoluer si la situation l'imposait.

La seule inconnue était cet hélicoptère qui, d'après les informations livrées par le satellite, effectuait des patrouilles régulières au-dessus du domaine. Ils ignoraient à quel genre d'appareil ils avaient affaire et s'il était puissamment armé ou non. Mais Grimaldi ne semblait pas plus inquiet que ça.

— C'est certainement une société privée qui fait le tour de la propriété, pour repérer des chasseurs, ce genre de trucs. Je vois difficilement un appareil équipé d'armes de type militaire effectuer ce genre de boulot.

Bolan se fiait à l'intuition de Grimaldi. De toute façon, si jamais ils rencontraient des problèmes, le pilote les réglerait sur-le-champ, comme à son habitude.

Le Guerrier sortit de l'hélicoptère pour voir la grande propriété dont les contours se dessinaient sur leur droite. Grimaldi avait effectué un grand cercle par le nord-ouest afin qu'ils puissent approcher cette face de la maison – un côté mort, apparemment, puisque tourné vers une espèce de bois. Alors que l'appareil continuait de virer, il inspecta rapidement le combiné M-16 / M-203 qui avait pris la place des deux MP-5. Le Beretta et le Desert Eagle étaient à leurs places respectives, et Bolan avait passé un treillis camouflage au cas où il serait contraint de fuir à pied par les bois.

L'Exécuteur glissa une grenade 40 mm Haute Vitesse HE dans la chambre du lanceur et referma celui-ci. Il vérifia dans sa sacoche qu'il avait pris suffisamment de grenades, avec des blocs de Ç-4, et il mit en position la planche de hausse. Alors qu'ils arrivaient en approche directe, le Guerrier leva le M-203 et pressa la détente. Quelques secondes plus tard, une partie du toit se désintégra dans une violente explosion.

Comme ils s'approchaient, Bolan eut un aperçu des dégâts et du trou qu'il avait creusé. Balançant une autre grenade, il passa le

combiné en bandoulière et quitta le harnais de sécurité. Tandis qu'il mettait un treuil en position, Grimaldi amena l'hélico à environ deux mètres au-dessus du toit. Il devait lutter contre un important courant d'air ascendant, car Bolan sentait l'appareil faire du shimmy. Mais le pilote avait vu pire et conservait une relative stabilité à l'hélico. Le Guerrier attacha son harnais à la corde qu'il avait glissée dans le treuil, passa la corde dans un mousqueton et il sauta.

Il traversa très vite l'ouverture creusée dans le toit et atterrit sur un lit qui amortit considérablement sa chute. Il se décrocha aussitôt de la corde, pressant un bouton de son émetteur-récepteur pour prévenir Grimaldi qu'il pouvait reprendre de l'altitude. Un instant plus tard, la corde disparut par l'ouverture du toit. Puis le vacarme et le souffle des pales du Kiowa s'atténuèrent peu à peu.

Bolan n'eut pas le temps de souffler : il entendit un bruit de bottes dans le couloir. Décrochant une grenade DM-51, il la débarrassa de son enveloppe défensive et la dégoupilla. Il sauta du lit et se réfugia derrière le matelas. Il attendit que les pas soient au plus près, et il lança la grenade vers la porte au moment où celle-ci s'ouvrait. Le timing était parfait : le projectile se retrouva au milieu de quatre gardes, surpris, et explosa aussitôt, ne leur laissant aucune chance. Les corps furent projetés de tous les côtés, brûlés et déchiquetés.

Alors qu'une pluie de plâtre tombait encore dans toute la pièce, l'Exécuteur gagna ce qui restait de la porte pour rejoindre le couloir, abrégéant d'une balle dans la tête les souffrances d'un des gardes qui hurlait de douleur. Les trois autres étaient déjà morts. Bolan pressa le pas. Il devait trouver Rivas. Pas question de le laisser quitter les États-Unis.

Le Guerrier entreprit d'inspecter l'aile ouest de la maison, précédé par le canon de son fusil d'assaut. Une porte s'ouvrit, soudain, et deux filles apparurent, seulement vêtues d'une serviette de bain, la peau luisante d'humidité. Bolan leur fit signe de rentrer d'où elles venaient. Il n'eut pas besoin de se répéter. Les deux filles, sans doute des putes engagées pour l'agrément des troupes de Rivas, regagnèrent la chambre.

Les problèmes arrivèrent un instant plus tard, quand deux gardes armés de Uzi SMG rafalèrent à travers une porte qui menait vers une autre aile de la maison, avant de tirer sur Bolan. Il se plaqua contre un mur et répliqua avec le M-16, qui aboya furieusement. Un essaim de balles 5.56 déferla sur le premier flingueur au niveau du torse et l'envoya tourner dans l'encadrement de porte. Bolan dirigea son arme sur la gauche et balança une nouvelle rafale qui éviscéra l'autre garde. Celui-ci laissa échapper un hurlement de douleur et s'écroula, se vidant de son sang.

Bolan poursuivit son avancée, rapidement mais prudemment.

Arrivant au niveau des deux gardes, il vérifia qu'ils étaient bien morts et franchit la porte, qui ouvrait sur un salon. Personne. Il poursuivit jusqu'à une autre porte, de l'autre côté de la pièce, qui, d'après lui, devait conduire à l'aile est de la maison.

Il la franchit à temps pour voir des gardes sortir de diverses pièces. Il se coucha aussitôt sur le ventre, coinça la crosse du combiné M-16 / M-203 contre son biceps et pressa la détente du lance-grenades. Le projectile percuta le mur du fond et explosa, soufflant des débris et des gaz explosifs sur les positions ennemies arrière. Les plus éloignés de Bolan se prirent tout, et les autres restèrent un instant désorientés.

Levant le canon du M-16, l'Exécuteur entreprit de se débarrasser des flingueurs encore debout. Une fois sa sinistre tâche terminée, il s'accorda quelques secondes de répit. Il était surpris par le peu de résistance rencontrée ; et il ne put s'empêcher de penser qu'il s'était peut-être faire avoir, une fois de plus. Il allait le découvrir assez vite, décida-t-il en se redressant.

Il lui fallut assez peu de temps pour inspecter les étages supérieurs, qui étaient déserts. En dehors des deux jeunes femmes qu'il avait rencontrées, il ne vit aucune trace de civils. Il rejoignit le rez-de-chaussée, dont il commença l'exploration.

Il traversait un grand salon quand deux gardes franchirent une porte et braquèrent leurs armes sur lui. Le plus proche du Guerrier avait un fusil à pompe, et l'autre un AR-15.

Le gros fusil gronda dans les mains du premier flingueur, alors que Bolan s'était déjà jeté au sol et roulait se mettre à l'abri. Le plomb siffla au-dessus de sa tête et vérola le mur, derrière lui, faisant voler en éclats un gros vase posé sur une console. Bolan entendit les balles de l'AR-15 s'engouffrer dans le canapé derrière lequel il était planqué. Quelques-unes parvinrent à se frayer un chemin jusqu'au fond, tout près de lui. Cela devenait dangereux.

L'Exécuteur récupéra une grenade à son harnais, il la dégoupilla et la balança par-dessus le canapé. L'AR-15 se tut brusquement, et les deux types se mirent à brailler pour se prévenir mutuellement. Une seconde plus tard, la grenade explosait, et Bolan entendit un des hommes se mettre à hurler. Le Guerrier roula sur lui-même et se redressa sur un genou, à environ un mètre vingt du canapé. Il regarda par-dessus une table ancienne et vit un des flingueurs qui s'agitait par terre en vagissant, le corps couvert de sang.

Le type à l'AR-15 avait disparu. Bolan le soupçonnait de se cacher derrière un gros fauteuil rembourré, de l'autre côté du salon. De la sacoche qu'il avait dans le bas du dos, le Guerrier sortit une grenade 40 mm TH3. Il chargea le M-203 et dirigea l'arme vers l'autre coin de la pièce, avant de tirer.

La bombe incendiaire explosa à l'impact et doucha ses environs

immédiats du mélange de thermite et de produits chimiques hautement inflammables. Un cri de surprise fut très vite suivi de hurlements inhumains. Regardant une nouvelle fois par-dessus la table, Bolan vit que l'autre avait quitté sa planque. Tout le devant de sa chemise était la proie des flammes. Il avait une partie du visage carbonisée et les cheveux en feu. Il se mit à courir à travers la pièce en braillant et en tentant d'éteindre les flammes. Trois balles tirées avec le M-16 mirent fin à son calvaire.

Le corps en feu s'écroula avec un bruit sourd. De la fumée s'en élevait, ainsi qu'une odeur de chair brûlée qui se répandit peu à peu à travers le salon. L'Exécuteur tira encore trois balles dans la silhouette allongée pour s'assurer qu'il était bien mort. Il n'avait aucune raison de laisser ce type souffrir. Puis, il se redressa. L'ennemi était neutralisé, par ici. Et il poursuivit son exploration à la recherche de Rivas.

CHAPITRE XXII

Si Adriano Rivas avait réussi à survivre dans le domaine à hauts risques qui était le sien, c'était notamment parce qu'il écoutait les spécialistes qui l'entouraient.

C'est ainsi qu'il suivit sans discuter les instructions d'Antonio Prospéra lorsque celui-ci entra dans son bureau et lui annonça qu'il était temps de quitter les lieux. Un hélicoptère qui n'avait pas été identifié approchait de la maison, et Prospéra avait tout lieu de croire qu'il s'agissait de Stone. Quelques minutes plus tôt, Rivas avait été averti de l'assaut que Stone avait donné contre les installations de stockage, avec le soutien d'un hélicoptère. Le piège qu'ils lui avaient tendu avait pris des allures de naufrage, et, à en croire les témoignages, Stone était toujours en vie.

Rivas avait aussitôt passé quelques coups de fil. Une réunion était prévue dans un endroit sûr, situé aux limites de Huntsville.

— Il est possible de sauver une partie de la cargaison ? demanda-t-il en même temps qu'il réunissait les papiers posés sur son bureau.

— Dès que nous sommes arrivés, j'ai demandé aux hommes de récupérer dans les barils autant de sacs que possible. En ce moment même, ils sont en train de les charger dans les véhicules. Nous allons en sauver le maximum. Mais, dans l'immédiat, ma priorité est de vous amener à votre réunion.

— Et Stone ?

— Je laisse derrière nous assez d'hommes pour l'occuper un moment. Ne vous inquiétez pas pour ça. Il est temps d'y aller, maintenant.

Rivas termina de ranger ses papiers dans une serviette, et les deux hommes empruntèrent un ascenseur pour rejoindre le sous-sol. Un tunnel aux parois blindées menait d'un bunker aménagé sous la maison à un monte-charge qui donnait accès à un garage pouvant contenir six véhicules. Deux des emplacements étaient réservés aux Humvee blindés et équipés de mitrailleuses Heckler & Koch HK-23E. Quand le monte-charge arriva au niveau du garage peu éclairé, Rivas prit un instant pour vérifier l'arrière des Humvee et s'assurer de la présence des sachets de cocaïne. Prospéra avait dit vrai : ils avaient bien été entreposés là, avec soin, et chaque véhicule était gardé par un quatuor de soldats de Prospéra, armés de fusils d'assaut.

Satisfait, Rivas se laissa conduire à travers le garage, jusqu'à la Mercedes qui l'attendait. Rivas monta à l'arrière et se trouva aussitôt encadré par deux gardes du corps, sans doute les plus baraqués et les

plus musclés de sa petite armée. Une fois tout le monde en place, Prospéra passa la tête par la fenêtre ouverte et rassura son patron d'un sourire.

— Je serai dans la voiture de tête, dit-il.

Il tapa sur le toit du véhicule pour en démontrer la solidité.

— La carrosserie est renforcée par près de trois centimètres de Kevlar, ajouta-t-il. Tant que vous resterez à l'intérieur, vous serez en sécurité.

Il regarda chacun de ses hommes, tour à tour.

— Si jamais il se passe quelque chose, vous restez dans la voiture avec le patron. Que l'un de vous s'éloigne de lui, et je le buterai moi-même. Pigé ?

Les autres hochèrent la tête, et Prospéra leur fit signe de remonter les vitres. Moins d'une minute plus tard, le convoi sortait du garage et roulait en direction de la route principale. Prospéra était à bord d'une Mustang GT gris métallisé qui avait pris la tête du convoi. Venaient ensuite un des Humvee, la Mercedes de Rivas, et le deuxième Humvee fermait la marche. Le trajet serait court – une quinzaine de kilomètres vers le nord et la ville voisine de Pointblank.

Ladite ville se glorifiait d'un hôtel dont l'activité reposait en grande part sur les promenades en car dont l'itinéraire comptait Pointblank au nombre de leurs étapes. Hors saison, l'endroit était pratiquement désert, et Rivas avait utilisé l'influence d'Emerson pour y organiser une réunion avec ses associés. Curieusement, aucun d'eux n'était au courant de la mort d'Emerson, et quand Rivas les avait contactés pour les convier à la réunion, ils avaient paru soupçonneux, mais s'étaient montrés accommodants.

Le baron de la drogue considéra la situation, et il lui fallut reconnaître qu'elle n'était pas bonne. Il comptait donner à chacun de ses nouveaux associés une chance d'accepter le produit pur ; ceux qui refuseraient seraient rayés de ses listes. Mais il fallait que ça marche. Il avait investi beaucoup de temps et d'argent dans cette opération, et il ne pouvait pas se permettre de voir ses projets s'effondrer parce que les autres ne voulaient pas participer.

Adriano Rivas était un visionnaire, il l'avait toujours été. Cette fois, son ambition était simple : redevenir le plus grand fournisseur de drogue en Colombie. Il allait reconstruire son empire et exercer un contrôle sur tout l'approvisionnement des États-Unis. Une fois qu'il aurait démontré qu'il était capable de fournir une excellente marchandise, il se débarrasserait peu à peu de toute la concurrence.

Rarement, il avait connu une telle excitation.

Il goûtait presque déjà au pouvoir qui serait le sien bientôt.

Très bientôt.

Un bourdonnement, dans son oreillette, attira l'attention de Bolan,

qui entendit la voix de Grimaldi.

— Aigle Un à Striker.

— Je t'écoute, Aigle Un, répondit Bolan, qui continuait de fouiller le rez-de-chaussée.

— Je viens de repérer des véhicules qui s'éloignent de notre position. Je pense qu'il s'agit peut-être de notre objectif. Quelles sont les instructions ?

— Je pense que tu as raison. Je ne trouve rien, ici. Retrouve-moi devant la maison dans deux minutes.

— Bien reçu.

L'Exécuteur termina rapidement son inspection et se dirigea vers l'avant de la maison, où se déployait une grande pelouse. Dès que l'hélicoptère se fut posé, il se précipita et monta à bord. L'appareil s'éleva et Bolan coiffa le casque pour communiquer avec Grimaldi.

— Alors, de quoi s'agit-il, Jack ?

— Quatre véhicules, qui ont quitté une des dépendances de la maison – un garage, j'imagine – en direction du nord. J'étais en retrait, et avec tous ces arbres, je ne les ai pas vus tout de suite.

Le Kiowa prit de la vitesse. L'Exécuteur se félicitait d'avoir pu compter sur la présence de Grimaldi. Ils allaient suivre le convoi, maintenant, tout en sachant qu'il s'agissait peut-être encore d'un appât. Mais il n'y croyait pas. Une nouvelle fois, Rivas avait laissé des soldats derrière lui pour en découdre avec l'Exécuteur pendant que lui-même prenait la fuite.

Sauf que, cette fois, Bolan était sur ses talons.

Reg Huckleberry Wheaton jura en tapotant le moteur du car arrêté devant le Pointblank Bed & Breakfast. Ce vieux tas de ferraille aurait dû être mis au rebut dix ans plus tôt, mais Ella Jean Shaker, la propriétaire du bed & breakfast et la femme la plus têtue que Wheaton ait jamais connue – s'obstinait à le faire entretenir et réparer.

— Un de ces jours, je ne pourrai plus trouver de pièces détachées, moi, lui avait dit un jour Wheaton.

— Peu importe. Vous continuez de le réparer, comme je vous le demande. Je vous paye pour ça, non ?

Là-dessus, Wheaton ne trouvait rien à répondre. Et c'est comme ça qu'il se trouvait ce soir, à plus de 21 h 30, en train de bricoler ce foutu camion, qu'il aurait préféré démolir à coups de clé à molette. Sauf que cette poubelle sur roues avait une valeur sentimentale pour la vieille veuve Shaker.

Lâchant un nouveau juron, Wheaton referma le capot et rejoignit la grande salle de réception du bâtiment principal. Shaker accueillait ce soir-là des gens importants pour une réunion, et ils n'allaient pas tarder. Il devait lui dire ce qu'il pensait de son bus de malheur avant qu'elle soit trop occupée. Surtout, il avait décidé de lui dire ce qu'il

pensait *d'elle* – ce qu'il éprouvait pour elle. Cela faisait trop longtemps – des années ! – qu'il attendait qu'elle fasse le premier pas. Mais rien ne se passait. Alors, c'était à lui de passer à l'acte. Après tout, il n'était pas un perdreau de l'année, et elle non plus.

Wheaton entra par la porte de service, sur le côté, et laissa son regard se promener à travers la grande salle. Une table était dressée au milieu, avec nappe blanche, argenterie et porcelaine. Un feu brûlait dans l'immense cheminée en pierre, sur le mur du fond, et une bonne odeur de poulet frit et de pain de maïs se répandait dans la salle. Pendant un instant, Wheaton s'imagina presque qu'il était mort et qu'il venait d'arriver au paradis. Mêlé à ces parfums appétissants, il y avait celui d'une tarte aux pommes tout juste sortie du four.

— Miss Ella ! appela Wheaton en s'avancant sur le vieux parquet de bois avec ses gros godillots. Miss Ella, il faut que je vous parle !

Comme il n'obtenait pas de réponse, il se dirigea vers la cuisine. Une lourde porte en chêne la séparait du reste de l'établissement, ce qui pouvait expliquer que Shaker ne l'ait pas entendu. Il avait traversé la moitié de l'immense salle à manger, quand des lumières se réfléchirent soudain à travers la suite de fenêtres du mur qui donnait sur le parking.

Wheaton s'arrêta et regarda du côté des phares. Un véhicule pénétra sur le parking, puis un autre, puis deux autres encore. Il lui était impossible de voir en détail, mais il comprit que c'étaient les invités de ce soir qui arrivaient en force. S'il ne trouvait pas rapidement la veuve Shaker, il n'aurait pas le temps de lui dire tout ce qu'il avait sur le cœur.

Il pivota sur ses talons et rejoignit la porte de la cuisine. Il l'entrebâilla et passa la tête à l'intérieur. Mais Shaker était invisible.

Où était-elle, bon sang ?

Le mécanicien se tourna en entendant la porte s'ouvrir, à l'entrée. Des types imposants, aussi baraqués que bien habillés, franchirent le seuil en compagnie d'un grand homme à la peau brune et aux cheveux bruns. Curieusement, il portait des lunettes de soleil, alors qu'il faisait nuit. Il était vêtu d'un beau costume, et Wheaton secoua la tête en le voyant. Ces gars de la ville aimaient bien frimer.

— Bonsoir, messieurs ! lança-t-il avec le sourire, oubliant pour l'instant Shaker.

Il marcha vers eux et regarda le plus élégant de la tête aux pieds.

— Belles fringues, que vous avez là, l'ami. Vous êtes de Houston, ou vous êtes de passage ?

— De passage, marmonna l'autre.

Il sembla à Wheaton qu'il avait un accent hispanique, sans qu'il soit trop sûr.

— Eh bien... entrez et mettez-vous à l'aise. Ella Jean va venir

s'occuper de vous... même si je sais pas trop où elle se cache, avoua Wheaton en se grattant la tête. Mais je vais la trouver, vous inquiétez pas.

Il se tourna et prit une nouvelle fois la direction de la cuisine. Shaker était sûrement en train de sortir les poubelles ou bien elle était allée chercher quelque chose dans la cahute qui lui tenait lieu de remise. Cette femme ne s'arrêtait jamais. Pour Wheaton, le secret de son énergie était un vrai mystère, et une source d'intérêt permanent. À son âge, n'importe quelle autre femme aurait un peu levé le pied ; pas Ella Jean Shaker. Non, elle continuait de fonctionner au même rythme que ce fichu bus qu'elle l'obligeait à maintenir en vie.

— Stop ! fit une voix derrière Wheaton.

Le vieux mécanicien se retourna et vit qu'un autre homme venait de faire son entrée dans l'établissement. Il portait une mallette. Il était aussi bien habillé que l'autre, mais il était plus petit et avait la peau plus sombre. À présent, Wheaton était à peu près sûr qu'ils devaient être de ces Mexicains ou Portoricains, qu'on voyait parfois dans le coin.

— Qu'est-ce qu'il y a, jeune homme ? lui demanda Wheaton.

— Qui êtes-vous ?

— Eh bien, je m'appelle Reg, si ça peut avoir de l'importance pour vous – mais je vois pas trop en quoi ça vous regarde. Vous êtes ici pour la réunion d'affaires ?

Les manières bourruées de l'homme parurent s'adoucir, et il montra deux rangées de dents blanches et parfaites.

— Oui... oui, bien sûr. Désolé de m'être montré... abrupt.

Il avait un accent si prononcé que Wheaton comprenait à peine ce qu'il racontait. Plus de doute, maintenant, ça devait être un Portoricain.

— Je suis juste un peu fatigué, expliqua l'homme. J'ai fait un long voyage et j'ai faim.

— Eh bien, comme je l'ai dit à votre ami, là, expliqua Wheaton, j'étais parti chercher Mme Shaker. Elle sera ravie de s'occuper de vous.

Avant que la conversation ait pu se poursuivre, d'autres phares illuminèrent les vitres, annonçant l'arrivée de nouveaux véhicules. Wheaton comprit que la petite assemblée allait très bientôt se retrouver au complet. S'il ne trouvait pas Ella Jean rapidement, il serait obligé de se charger lui-même de tous ces gars de la ville. Ça risquait d'être plutôt compliqué, vu qu'il n'avait pas la moindre idée de la façon dont on s'occupait de gars de ce genre.

Wheaton hocha la tête et marcha vers la cuisine en redoublant son allure. Il franchissait la porte, quand il y eut un coup de tonnerre, suivi d'un souffle brûlant dans son dos. Il fit volte-face, juste à temps

pour voir les fenêtres voler en éclats tandis qu'un violent éclair illuminait le parking. Un bref instant, on se serait cru en plein jour. Wheaton aperçut une bonne dizaine d'hommes armés groupés autour de véhicules de style militaire, et il comprit que la réunion censée se tenir ce soir devait être d'un genre particulier.

Les types qui se trouvaient dans la salle de réunion sortirent des pistolets de sous leurs vestes, et le type en costume, le plus grand, poussa son copain en direction de Wheaton en sortant son propre flingue. Le vieux mécanicien n'eut pas besoin d'en voir plus pour comprendre qu'il ne valait sans doute mieux pas traîner ici. Il fit quelques pas en arrière, d'une démarche hésitante, et tomba presque à travers la grosse porte en chêne. Il franchit le seuil, puis bondit en avant pour fermer le verrou.

Se tournant, il vit Shaker qui arrivait du dehors.

— Ça les arrêtera pas ! lui lança-t-il.

— Qu'est-ce qui ne va pas arrêter qui ? répliqua-t-elle. Que se passe-t-il ?

— Je sais pas, Ella Jean. Mais je dirais qu'on est dans de sales draps. Je pense qu'on ferait mieux de partir d'ici, et vite.

Comme elle se rapprochait de lui, il vit mieux son visage et s'aperçut qu'elle était pâle, avec les lèvres toutes décolorées. Elle marmonnait quelque chose, mais Wheaton ne comprenait pas quoi.

— Qu'est-ce que vous racontez, bon sang ?

— Il... il y a des hommes avec des armes, dehors, dit-elle enfin. Et il y a aussi des bruits dans le ciel, comme si un hélicoptère arrivait. Que se passe-t-il, Reg ?

— J'en sais pas plus que vous ! Pourquoi est-ce que vous me demandez à *moi*, ce qui se passe ?

À la grande surprise de Wheaton, Shaker se précipita sur lui et passa les bras autour de son cou. Il sentit tout son corps qui tremblait. Il était clair, à présent, qu'il se passait quelque chose de grave, dehors. Pendant un instant, il ne sut pas trop quoi faire. Puis il passa à son tour les bras autour d'elle, et doucement, il la conduisit vers une porte, au fond de la cuisine, qui donnait sur la cave. Celle-ci, toute en longueur, s'étirait sous la maison, et, à l'autre bout, il y avait une trappe qui leur permettrait de sortir et de rejoindre le bus pour s'en aller.

Avec un peu de chance, ils se tireraient sains et saufs de ce guêpier.

Jack Grimaldi fit descendre l'hélicoptère, et au signal de Bolan, il tira une fusée éclairante, qui s'enflamma juste au-dessus du bâtiment de plain-pied.

Elle éclaira parfaitement les lieux, donnant aux deux hommes une vision claire de leur configuration. Une voiture de sport et de luxueuses berlines étaient stationnées dans le parking, devant, avec

deux Humvee. Des hommes bien armés formaient un cercle autour des véhicules, visiblement prêts à mourir pour protéger la précieuse cargaison embarquée à bord.

Au moment où la fusée livrait sa lumière la plus intense, Bolan aperçut deux autres véhicules qui s'engageaient dans l'allée d'accès et freinaient brusquement sur le gravier du parking. L'endroit était une espèce de bed and breakfast amélioré, composé d'une grande bâtisse principale et d'une autre, tout en longueur, ponctuée de portes, qui devait abriter les chambres. Il pouvait y avoir des civils, ici. Bolan allait donc devoir frapper de façon chirurgicale.

Alors que Grimaldi prenait de la vitesse et se dirigeait vers le toit, des flingueurs sautèrent à l'arrière des Humvee et s'emparèrent des mitrailleuses embarquées. Un pilonnage intense suivit. Grimaldi passa heureusement derrière le toit, qui les mit temporairement à l'abri. Il avait une pente d'environ douze degrés, et le bois grossier de sa surface donnerait assez de prise à l'Exécuteur pour ne pas glisser s'il s'aventurait dessus.

— Rapproche-toi du toit, Jack ! ordonna-t-il.

Grimaldi accusa réception en même temps qu'il amenait le Kiowa en position, manœuvrant l'hélicoptère à moins de cinq mètres du toit. Bolan passa le combiné M-16/M203 en bandoulière, puis sauta du patin sur le toit. Grimaldi prit aussitôt de la hauteur, et le Guerrier remonta la pente pour aller étudier la scène, de l'autre côté du faîte. Il découvrit que les flingueurs avaient abandonné leurs armes et éloignaient à présent les véhicules du bâtiment afin d'augmenter leur champ de tir. Par chance, ils se retrouvèrent juste dans celui de Bolan.

Le Guerrier, qui avait sorti le Desert Eagle, cala le .44 Magnum contre l'arête du toit, le tenant à deux mains. Alors que le premier Humvee apparaissait, il positionna le viseur point rouge sur le pare-brise, côté conducteur.

Et il pressa la détente.

CHAPITRE XXIII

Le pare-brise du Humvee explosa sous l'impact de la .44 Magnum. Malgré le peu de lumière sur le parking, Bolan put voir les ravages que fit ensuite la balle sur le crâne du conducteur. Une bouillie de sang et de matière cérébrale aspergea tout l'intérieur du véhicule.

Le gros 4 x 4 partit vers l'arrière et alla emboutir un tronc qui bordait le parking et en marquait les limites. Les pneus arrière passèrent par-dessus le tronc, pour se coincer dans un fossé profond qui longeait la route. Bolan ne vit aucun mouvement à l'intérieur ; il attendit qu'une opportunité se présente. Elle ne tarda pas : deux des gardes de Rivas firent sauter une vitre, à l'arrière, et se faufilèrent par l'ouverture.

Bolan transperça la carotide du premier flingueur, qui tournoya en pissant le sang de tous les côtés. Malgré la distance, le Guerrier distingua l'expression hébétée de son copain. Le Desert Eagle vomit une autre .44 Magnum, qui atteignit le type au côté et lui fora le bide. Les intestins jaillirent par l'ouverture, et l'autre tomba à genoux en poussant des hurlements d'agonie. Bolan termina le travail d'une balle en pleine tête.

L'attention de l'Exécuteur se porta sur l'autre Humvee, qui était maintenant en vue. Remettant le Desert Eagle dans son holster, il récupéra le M-16/M-203. Le véhicule étant relativement près, le Guerrier ne se soucia pas trop d'utiliser la hausse à planchette. Avec le canon dirigé juste au-dessus du véhicule, il pressa la détente du lance-grenades, et un instant plus tard, une violente explosion déchiqueta en partie le Humvee. Le réservoir prit feu et des flammes engloutirent le capot.

Bolan entrevit de gros paquets enveloppés de papier brun qui jaillissaient du véhicule. Les Humvee avaient donc bien été utilisés pour transporter la cargaison de Rivas. L'Exécuteur chargea une autre grenade 40 mm dans le lanceur, et le Humvee ne fut bientôt plus qu'un tas de ferraille dévoré par les flammes.

L'Exécuteur avait rechargé le M-203 et s'apprêtait à détruire l'autre Humvee, toujours coincé dans le fossé, quand une rafale vint le distraire, les balles ennemies pulvérisant des éclats de bois au-dessus de lui. Bolan roula pour s'écarter et glissa sur le toit jusqu'à ce qu'il en ait atteint le bord. Il jeta un coup d'œil à droite et à gauche, pour s'assurer qu'il n'y avait aucune mauvaise surprise, avant de se laisser tomber sur le sol sablonneux, à l'arrière du bâtiment principal.

Deux flingueurs apparurent alors qu'il se rétablissait. Il leva le

M-16 et rafala, décrivant avec son canon un huit qui coupa en deux le binôme. Une marmelade sanguinolente gicla de leurs cadavres, qui s'écroulèrent au même moment. Un troisième flingueur arriva et tenta de faire un carton sur Bolan, mais l'Exécuteur était déjà en mouvement. Il roula sur l'épaule pour échapper à la courte rafale et se rétablit sur un genou, répliquant lui-même par une rafale, qu'il fit suivre de la grenade 40 mm qu'il destinait au dernier Humvee.

Une terrible explosion engloutit le flingueur, avec les deux autres venus le rejoindre pour lui prêter main-forte. Les types furent projetés à plusieurs mètres de là, en pièces détachées.

Se redressant, Bolan tournoya à temps pour voir une des berlines arrivées peu après le début du spectacle et qui tentait de fuir. L'Exécuteur leva le M-16/M-203 et mit le sélecteur de tir du fusil en mode rafale. Il balança un trinôme de 5,56 mm, puis un autre, et encore un autre. Il y eut des étincelles près du réservoir du véhicule, qui finit par exploser. L'intense chaleur qui s'en dégagea fit presque aussitôt fondre les pneus, et l'arrière de la voiture s'effondra. Le véhicule s'arrêta net. Ses passagers en jaillirent. Des torches humaines, aux vêtements et aux cheveux en flammes, qui éclairèrent la nuit.

Un nouvel essaim de balles bourdonna dangereusement près de Bolan, et le Guerrier courut se réfugier derrière de gros arbres. Il s'accroupit, le dos collé au tronc de l'un d'eux, prenant le temps d'éjecter le chargeur du M-16 pour le changer. Il garnit aussi le M-203 d'une nouvelle grenade, considérant les options qui s'offraient à lui. Il avait pris l'ennemi par surprise, c'était évident – ils ne s'attendaient pas à un assaut aussi rapide et soudain.

Rivas allait devoir se battre, ici et maintenant, et s'il voulait avoir la moindre chance de s'en sortir vivant, il n'avait qu'une solution : trouver des otages. Sans cela, il n'avait pas le moindre espoir de s'échapper vivant – l'Exécuteur venait de le démontrer avec la berline qui appartenait sans doute à un des associés du Colombien. Tout ce que Bolan avait à faire, maintenant, c'était d'obliger l'ennemi à garder la tête baissée et attendre que Rivas fasse un mouvement.

À la seconde où la nuit s'illumina et vibra de la rumeur d'un hélicoptère, Prospéra et ses hommes se regroupèrent autour d'Adriano Rivas et le poussèrent vers la porte à travers laquelle le vieux bonhomme venait de disparaître.

Deux flingueurs de Prospéra marchaient en tête, et deux autres fermaient les rangs, avec leur patron et Rivas en sandwich. Quand ils rejoignirent la porte en chêne, ils découvrirent qu'elle était fermée à clé. Un des hommes se tourna vers Prospéra, qui agita la main avec impatience. L'autre se retourna, haussa les épaules, et d'un seul coup de pied, il eut raison du battant.

Le petit groupe se rua à l'intérieur, les gardes du corps se dispersant

aussitôt dans la cuisine étroite, tout en longueur, leurs flingues en main. Le vieil homme était invisible. Et la porte, au fond, semblait avoir été bien verrouillée. Le type ne serait de toute façon jamais sorti, pas avec les coups de feu et les explosions. Prospéra passa devant les deux hommes de tête et inspecta rapidement la cuisine. Il trouva sur le côté une petite porte avec un vieux système de verrou de bois.

Il fit signe aux autres de le rejoindre, puis il ouvrit la porte. D'un signe de la tête, il indiqua à tout le monde de reprendre sa place. Chacun suivit les ordres, et Prospéra se retrouva au côté de Rivas. Quelle que soit la suite des événements, il ferait en sorte que son patron sorte de là entier. Tous ceux qui se mettraient en travers de son chemin seraient laminés.

Ils trouvèrent derrière la porte un escalier en pierre, qui descendait dans une cave étroite et basse de plafond. Les six hommes suivirent cette espèce de couloir dont la paroi de droite était occupée par des étagères bourrées de produits alimentaires, boîtes de conserve et autres, entre des solides piliers de bois supportant de grosses poutres. Devant eux, Prospéra put entendre des voix qui chuchotaient dans les profondeurs du sous-sol.

Un sourire étira les lèvres du Colombien alors qu'une idée se faisait jour en lui.

Reg Wheaton sentit une bouffée d'espoir l'envahir lorsque ses yeux fatigués aperçurent les marches, au bout du couloir sombre et humide. Ces marches voulaient dire plus qu'une issue à ce boyau sinistre ; elles signifiaient la liberté. Malgré la sécurité relative qu'offrait la cave, Wheaton avait en tête plein d'autres endroits où il préférerait se trouver. Le bruit, dehors, n'avait pas cessé ; en fait, la situation semblait même avoir empiré, au-dessus d'eux. Les explosions étaient plus fréquentes, ponctuées par le crépitement d'armes automatiques.

Ces sons, Wheaton les connaissait trop bien. Il avait servi comme Marine pendant la guerre de Corée, et il avait eu droit à son lot de situations ressemblant foutrement à ce qui se passait aujourd'hui. Une des différences, c'est qu'à l'époque de la Corée, il était armé et qu'il avait d'autres soldats avec lui, pas une femme effrayée et bien trop têtue pour son propre bien.

— Au nom du Ciel, Reg, ralentissez donc un peu ! Je n'ai plus vingt ans, vous savez !

— Miss Ella, laissez-moi vous dire que vous avez encore de belles années devant vous, mais que vous risquez de pas les connaître si vous vous dépêchez pas un peu !

— Je fais de mon mieux !

— Eh bien, faites encore mieux que ça et arrêtez donc de discuter. Bougez-vous, non de non !

— Dis donc, je ne vais pas vous laisser...

Wheaton pivota sur ses talons et lui posa un doigt sur les lèvres pour la faire taire, quelque chose qu'il ne se serait pas permis en temps normal.

— Écoutez-moi bien, maintenant, lui dit-il. J'ai pas l'intention de rester ici à discuter avec vous. On aura tout le temps quand on sera en sécurité. Pour l'instant, on va trouver un moyen de sortir de ce trou en un seul morceau, d'accord ?

Il se retourna et poursuivit vers l'escalier. Il gravit quelques marches et rejoignit la trappe. Il poussa de toutes ses forces sur un des deux battants, qu'il parvint à repousser vers l'extérieur et qui retomba sur le sol avec un bruit sourd. Wheaton tendit l'oreille et écouta. La fusillade semblait avoir presque cessé. Les quelques coups de feu qui lui parvinrent semblaient assez lointains.

Sans prendre la peine de pousser l'autre battant de la trappe, il se baissa et saisit la main de Shaker, la soulevant presque lorsqu'elle trébucha. Une fois dehors, il ferma la trappe. Il chercha le verrou, mais il fut incapable de le trouver et n'insista pas. Ils n'avaient pas le temps. Serrant fermement la main de Shaker, il pressa le pas en direction du car. Ils n'avaient qu'à se cacher à l'intérieur en attendant l'arrivée du shérif. Avec le raffut que faisaient les autres, il n'allait pas tarder à rappliquer.

Il aida Shaker à monter à bord du véhicule. Il ferma la porte et entraîna Shaker vers l'arrière. Là, sans un mot, ils se cachèrent entre les sièges.

Prenant tout juste le temps de souffler, derrière les arbres, Mack Bolan sprinta le long du bâtiment principal, sur le côté, pour rejoindre l'avant. La tactique était risquée, mais dans ces circonstances, elle paraissait aussi la plus sensée. La dernière chose à laquelle s'attendait l'ennemi, c'était de le voir revenir au cœur de l'action. Avec un peu de chance, il pourrait atteindre l'autre Humvee. Le véhicule étant hors d'état de rouler, le Guerrier pariait sur le fait que la mitrailleuse embarquée à bord n'était plus dangereuse pour lui.

L'Exécuteur atteignit l'avant du bâtiment sans être repéré, et il s'abrita derrière une des berlines. Des hommes armés entraient et sortaient de la bâtisse ; d'autres passaient d'un véhicule à l'autre et attendaient qu'une cible se présente.

Bolan contacta Grimaldi avec son émetteur-récepteur.

— Striker à Aigle Un.

— Je t'écoute, Striker, répondit aussitôt le pilote.

— Où es-tu ?

— Je suis allé faire demi-tour par le nord. Je reviens sur ta position.

— J'ai besoin d'une diversion – et du solide, Aigle Un. Tu peux m'aider ?

— Quelle est ta position exacte ?

Bolan expliqua où il se trouvait.

— J'arrive, Striker, annonça Grimaldi. Un conseil : mets-toi à l'abri.

— Bien reçu. Terminé.

À peine quelques secondes plus tard, Bolan perçut le rotor du Kiowa. Il jaillit de sa planque et courut en direction du Humvee alors que l'hélicoptère apparaissait soudain à une centaine de mètres des flingueurs. Ils tournèrent tous leurs armes vers Grimaldi, sans prêter la moindre attention aux mouvements de l'Exécuteur.

Les autres n'eurent pas le temps d'ouvrir le feu, que Grimaldi lança les premières mesures d'un concert à sa manière. Il commença en fanfare, avec un des missiles Hellfire. Pour l'effet. Le missile toucha un point situé à une trentaine de mètres devant l'entrée. Toute la zone fut submergée de flammes et de gaz surchauffé, grillant instantanément les gardes à proximité. La déflagration fit voler en éclats les vitres des véhicules, et une Mercedes, toute proche, explosa.

Ceux qui avaient pu échapper à cette entrée en matière se trouvèrent soudain pris entre deux feux, celui de la 20 mm de l'hélicoptère et celui de la mitrailleuse HK-23E, que Bolan avait prise en main. Les deux guerriers laminèrent la petite armée de survivants.

Assuré d'avoir le dessus sur cette première poche de résistance, Bolan signifia par radio à Grimaldi qu'il pouvait se replier. Le pilote obéit aussitôt, et l'appareil prit de l'altitude, décrivant un motif circulaire, tout en balayant le sol avec un projecteur.

Bolan continua d'arroser les quelques survivants avec la mitrailleuse. L'arme de fabrication allemande lâchait les 5.59 NATO à un rythme infernal de 750 coups par minute, les projectiles filant à presque un kilomètre seconde. Un terrible déferlement qui ne laissait aucune chance aux autres. Pour Bolan, c'était une façon de venger Curtis Kenney et les autres membres du Quail Group ; une façon aussi de rappeler quel châtimement attendait ceux qui faisaient des plus démunis leurs proies.

Quand la mitrailleuse se trouva à sec, le Guerrier sauta à terre et s'éloigna du Humvee sans se presser. Il se trouvait à une cinquantaine de mètres du véhicule quand il se retourna, leva le combiné M-16/M-203 et pressa la détente du lance-grenades. Le projectile décrivit un arc plein de grâce et vint exploser au beau milieu du Humvee, qui décolla soudain, dévoré par des flammes blanches. Les derniers sachets de cocaïne ne résisteraient pas à leur feu dévastateur. Il n'y aurait pas de cocaïne distribuée cette nuit aux États-Unis.

L'Exécuteur y avait veillé.

Les deux gardes de tête poussèrent les portes de la trappe d'accès à la cave et sortirent aussitôt.

Prospéra suivit de près le binôme et inspecta les environs

immédiats, son flingue devant lui. Ils avaient entendu les puissantes explosions qui venaient de secouer l'avant du bâtiment. Ils n'avaient pas besoin d'aller sur les lieux pour avoir une idée de la scène de carnage qu'ils trouveraient là-bas. Les flammes montaient haut dans le ciel, attisées par le carburant des véhicules. Une odeur de mort flottait dans l'air.

Prospéra aida Rivas à sortir de la cave, et tous les hommes formèrent un bouclier humain autour de leur patron. Un bus, qui se trouvait juste devant eux, attira leur attention. Prospéra ordonna à deux hommes d'aller l'inspecter. Ils n'avaient pas retrouvé le vieil homme, mais il n'avait pas dû aller très loin. Et s'il se cachait dans le coin, le car faisait la planque la plus probable.

Les deux hommes de Prospéra forcèrent la porte, à l'avant, et montèrent à bord. En soldats bien entraînés, ils progressèrent accroupis, leurs flingues devant eux, prêts à affronter la moindre opposition. Il se passa moins d'une minute, et l'un d'eux appela Prospéra pour qu'il les rejoigne. Á la faveur des lumières dansantes que jetaient les flammes sur les vitres du car, il vit ses hommes qui obligeaient une silhouette à se redresser, à l'arrière. Le vieux. Le sourire de Prospéra s'élargit quand il grimpa à son tour dans le véhicule et s'aperçut que l'autre n'était pas seul : il y avait une vieille femme avec lui.

Soudain, il y eut de la colère dans les yeux du vieux. Prospéra cria pour le prévenir qu'il était inutile de résister, mais il était trop tard. L'autre se tourna et frappa un des gardes du corps. Si le coup n'avait évidemment pas de quoi inquiéter le soldat, son copain fut déstabilisé. Prospéra cria de nouveau, mais trop tard.

Le second garde avait pressé la détente de son pistolet.

Dans la confusion, son bras fut dévié, et la balle frôla le vieux type pour aller atteindre la vieille femme, dans la partie supérieure de sa poitrine. Elle fut repoussée vers l'arrière et retomba sur son siège. Le vieux se retourna, lâcha un cri et se pencha pour l'aider.

Prospéra les rejoignit.

— Espèce d'abruti ! aboya-t-il en attrapant le vieux par le bras. Regardez ce que vous avez fait ! Vous êtes capable de conduire ce car ?

L'autre se tourna pour regarder Prospéra dans les yeux. Dans son regard, il y avait une haine absolue, à laquelle se mêlaient une fatigue intense, un sentiment de défaite. Il n'avait plus de force pour combattre, et aucune raison de résister. Il savait qu'en s'obstinant à lutter, il n'obtiendrait que sa propre mort et peut-être aussi celle de la femme.

Prospéra se tourna vers le garde qui avait tiré et il le gifla.

— Tu crois qu'il y a la moindre gloire à tuer une vieille femme ?

lança-t-il, avant de la désigner. Elle n'est même pas armée, abruti ! Va à l'avant, maintenant, protéger M. Rivas !

Il regarda l'autre garde et ajouta :

— Toi aussi ! Avant que je vous abatte moi-même !

Les hommes obéirent, même si l'homme que Prospéra avait giflé n'avait visiblement pas apprécié d'être humilié de la sorte. Il s'en foutait. Ce crétin méritait ça. Chico Arauca n'aurait pas toléré un comportement aussi peu professionnel – et Prospéra ne le tolérait pas non plus.

Agrippant le vieux par le col, il le traîna à moitié jusqu'à l'avant.

— Conduisez ! ordonna-t-il en le poussant sur le siège du conducteur.

L'autre donna l'impression d'obéir, même s'il hésita au moment de tourner la clé.

— Je sais pas trop s'il va démarrer, m'sieur.

Prospéra lui posa le canon de son pistolet contre le front.

— Tu ferais mieux de prier le Dieu que tu t'es choisi pour que ce vieux machin démarre.

L'autre hocha la tête, signifiant qu'il avait bien reçu le message. À la première tentative, le moteur émit quelques crachotements, toussota, puis se tut. Le vieux jeta un coup d'œil vers Prospéra, qui dégagea le cran de sûreté de son arme pour lui remettre la pression. L'homme poussa de nouveau le bouton de démarrage, et il laissa échapper un soupir de soulagement quand le moteur partit pour de bon.

Prospéra sourit en regardant son prisonnier qui se battait avec le levier de vitesse. L'embrayage émit un couinement de protestation, mais, à la troisième tentative, la première passa. Le bus se mit brusquement en mouvement, et Prospéra faillit tomber. Se redressant, il jeta un coup d'œil sur sa droite, vérifiant que Rivas était déjà assis, avant de prendre place dans le siège situé juste derrière celui du conducteur.

— Miss Ella... elle a besoin d'aller à l'hôpital, gémit le vieux.

— Occupe-toi d'abord de conduire, lui répondit Prospéra. Une fois qu'on sera assez loin d'ici, on vous relâchera. Maintenant, tu la fermes, ou je te bute et je prends le volant. C'est compris ?

— Oui, fit le vieux dans un chuchotement. Je... j'ai compris.

Alors qu'ils passaient en seconde, Prospéra regarda par la fenêtre, sur sa droite, et il entrevit une silhouette qui dirigeait un lance-grenades vers un des Humvee. Rivas vit la même chose que lui, et les deux hommes retinrent leur souffle en même temps.

Le colonel Stone !

Prospéra étouffa un juron, furieux. Il avait été privé de l'opportunité de régler son compte une bonne fois pour toutes à cet

enculé d'Américain.

CHAPITRE XXIV

Alors que les décombres retombaient sur la carcasse en feu du Humvee, l'oreillette de Bolan fit entendre un bourdonnement.

— Ici Striker.

— Striker, ici Aigle Un. J'ai un véhicule qui part à 6 heures. Un car de transport, je dirais, très âgé et civil. Il se pourrait que l'ennemi soit en train de prendre la fuite.

— Un instant, Aigle Un.

Bolan fit volte-face et entrevit des phares ; il entendit aussi le bruit d'un moteur poussif.

— Il est possible qu'il y ait des innocents à bord. Viens me chercher, on va les suivre avec l'hélico.

— Bien reçu, Striker.

Le Kiowa fit de nouveau son apparition. Bolan s'abrita les yeux à cause de la poussière que souleva l'appareil en se posant, ignorant la morsure des gravillons qui le bombardaient. Il se précipita vers l'hélico dès qu'il eut atterri, et, l'instant d'après, Grimaldi reprenait de l'altitude. Bolan devait lutter contre la fatigue qui le minait. En cet instant, il n'avait qu'une envie : se laisser aller, succomber au brouillard qui menaçait de s'abattre sur son organisme et son esprit privés de sommeil.

Mais il devait rester en alerte. La vie d'innocents était peut-être en jeu. Et Adriano Rivas était à sa portée. Pas question de le laisser s'échapper.

Alors qu'ils survolaient le sommet des arbres, il coiffa son casque pour communiquer avec Grimaldi.

— D'après les signaux infrarouges, huit personnes se trouveraient à bord, indiqua le pilote. Il y a des hommes armés, c'est sûr, mais je dirais aussi, sans en être certain, qu'il y a un blessé qui saigne, au fond du véhicule.

L'Exécuteur examina la situation. Donc, un nombre indéterminé de pourris avaient pris un ou plusieurs otages, et ils essayaient maintenant de fuir. Quand Grimaldi disait avoir repéré un blessé grâce à ses appareils de détection, Bolan lui faisait confiance. Mais ça n'arrangeait pas ses affaires.

Il s'accorda quelques secondes de réflexion.

— Est-ce qu'on a une portion de route dégagée, plus loin ? demanda-t-il.

Grimaldi consulta la carte affichée sur un de ses écrans de contrôle.

— Dans moins d'une minute, tu vas avoir presque deux kilomètres

de ligne droite bordés de champs, des deux côtés. Ensuite, la route s'enfonça de nouveau dans les arbres. Et là, on risque de les perdre.

— Dès qu'on atteindra cette portion de route, j'aimerais que tu te rapproches le plus possible.

— Qu'est-ce que tu projettes ?

— Faire du stop, répondit l'Exécuteur en grimaçant un sourire.

Puis il retira son casque et s'accrocha au treuil. Se penchant au-dehors, il retint son souffle. Deux kilomètres, à cette vitesse, ce n'était pas grand-chose. Il aurait environ une minute et demie pour descendre au niveau du bus et se poser sur le toit. Il devrait aussi laisser à Grimaldi assez de temps pour reprendre de l'altitude et éviter que le câble du treuil n'entre en contact avec une ligne téléphonique ou un autre obstacle...

Non, ça n'irait pas, décida-t-il. Il allait devoir se reposer uniquement sur un saut et ses mains. Il ne pouvait pas prendre le risque de mettre en danger Grimaldi et l'hélicoptère. Il pensa informer le pilote de ses projets, avant de se raviser. Cela ne ferait aucune différence.

L'hélico effectua rapidement sa descente. Bolan se concentra sur un point situé juste devant les feux arrière du car et il commença un compte à rebours.

Trente-cinq secondes : le toit du bus était maintenant visible.

Cinquante secondes : il entendait à présent le moteur du véhicule, un moteur qui protestait contre la vitesse qu'on exigeait de lui.

Soixante secondes : les pieds de Bolan effleurèrent le toit du bus et il se décrocha.

L'hélico reprit aussitôt de l'altitude, et le Guerrier souffla en s'avisant qu'il était debout sur le toit du car. Il prit une fraction de seconde pour remercier le Dieu, quel qu'il soit, qui lui avait permis de survivre à la manœuvre, puis il s'accroupit. Le vent et les insectes lui giflèrent violemment le visage, et il tourna la tête, tout en réfléchissant à la manière de faire son entrée dans le véhicule. Un assaut par l'avant serait le plus suicidaire, puisque les autres, en toute logique, devaient être tournés dans ce sens. Passer par le côté était tout aussi impensable.

Ce qui laissait la porte située à l'arrière.

Bolan s'agenouilla et vérifia le mécanisme du Desert Eagle, qu'il remit dans son holster, avant de faire subir le même examen au Beretta 93-R. Il se mit alors à plat ventre et rampa jusqu'à l'arrière. S'accrochant solidement à la barre du porte-bagages du toit, il pivota et laissa ses jambes pendre et descendre jusqu'au pare-chocs arrière.

Il attrapa la poignée de la porte, la tira vers le bas et ouvrit dans le même mouvement. Il balança ses jambes à l'intérieur et les fit suivre du reste de son corps. Un flingueur, qui était assis deux rangées plus

loin, se tourna avec surprise, mais l'Exécuteur était déjà sur lui et avait déjà empoigné sa chemise. Il le tira hors de son siège, vers lui, le déséquilibrant complètement, avant de le pousser vers l'arrière, pour le faire tomber dans l'allée centrale. Le poids de flingueur fit le reste, puisqu'il roula en arrière et passa par la portière ouverte.

Un autre garde avait eu le temps de sortir son arme. Il pressa la détente, une balle tirée au hasard qui manqua l'Exécuteur d'une trentaine de centimètres. Bolan attrapa le bras du pourri au niveau du poignet et le repoussa violemment. Il y eut un pop audible, celui du coude qu'il venait de démettre. L'autre lâcha un long braillement de douleur, auquel Bolan mit un terme avec un coup dans la trachée, du tranchant de la main. Les os et les cartilages broyés, l'autre recracha du sang et tomba à genou.

Bolan sortit le Beretta, qui entra en action et vomit une ogive brûlante qui atteignit un troisième pourri à bout portant. La tête explosa, maculant de matière cérébrale et de sang le visage du type qui se trouvait derrière. Sous ce masque écoeurant, le Guerrier reconnut les traits d'Adriano Rivas. L'Exécuteur braqua son arme sur lui, mais quelque chose lui heurta le bras au moment où il tirait. La balle passa à côté de Rivas, pour aller tisser une toile d'araignée sur la gauche du pare-brise.

L'Exécuteur fut alors repoussé sur le siège par un Colombien, impressionnant. Le type essaya de lui donner un coup avec son arme, mais Bolan esquaiva en tournant la tête, et la crosse du flingue alla frapper le montant métallique de la fenêtre. Le Guerrier donna un coup de genou qui atteignit l'autre au niveau du bas-ventre. Le flingueur laissa échapper un cri étouffé. Bolan fit suivre par un double coup de coude au menton. La mâchoire du pourri craqua et se disloqua. Du sang jaillit sur le treillis de Bolan, qui avait déjà porté la main au Desert Eagle. Il rentra le canon du gros pistolet dans le ventre du pourri et tira, deux fois. Les balles firent des ravages irréversibles, avant de ressortir par la colonne vertébrale. Bolan balança ses jambes en avant pour repousser le cadavre sur le côté.

Au même moment, le bus ralentit soudain, et tout le monde, à l'intérieur, fut jeté au sol. L'Exécuteur se râpa le menton sur le linoléum craquelé. Le véhicule fit une embardée et commença à descendre une pente abrupte en rebondissant. Les secondes se transformèrent en minutes, alors que le car poursuivait sa course folle, qui prit brusquement fin dans un monstrueux *splash*.

Groggy, Bolan évacua la sonnerie qui lui emplissait le crâne, et, le regard trouble, il vit l'eau qui entrait par l'avant du car. Le véhicule était comme planté dans le fond d'un étang, incliné à cinquante degrés. Il se tourna et s'aperçut que la portière avait été arrachée, à l'arrière.

L'Exécuteur se redressa comme il put et s'avisa confusément qu'il avait perdu le Desert Eagle. Il voulut se mettre à le chercher quand un éclat métallique apparut devant lui. Il réagit d'instinct, un instinct cultivé au fil des années et qui, une fois de plus, lui sauva la vie.

De sa paume gauche, il détourna la main, et le poignard qu'elle tenait, enserrant le poignet de sa main droite. Une lutte s'ensuivit tandis qu'il s'efforçait toujours de dissiper le brouillard qui lui emplissait la tête. Quand sa vision s'éclaircit enfin, un flot d'adrénaline lui redonna force et lucidité. Il se rendit compte qu'il luttait contre un ennemi habitué à se battre avec un couteau. Leur environnement les désavantageait tous les deux, mais l'Exécuteur pensa alors aux innocents qui se trouvaient aussi dans le bus. Et, soudain, il se battit non seulement pour sa survie, mais pour la leur.

Se tournant sur le côté, il tira le bras prolongé du couteau devant lui. Il rentra son autre bras sous l'aisselle gauche de son adversaire et glissa le plat de sa main contre la joue gauche de l'autre salaud. Il poursuivit le mouvement de torsion jusqu'à ce qu'il ait tiré la tête de son adversaire dans la direction opposée au couteau. Poussant sur ses jambes, il les déséquilibra tous les deux, et ils glissèrent dans l'allée centrale, jusqu'à l'avant. La tête du flingueur se retrouva sous l'eau, dont le niveau continuait de monter.

Le type commença de se débattre, mais Bolan tenait bon. Il avait le poids et la gravité pour lui. Peu à peu, les mouvements de son adversaire se firent moins frénétiques, plus espacés. Et finalement, il s'immobilisa.

L'Exécuteur relâcha le cadavre. Il se laissa glisser jusqu'au poste de conduite et plongea sous l'eau pour récupérer la silhouette immobile du vieil homme, derrière le volant. Il le ramena jusqu'à la surface et entreprit de lui faire de la respiration artificielle. Vingt secondes passèrent, trente, et Bolan fut enfin récompensé quand l'autre se mit soudain à tousser et à recracher de l'eau.

Le Guerrier posa son oreille contre le torse du vieil homme, percevant les battements du cœur, rapides mais réguliers. Il le tira vers l'arrière, jusqu'à la portière, et le fit passer par l'ouverture. Il le monta comme il put dans la pente, avant de regagner l'intérieur du car. La vieille femme, allongée par terre, était coincée entre les pieds des sièges. Il posa deux doigts sur son cou et chercha son pouls.

Il ne le trouva pas et éprouva un grand vide, aussitôt suivi d'une bouffée de colère. Il allait dégager le corps, quand elle ouvrit soudain les yeux, révélant du même coup qu'elle était bien vivante.

— Qu'est-ce que vous comptez faire, au juste, jeune homme ? Me laisser là à mourir de froid ?

— J'ai pensé que vous l'étiez, morte.

— Il en faudrait plus que ça pour me tuer.

L'Exécuteur réprima un sourire.

— J'en ai bien l'impression, oui.

Il remarqua alors la blessure qu'elle avait à l'épaule, et il sortit une compresse de la petite sacoche de premiers secours passée dans sa ceinture. Il pansa rapidement la blessure puis, avec soin, il bougea la vieille femme et la sortit à son tour du véhicule. Il l'amena à côté du vieil homme.

C'est alors qu'il entendit le craquement d'une brindille.

Il se tourna juste à temps pour voir une silhouette qui s'éloignait et disparaissait dans la nuit. Impossible de distinguer de qui il s'agissait, mais en jetant un rapide coup d'œil vers le bus, il se rappela qu'il ne s'était pas chargé de son dernier occupant : Adriano Rivas.

C'était forcément lui.

Le Guerrier se redressa et se lança à sa poursuite. Il contacta Grimaldi afin qu'il éclaire toute la zone, mais le pilote ne répondit pas. Son émetteur-récepteur avait dû recevoir un mauvais choc ; à moins qu'il ait pris l'eau. Accélérant l'allure sur un sol parsemé de feuilles sèches, Bolan sentit tous ses muscles qui protestaient ; son organisme semblait avoir atteint ses limites. Mais l'Exécuteur était allé trop loin dans cette mission pour pouvoir laisser Rivas lui échapper.

Il vit rapidement qu'il gagnait du terrain. Dans sa précipitation, Rivas glissait, dérapait. Bolan, lui, était comme un animal courant après sa proie. Il sentait la piste. Il sentait la peur de l'ennemi.

Soudain, Rivas disparut. Ce ne fut qu'en se retrouvant au bord du trou, devant lequel il s'arrêta de justesse, que Bolan comprit ce qui s'était passé. Baissant les yeux, il vit que le Colombien était passé à travers les quelques planches de bois pourri qu'on avait disposées sur un puits, profond d'environ quatre mètres.

Bolan regarda l'autre qui tentait de remonter, s'accrochant comme il pouvait aux parois de terre. Mais, chaque fois, il retombait. Il leva brusquement les yeux et affronta le regard de Bolan, qui demeura impassible.

— On a un compte à régler, Rivas, déclara-t-il.

— Un compte. Mais qui êtes-vous, au juste ? Qui êtes-vous vraiment !

— Qui je suis n'a aucune importance. L'important, c'est ce que je vais faire. Je suis là pour te faire payer. Pour m'assurer que plus personne, dans ce pays ni ailleurs, ne s'empoisonnera à cause de toi. C'est terminé, Rivas. Il est l'heure de régler tes comptes.

— Vas-y, tue-moi ! répliqua Rivas. Je n'ai pas peur de mourir, moi !

— Ravi de l'entendre, répondit Bolan avec un sourire glacé.

Il décrocha la dernière grenade DM-51 de son harnais.

— Il y a de multiples façons de mourir, dit-il. Et en cet instant, celle-ci est celle qui convient le mieux.

Le Guerrier dégoupilla l'engin avec ses dents. Les yeux de Rivas s'écarquillèrent, et il se mit soudain à implorer l'Exécuteur, à lui promettre tout et n'importe quoi. Mais Bolan ne l'écoutait même pas. Il n'y avait rien à faire, avec les gens comme Rivas. Pas de réhabilitation possible. Il était allé trop loin.

Ouvrant la main, il délivra le jugement que le trafiquant et assassin méritait amplement.

ÉPILOGUE

Black Warriors Ranch, Virginie

Mack Bolan regardait par la fenêtre le vaste jardin qui s'étendait sous ses yeux, dans la nuit.

Une semaine n'avait pas été de trop pour laisser à sa jambe une chance de guérir et à son organisme la possibilité de récupérer. En moins de quatre-vingts heures, Bolan avait rayé de la carte l'empire d'Adriano Rivas et de ses associés, tout en évitant aux États-Unis de multiples désastres. Les exportations de pétrole avaient aussitôt commencé, et les prix étaient déjà retombés à des niveaux plus raisonnables.

— Selon le Président, rapporta Brognola, on sera au plus bas depuis deux ans à la fin du mois.

Bolan hocha la tête. Il aurait presque mérité une médaille, songea-t-il. Sauf que, comme toujours, il avait agi dans l'ombre. La bataille de Coldspring, loin de tout, n'avait attiré l'attention de personne. Quant à ce qui s'était passé dans la ville voisine de Pointblank, on l'avait attribué à des réservistes qui s'étaient un peu laissés aller après une soirée trop arrosée.

Bolan but une gorgée de café et se concentra sur la paix et la solitude de l'instant. Ce n'était pas souvent qu'il avait la chance de profiter du spectacle des étoiles miroitant dans un ciel couleur améthyste. Une frange bleue bordait les quelques toits qui se découpaient sur les Blue Ridge Mountains, derrière, annonçant une aube imminente.

Demain était un autre jour. Dans l'immédiat, il n'avait qu'à se détendre, et c'était si rare qu'il avait du mal à en profiter pleinement. Il savait trop bien que, demain, il repartirait au combat.